

POÉTIQUE

Claude Paquet



DU PRIMITIF QUANTIQUE

Photographies/infographie : Claude Paquet
 Texte : Claude Paquet

contact : Claude Paquet
 704 St-Olivier app.4
 Québec, Canada, G1R 1H5
 cpqt@hotmail.com

N.B. : Les photos illustrent le passage de la réalité à la poésie, elles sont donc présentées au début "nature à 100%", sans aucun trucage ou montage pour subir par la suite les transformations nécessaires à l'évolution suggérée par le texte. Les équations ont été considérées pour leur valeur esthétique dans l'iconographie générale du document sauf pour celles insérées dans le corps du texte.

Quatrième de couverture

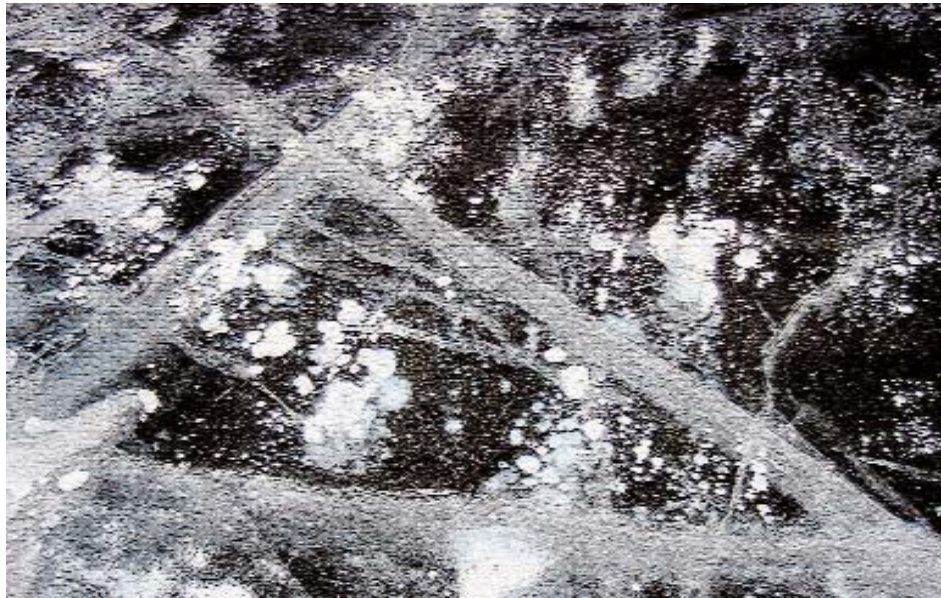
Entre 1900 et 1930, le monde a basculé. Tout ce que nous connaissions comme certitudes s'effondra. Effondrement de l'art figuratif dans l'abstraction entraîné en cela par les nouveaux paradigmes des mathématiques expérimentales et des nouvelles équations quantiques, quasi mystiques, des sciences pures. Comme le dit si bien le grand historien Éric J. Hobsbawn : "il n'y a pas eu de révolution en physique depuis les années 1900-1927, mais seulement d'immenses progrès évolutifs à l'intérieur du même cadre conceptuel." Il en est de même pour les arts visuels et la théologie. Telle est la thèse ici défendue : depuis cette période, l'art (Malevitch), la science (Heisenberg), la théologie (Teilhard de Chardin), ont en bouche et tiennent sur papier le même langage, en arrivent, dans le même laps de temps, aux mêmes conclusions malgré les apparences et les guerres de clocher. Comment et pourquoi ? C'est ce constat historique que l'auteur nous fait découvrir dans un langage accessible à tous illustré par des œuvres inédites d'une grande beauté qui portent à la contemplation.

$$\iiint dP(\vec{r}, t) = \iiint |\Psi(\vec{r}, t)|^2 dV$$



$$\langle \phi | \psi \rangle = \left(\begin{pmatrix} \phi_1 \\ \phi_2 \\ \vdots \\ \phi_N \end{pmatrix}_{\epsilon^*}, \begin{pmatrix} \psi_1 \\ \psi_2 \\ \vdots \\ \psi_N \end{pmatrix}_{\epsilon} \right) = [\phi_1 \quad \phi_2 \quad \cdots \quad \phi_N] \cdot \begin{bmatrix} \psi_1 \\ \psi_2 \\ \vdots \\ \psi_N \end{bmatrix} = \sum_{n=1}^N \phi_n \cdot \psi_n$$

«(...) le mot "Poétique" n'éveille guère que l'idée de prescriptions gênantes et surannées. J'ai donc cru pouvoir le reprendre dans un sens qui regarde à l'étymologie, sans oser le prononcer *Poïétique*. (...) Mais c'est la notion toute simple de faire que je voulais exprimer. Le faire, le *poïein* dont je veux m'occuper est celui qui s'achève en quelque oeuvre ...»
(Valéry, Variété, Oe., Pl., T1, p. 1342)



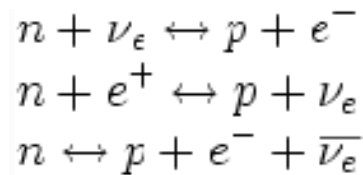
"L'âme est frappée de stupeur et tremble à la vue du beau, car elle sent que s'évoque en elle quelque chose qui ne lui a pas été communiqué de l'extérieur par les sens, mais qui était depuis toujours, dans la profondeur d'une région inconsciente." (Platon)

«À chaque fois qu'un scientifique gravit un nouveau sommet, il est toujours surpris de découvrir qu'un mystique ou deux poètes y trônent déjà depuis des millénaires.» (anonyme)

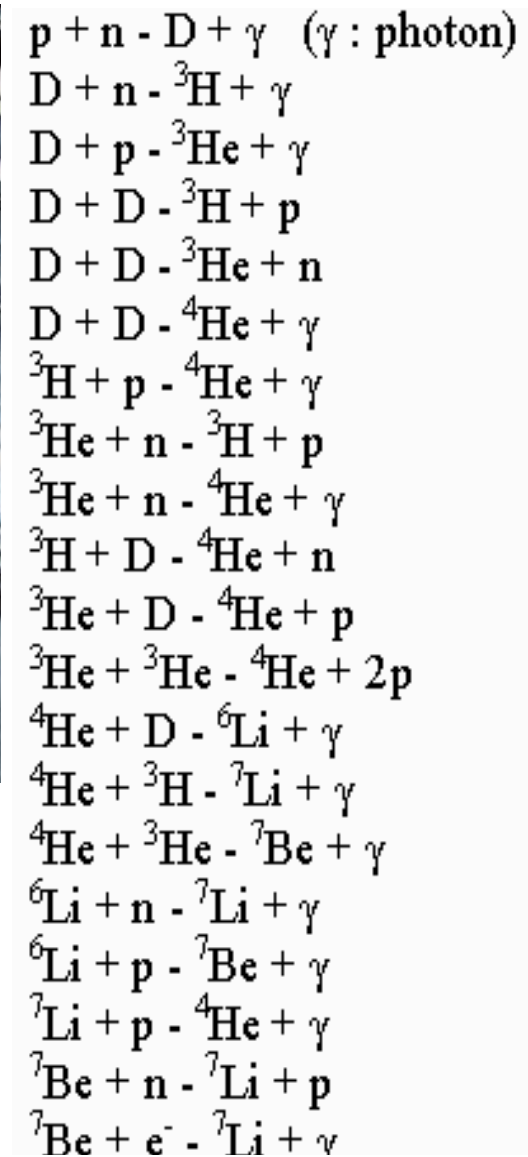
Sincère remerciement à Jocelyn St-Pierre et Jean-François St-Laurent, Yves Bélisle et Patcy Bossé pour leur encouragement moral et leur indispensable support technique.

Introduction.

Trop souvent, les historiens de l'art, tellement centré sur leur sujet d'étude, ont été incapable de relier, plutôt de comprendre que l'art formait une des voies essentielles de connaissance d'une époque au même titre que la science, la théologie, la sociologie et la politique. De là l'incompréhension manifeste de la population en générale envers l'art contemporain. Il reviendra à Wladyslaw Strzemiński d'entreprendre l'étude de ces interactions et d'en dégager un concept original. Dans cette étude, le peintre analyse l'évolution historique de l'art mise en relation avec la progression des "acquis visuels" de chaque société. Ces acquis visuels sont de véritables symbioses des us et coutumes culturels, des connaissances scientifiques, des lois optiques et des intuitions perceptives, des croyances religieuses et même des illusions mythiques d'une société donnée à une époque précise. Comme le précise Strzemiński, les conditions dans lesquelles vit l'homme l'obligent à percevoir une certaine quantité de phénomènes visuels bien spécifiques à son environnement autant intellectuel que physique.



$$\frac{n_p}{n_n} = e^{-\frac{E_p - E_n}{kT}} = e^{-\frac{\Delta mc^2}{kT}}$$



La nucléosynthèse primordiale se produit lorsque la température est de 10^9 K (soit quelques minutes après le big bang). Avant 10^{10} K ($t < 1$ s), les photons, les neutrinos et antineutrinos, les baryons (neutrons et protons) ainsi que les électrons et les positrons sont en équilibre. Le rapport du nombre de protons et du nombre de neutrons est alors déterminé par la loi statistique de Maxwell-Boltzmann (ci-dessus). À 10^{10} K, les neutrinos s'annihilent. Ainsi, les antineutrinos disparaissent et l'équilibre est rompu. Tant que la température reste supérieure à 10^9 K, les noyaux de deutérium (deutérons) formés sont dissociés par les photons qui ont assez d'énergie à cette température. Ces noyaux ne deviennent stables qu'à 10^9 K. La nucléosynthèse primordiale commence avec la formation (colonne droite) des éléments légers. (Source: Wikipedia.org)

NUCLÉOSYNTHE PRIMORDIALE

Au début des années 1900, sont nés presque en même temps les deux piliers de la physique moderne : la relativité et la mécanique quantique. La mécanique quantique, théorie de l'infiniment petit, explique parfaitement le comportement des atomes, des particules élémentaires ainsi que leur interaction avec la lumière. La relativité décrit la nature à grande échelle, elle unifie le temps et l'espace et établit l'équivalence entre la matière et l'énergie.

En somme, la mécanique quantique fonctionne parfaitement bien pour expliquer l'infiniment petit, pour décrire la physique à petite échelle, celle des molécules, des atomes, des électrons; tandis que la relativité fonctionne également adéquatement pour expliquer l'infiniment grand, pour décrire la physique à grande échelle des propriétés de la gravité à l'échelle cosmique, celle des étoiles, des galaxies et même de tout l'Univers. Chaque théorie a été validée par de nombreuses expériences avec une incroyable précision. Et pourtant, elles ne peuvent pas être justes car elles sont incompatibles et ne peuvent donc pas expliquer la naissance de l'Univers.

Pourquoi? Disons simplement que la gravité est l'une des quatre grandes forces de l'Univers avec les deux forces nucléaires et la force électromagnétique. Or toute la physique contemporaine s'effondre lorsque la gravité, d'ordinaire négligeable au niveau subatomique, devient aussi importante que les trois autres forces. Or c'est exactement ce qui s'est passé aux premiers instants de l'Univers où les quatre forces fondamentales qui régissent l'Univers sont sur un même pied d'égalité. Ces quatre forces sont : 1) le gluon, force nucléaire forte, 2) le boson, force nucléaire faible, 3) le photon, force électromagnétique, 4) le graviton, force gravitationnelle.

Soudain quelque chose se produit. Quoi personne ne le sait, nous n'en connaissons peut-être jamais la cause, tout au plus nous l'avons nommé big-bang. Au début du siècle dernier, il revient au célèbre physicien allemand Plank de signaler que la science est incapable de savoir ce qui s'est passé avant 10^{43} seconde puisque la gravité dresse un mur

infranchissable à toute investigation rationnelle. Au-delà du «mur de Plank», c'est le mystère total. Au-delà de ce mur se cache une réalité unimaginable, l'Origine que seule l'intuition se permettra de pénétrer. A cet instant du boom cosmique, s'est manifestée la cassure, la "chute" de la symétrie vers l'asymétrie «matière/antimatière. » L'asymétrie matière-antimatière aurait été générée lors de la création même des baryons. L'infiniment petit accoucha de l'infiniment grand. Pour raconter l'histoire de l'Univers dans l'ordre chronologique, on prend comme point de départ un état si chaud et si dense que les quarks ne sont pas liés ensemble dans des noyaux, mais forment une mer, un plasma quarks-gluons. L'Univers devient expansif, se refroidit, et plusieurs choses se passent... Tout d'abord, les quarks se condensent pour former les premiers nucléons, protons et neutrons. Manque de chance, le neutron est instable, et se désintègre en proton au bout de quelques minutes, voire moins dans des environnements très denses. Heureusement, l'histoire est en marche rapide à ce moment-là, et avant que tous les neutrons ne se soient désintégrés, la température devient suffisamment faible pour qu'ils puissent se fusionner avec des protons pour former des noyaux plus complexes, deutérium, hélium, lithium, béryllium, bore, c'est la nucléosynthèse primordiale. Enfin, ces noyaux se lient aux électrons partout présents pour former des atomes. A ce moment précis, l'Univers devient transparent à la radiation qu'il contient, celle-ci peut se propager librement et nous l'observons encore maintenant sous la forme de rayonnement de fond cosmique. (futura-sciences.com)

Pour comprendre cela, il nous faut une théorie capable de décrire une situation où les quatre forces fondamentales sont placées sur un pied d'égalité, en somme une théorie capable d'unifier la mécanique quantique à la théorie de la Relativité, car cela est possible. En 1904, le grand mathématicien Ernst Zermelo formula un théorème considéré comme le couronnement des mathématiques modernes et de toute la théorie des ensembles :

“Tout ensemble peut être bien ordonné”

“Ce que Zermelo a démontré c'est que tout ensemble quel qu'il soit possède une relation de choix permettant de bien ordonner la totalité des

éléments de l'ensemble. C'est un résultat d'une grande portée, car il s'applique à tous les ensembles...et donc à l'ensemble de tous les possibles, c'est à dire à l'être aussi bien que l'Univers". (Charon, Les lumières de l'invisible, Édition Albin Michel, Paris, 1985, p.122-123)

Mis au défi, des physiciens ont planché énergiquement pour franchir cette barrière. Ainsi est née la théorie des cordes. Grâce à cette théorie, l'union des lois de l'infiniment petit et de l'infiniment grand s'harmonise et s'avère, jusqu'à présent, incontournable. La théorie des cordes reprend à son compte l'incroyable intuition de l'harmonie musicale de Pythagore décrite plusieurs siècles auparavant.

Dans ce labyrinthe multidimensionnel, la réalité observable n'est rien d'autre qu'un ensemble de champs dont la nature est caractérisée par quelque chose de totalement inexplicable : la symétrie primordiale. Avant le big-bang existe une force d'une puissance colossale, illimitée sans commencement ni fin, d'une perfection inouïe, d'une symétrie parfaite, primordiale, que les Anciens appelaient l'Un ce que la science, aujourd'hui, appelle "supersymétrie" ou "supercorde" à l'origine de la théorie des cordes. Le cosmos tel que nous le connaissons des étoiles aux milliards d'atomes du grain de sable n'est que la réalité dorénavant asymétrique d'un Univers jadis parfaitement symétrique. (Guitton Jean, Dieu et la science, Grasset, Paris, 1991, p.55)

"Dans les spéculations cosmologiques ou physiologiques indiennes, les images de la corde et du fil sont abondamment utilisées. On pourrait dire que leur rôle est d'agencer toute unité vivante, aussi bien le Cosmos que l'Homme". (...) Pour l'instant, rappelons seulement que l'image de la corde qui relie le Cosmos et l'homme au Dieu suprême (ou au Soleil) est également attestée en Grèce. Platon utilise cette image lorsqu'il veut suggérer la condition humaine (cordon intérieur) et le moyen de la parfaire (corde d'or). (Eliade Mircea, Méphistophélès et l'Androgyne, Édition Gallimard, Paris, 1981, p.261)

Ce que nous apprend rationnellement la théorie des cordes en introduisant le principe d'une symétrie primordiale c'est que la recherche d'harmonie a toujours été au cœur de l'évolution, ce que les civilisations archaïques

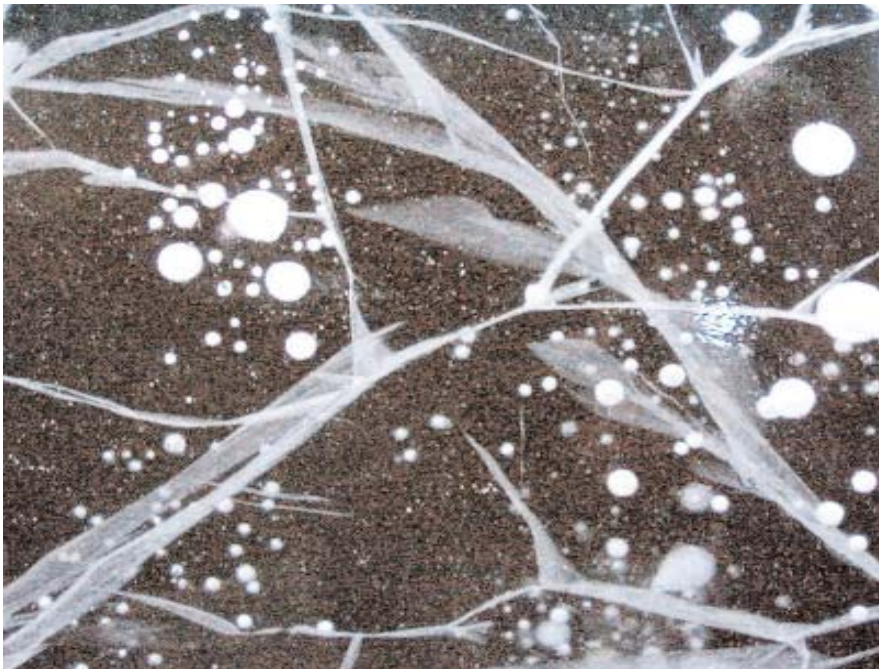
formées des peuples primitifs avaient senti empiriquement, par intuition géniale est aujourd'hui ce que la science moderne découvre rationnellement. Les propriétés de la matière sont décodées mais il n'y a toujours pas d'explications à ces propriétés observées. En somme nous revenons au point de départ. Dieu, la conscience, l'information originelle, le Grand Esprit, la supercorde, la supersymétrie, peu importe, est partout, habite chaque atome. L'UN existe indépendamment de la volonté de l'homme mais a besoin de la conscience pour être saisi, ce que le Bhagavad-gîta indien traduit en ces termes :

"Tout ce qui existe, mobile ou immobile, provient de l'union du champ et du connaisseur du champ".

En prenant connaissance de cet énoncé datant de plusieurs millénaires, l'astrophysicien Michel Cassé s'exclama : c'est la plus belle définition de la mécanique quantique". Que voulait-il dire ?

"N'oublions pas ce principe essentiel de la théorie quantique : l'acte même d'observation, autrement dit la conscience de l'observateur, intervient dans la définition et, plus profondément encore, dans l'existence de l'objet observé : l'observateur et la chose observée forme un seul et même système." (Heisenberg) Ce que nous apprend la théorie quantique est que la réalité observable est un jeu de conscience à conscience, que matière, conscience et esprit forment une seule et même Totalité, désormais asymétrique depuis la cassure du big-bang. En somme, tout l'Univers, tel que nous le connaissons aujourd'hui, des étoiles jusqu'au grain de sable n'est que le miroir cassé de l'Origine dont nous tentons inlassablement de recoller les morceaux.

Depuis toujours et à chaque fois que l'homme prend conscience de sa situation dans l'Univers, le symbole de la Corde est choisi intuitivement, peu importe le contexte culturel ou religieux, pour exprimer sa condition existentielle face au Cosmos ou aux Dieux. Même la science moderne comme la physique quantique n'échappe au phénomène; la corde est vraiment un symbole privilégié et primordial dans la tradition spirituelle de l'humanité.



Avec la théorie des cordes, nous quittons la réalité du corps solide pour aborder un océan immatériel formé d'ondes et de vibrations. Toutes ces particules sont en fait de petites cordes vibrantes et le champ vibratoire produit devient la "relation de choix permettant de bien ordonner la totalité des éléments de l'ensemble." « La théorie des cordes stipule par exemple que les propriétés des particules connues (atome, électron, proton, neutron, quark, gluon, boson, graviton) ne sont que le reflet des diverses façons que vibrent une corde. (...) Si cette théorie est juste, alors la structure microscopique de notre univers est un labyrinthe multidimensionnel, richement imbriqué, au cœur duquel, indéfiniment les cordes dansent, vibrent, se tordent, rythmant ainsi les lois du cosmos. » (Brian Greene, *l'Univers élégant*, Édition Robert Laffont, Paris 2000, p.33-37)

**"Tout cet Univers est enfilé en moi
comme des rangées de pierres précieuses sur un fil...
Sur moi, ces mondes tiennent
Comme des perles sur un fil..."** Bhagavad-gîta; VII, 7

Ainsi dans la tradition védique, la Corde symbolise la voie sacrée immanente à la conscience de l'homme, qui relie son esprit à l'essence universelle tandis que dans plusieurs sociétés animistes, la corde cosmique est représentée par le cordon ombilical vu comme la racine de la vie qui relie l'esprit à la Terre-Mère. Plus encore, le symbolisme du fil cosmique (*Sûtra*) implique celui de la trame, superstructure des ficelles d'énergies qui "relie tous les états d'existence à leur Principe fondateur". Il en est de même dans la tradition chinoise où le mot *tantra* désigne également la notion de fil et de tissage qui démontre l'interdépendance des choses des causes et des effets : "le fil de la destinée commune" et son rattachement au Principe de toutes choses. On ne peut que faire remarquer la similitude de ces cordes orientales au symbolisme occidental du Fil d'Ariane qui marque la sortie du labyrinthe et le retour vers la Lumière. (Chevalier/Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Éditions Laffont, Paris, 1982)



Vers la poïésis.

De la préhistoire à la science quantique, la notion d'harmonie a toujours été au centre des préoccupations métaphysiques de l'homme. L'unité de l'homme et de la nature telle que perçue intuitivement par les sociétés primitives, de l'homme des cavernes aux Amérindiens d'Amérique en passant par la Chine et l'Inde, fut progressivement corroborée dès les premiers balbutiements de la science primitive ou plutôt de la raison occidentale. Tout commence par l'unité des quatre éléments : l'eau, le feu, la terre, l'air, telle que préconisée par le Grec Empédocle d'Agrigente (490-435 avant J.C.) qui s'inspira probablement d'un précurseur, Héraclite d'Éphèse (550-480 avant J.C.) qui le premier suggéra que la nature parvient à organiser les contraires en harmonie : " les contraires s'accordent et la belle harmonie naît de ce qui diffère ". Héraclite insista donc sur l'origine conflictuelle de toutes choses qui ne sont qu'ajustements, contrastes, équilibres précaires de forces antagonistes qui imposent un changement perpétuel. Cette vision de l'harmonie des contraires trouve également écho dans le *Yin Yang* chinois et dans la physique moderne par l'asymétrie entre matière et antimatière.

Dès l'origine, la tradition chinoise aborde ce concept sous le nom de «mandat du ciel» qui confie à la Maison royale, plus précisément au «fils du ciel» la responsabilité de gérer le bon fonctionnement de la société en célébrant des rites qui assurent la pérennité de l'ordre naturel et leur succession dans l'Univers. Les dynasties chinoises comme en Mésopotamie et en Égypte sont des théocraties dirigées par des prêtres-rois. Puis, comme en Europe, le fer fit son apparition et son cortège d'armes, de monnaies, de trésors. D'une économie relativement simple d'autosuffisance basée sur l'agriculture se développa la caste des marchands et la production de biens spécialisés et du commerce interrégional. L'équilibre social fut fragmenté par divers conflits qui entraînèrent des désordres politiques. Entre les VI^e et III^e siècles avant Jésus-Christ, se situe la période d'influence des philosophes, époque appelée celle des «Cent Écoles». Ce fut principalement sur les problèmes socio-économiques et leurs conséquences sur l'administration politique que se penchèrent les philosophes chinois.

Voyageant d'une cour à l'autre, les sages exposaient leurs théories et

débattaient en public. De ces cent écoles, deux émergèrent plus que les autres : le confucianisme et le taoïsme.

Confucius, né en 551 avant J.C., est avant tout un théoricien politique qui a eu le génie de transposer les grands thèmes de la tradition primitive et de les restaurer à travers un système éthique et moral basé sur l'homme de bien comme force irrésistible. Confucius transforma, peut-être pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les mythes ancestraux de la religion primitive en philosophie «profane» où le prince est un homme de bien pour son peuple parce qu'il possède un code de conduite morale : la vertu, l'altruisme, le respect des autres et la fidélité envers la famille et les ancêtres. Contrairement à la légende populaire qui persiste, loin d'être adulé, Confucius fut méprisé par les grands de ce monde et partout, il reçut le même accueil hostile; seuls quelques disciples l'acclamèrent sous le nom de «roi qu'on ne couronna jamais». Il mourut désespéré de l'ignorance des foules et comme bien d'autres hommes illustres, il connut la notoriété plusieurs siècles après sa mort. Ce qu'il faut retenir de la pensée confucéenne c'est que l'homme et son gouvernement doivent suivre la volonté de l'harmonie et les rythmes du Ciel. Il s'agit tout simplement de vivre en respectant la nature et non en la combattant; ce que Xun Quan, au troisième siècle avant notre ère, exprima en ces termes : «Le Ciel a ses raisons, la Terre a ses ressources, l'Homme a son ordre politique formant ainsi avec les deux premiers une triade. Mais il fait une erreur s'il ne respecte pas les fondements de cette triade en empiétant sur les deux autres.» (cité par Michel Beaud, *Le basculement du monde*, Éditions La découverte, Paris, 1997, p.67)

Des racines traditionnelles, Confucius extirpa l'essence de l'art de gouverner grâce au bienfait d'une moralité sociale ; son sujet d'étude est «notre monde». Mais connaître les lois du ciel commande une approche, une connaissance disons plus mystique, une voie (*le Tao*) qui pénètre le Mystère. Les taoïstes, à partir des mêmes thèmes ancestraux, ont l'intuition qu'«une unité immuable» et métaphysique surplombe ce monde en constant changement. De cet enseignement métaphysique, les taoïstes traceront les grandes lignes de ces lois immuables. Contrairement à Confucius qui conçoit une philosophie accessible à tous, le taoïsme se révèle une philosophie d'origine chamaniste réservée à quelques initiés.

Parce que mystique, le taoïsme reprendra rapidement le vernis religieux que Confucius s'était efforcé d'éradiquer de la pensée chinoise et Lao-Tseu en deviendra le patriarche et le *Dao te jing*, le livre sacré.

Selon Ziyen, le plus méconnu des philosophes chinois, la notion de cycle s'inscrit dans le *Tao*, Principe de tout ordre et de toute harmonie, le Principe immuable de tout ce qui change. Le cycle des Transformations, le *I-Ching* repose sur le *T'ai Chi* ou *Tao* comme Principe Suprême, l'Unique, le Tout, qui mène aux deux principes complémentaires le *Yin* (Ciel, masculin) et le *Yang* (Terre, féminin) dont l'interaction est à l'origine de tout changement et devenir.

“Par la transformation du *yang* et son union avec le *yin*, les Cinq agents, l'Eau, le Feu, le Bois, le Métal et la Terre s'élèvent. Quand ces cinq forces matérielles sont distribuées en un ordre harmonieux, les quatre saisons suivent leur cours...”. (Wing-tsit Chang, A Source of Book in Chinese Philosophy, Princeton University Press, N.J., USA, 1963, p.465)

Dans le cycle des Cinq éléments, chaque élément est amené, à tour de rôle, à l'emporter sur les autres et ainsi diriger une période de l'histoire. De ce principe des Cinq éléments en mouvement, Ziyen formula la théorie cyclique de l'histoire, fondement essentiel de la pensée chinoise et ultérieurement asiatique. Les rythmes de la Nature sont rythmes du Divin; le cycle des saisons est cycle sacré que l'on a nommé “l'Éternel Retour”. Précisons que cet “éternel recommencement” ne distille pas toujours la même histoire cosmique de même que chaque printemps marque le départ d'un nouveau cycle différent du précédent. En Grèce antique, cette notion de retour s'appelait “le cycle de la Grande Année”.

«Régulièrement, tous les 7 000 ans disent les uns, tous les 36 000 ans prétend Platon, le chiffre s'établit plus tard à 28 000 ans, pour se stabiliser à 12 960 ans, les astres reviennent occuper les mêmes positions. Or l'homme est si bien lié à la Nature qu'à ces mêmes dates...l'histoire humaine repasse aussi par les mêmes phases. Retour éternel des astres, recommencement sans fin de l'histoire; année sidérale, année d'humanité. » (René Guénon, Formes traditionnelles et cycles cosmiques, Éditions Gallimard, Paris, 1970, p. 23)

Cette notion de cycle perpétuel retrouve en théorie quantique une

formulation inouïe.

«Mais que va-t-il se passer si demain on démontre que le big-bang ne marque pas le début de tout mais seulement le commencement d'un épisode parmi les innombrables qu'a connu l'Univers, si l'on prouve que finalement l'histoire cosmique n'est qu'une alternance de périodes d'expansion et de contraction ? Cette possibilité n'est pas une vue de l'esprit. Les astrophysiciens considèrent aujourd'hui que si la matière invisible de l'Univers - celle qui n'est pas éclairée et qu'on appelle parfois la «matière noire» - a une masse suffisante, alors l'attraction gravitationnelle va arrêter l'expansion, inverser le mouvement et les galaxies qui fuient à toute vitesse aux quatre coins de l'Univers se retrouveront à nouveau rassemblées en une tête d'épingle pour donner naissance dans 10 ou 15 milliards d'années à un nouveau big-bang. Si c'est le cas, c'est aussi qu'avant «notre» big-bang, il y a eu un autre «big crunch», et qu'il en a été toujours ainsi. Ce scénario donnerait raison au *tao* et aux diverses religions cycliques». (Claude Allègre, Dieu et la science, Éditions Fayard, Paris, 1997, p.113)

Ces alternances de périodes d'expansion et de contraction, sorte de marée cosmique, implique que l'énergie est rigoureusement conservée à l'échelle de l'Univers et son flot de densité suit un cours cyclique augmentant et diminuant périodiquement avec le temps. Comme le printemps diffère à chaque cycle du précédent, cette marée cosmique d'énergie implique le renouvellement d'un univers différent à chaque passage.

«Me voici dans Sa Nature immergé ! Seuls nos noms diffèrent maintenant ! » (Touka)

En 1983, l'astrophysicien américain Subrahmanyan Chandrasekhar, d'origine indienne, reçut le prix Nobel pour ses travaux d'astrophysiques stellaires. Il découvrit en effet la fulgurante vision de l'Univers ellipsoïdale à l'image de la Voie lactée qui forme un ensemble cohérent comme un cercle qui tourne dans l'espace. Plus encore, en étudiant les galaxies, les scientifiques s'aperçurent que toute la nature utilise des ellipsoïdes. Rappelons que l'ellipsoïde est une surface formée de courbes planes dont tous les points sont tels que la somme de leur distance à deux points fixes est constante. Comparons maintenant cette «découverte

scientifique» avec ces paroles ancestrales de Black Elk, chaman oglada, telles que relatées par T.C. Mc Luhan dans *Pieds nus sur la terre sacrée*, qui loin de recevoir les honneurs d'un prix Nobel, fut massacré, lui et son peuple :

«Vous avez remarqué que tout ce que fait l'Indien est dans un cercle. C'est ainsi parce que le pouvoir de l'Univers agit aussi en cercles et que tout tend à être rond. (...) Le ciel est rond et j'ai entendu dire que la terre est ronde comme une balle et toutes les étoiles aussi. Quand le vent souffle au plus fort, il forme des tourbillons. Les oiseaux font leurs nids en cercle car ils ont la même religion que nous. Le soleil se lève en cercle et se couche de même. La lune fait pareil et tous les deux sont ronds – Même le changement des saisons forme un grand cercle et retourne toujours à son point de départ. La vie des êtres humains décrit un cercle – de l'enfance à l'enfance -, et il en va de même de tout ce qui est animé par la force du monde. Nos tipis étaient aussi ronds que les nids des oiseaux et ils étaient toujours plantés en cercle, l'Anneau de la nation, un nid composé de nombreux nids où, selon la volonté du Grand Esprit, nos enfants venaient au monde.»

D'inspiration chamaniste, la cosmologie amérindienne, elle aussi, conçoit la présence de l'Esprit dans toutes les formes naturelles et au-delà de toute forme. Cette forme de spiritualité appelée aussi “polysynthétisme” (Schuon) implique que n'importe quelle créature, comme point de départ, peut atteindre le Grand Esprit puisque toute chose est Sa manifestation mystérieuse. Ce mystère confère aux formes naturelles une signification mystique qui associe ordre et harmonie à la beauté qu'elle engendre.

Dans l'Univers du chamanisme, un ordre unique relie l'humain au monde cosmique via le “pilier doré” sorte d'inter connexion entre le vivant naturel et les êtres surnaturels. La nature, l'homme, les objets font tous partis de la dimension sacrée de la Terre et du Ciel. La pensée traditionnelle portera écho jusque dans la philosophie grecque sous l'idée du *pneuma* comme source de l'ordre cosmique qui relie l'essence, l'intériorité d'un corps aux autres corps de l'Univers par une chaîne causale.

“Exister c'est être un symbole et la sagesse c'est percevoir le symbole des choses”. (Schuon)

Cette maxime exprime adéquatement la perception des choses de l'Univers comme des théophanies, c'est-à-dire comme la présence immanente du sacré dans la matière que l'homme peut ressentir par la contemplation. De l'extérieur des choses, l'homme perçoit l'intention divine qu'il incorpore dans son âme. Nous vivons donc dans un tissu de théophanies, de signes d'informations que l'esprit analyse, l'homme en ce sens est un *pontifex*, un constructeur de pont entre la réalité intérieure et extérieure.

Les traditions archaïques vivent toutes dans l'espace, il n'existe pas de temps linéaire, tout y est cyclique, les notions de linéarité, de finalité, de Rédemption, de Salut, sont donc exclues contrairement aux religions de la Bible. Dans le monde des Origines, la nature n'est pas un symbole des réalités spirituelles, elle est “la” spiritualité.

"En somme, le sacré est un élément de la structure de la conscience et non un stade dans l'histoire de cette conscience. Aux niveaux les plus archaïques de culture, vivre en tant qu'être humain est en soi un acte religieux, car l'alimentation, la vie sexuelle et le travail ont une valeur sacramentale". (Mircea Éliade, Histoire des idées et des croyances religieuses, t I, Éditions Payot, Paris, 1976, p.6)

Le monde est cathédrale et tous les êtres vivants, humains, animaux, plantes et même toute matière “inerte” - montagnes sacrées - sont porteurs d'âmes. L'unité comme Principe divin est l'*alpha* et l'*oméga* de toute réalité. Cette Unité transcendante est à l'origine de toutes les traditions spirituelles et religieuses qui ont accompagnées la vie humaine depuis la nuit des Temps.

Plus encore, cette Réalité ultime dépasse tout ce que l'on peut en dire, c'est le domaine du Mystère inaccessible à la raison, mais ouvert à l'intuition, à l'interprétation poétique et sacrée. Cette Source originelle coulant de cascades en cascades, forment d'innombrables embranchements révélant l'inouïe diversité de l'être et de ses

manifestations. Toute cette diversité est unifiée à la Source elle-même, nulle par ailleurs; le multiple provient de l'Unité (*alpha*) et retourne à l'Un (*oméga*) : “Je suis l'*alpha* et l'*oméga*”.

“L'Unique ne peut apparaître que dans le nombre,
Dans la création comme dans ces formes sacrées,
Qui, diverses dans leur aspect extérieur,
Manifestent une seule Lumière intérieure, éternelle.
J'ai regardé Ton visage, croyant n'en voir qu'un seul,
Comme je suis ébahi de contempler maintenant
Tes nombreux visages”.

(auteur inconnu cité dans La religion et l'ordre du monde par Nasr Seyyed Hossein, Éditions Médicis-Entrelacs, Paris 2004, p.13)

Il ne s'agit pas ici de prouver l'existence ou non de Dieu mais plutôt de comprendre pourquoi et comment s'est manifesté le concept de l'unité à travers les millénaires. En effet, la notion de croyance aux dieux est inscrite dans toute l'histoire de l'humanité de la préhistoire à nos jours. Croire ou non en Dieu reste, dans les deux cas, une croyance, mais cette croyance en l'Absolu s'est toujours imposée à la majorité des hommes et la notion même de déité a, elle aussi, incessamment évolué au rythme des connaissances humaines.

Voilà plus de quatre millénaires, des hordes de guerriers venus du sud de la Russie actuelle envahirent le Caucase et s'installèrent dans les plaines verdoyantes de l'Iran, sur les rives de la mer Noire et de la mer Caspienne. D'autres tribus migrèrent ensuite vers la Grèce et d'autres encore suivirent les sentiers menant vers la Scandinavie et la Finlande pour finalement atteindre les îles Britanniques. Cette migration des "gens de Kourgan" (Sibérie occidentale) est l'un des événements majeurs de l'histoire de l'humanité appelé l'invasion indo-européenne ou indo-aryenne. Cette invasion est caractérisée et appelée ainsi parce que le *sanskrit*, langue indienne parlée par ces gens de Kourgan appelés par la suite Aryens, est à la base de la quasi-totalité des langues européennes modernes comme l'allemand, le latin, le grec, le français aussi bien que l'anglais et le norvégien. L'invasion indo-européenne est à l'origine de nos cultures dites occidentales et le foyer le plus influent dans la formation des religions

antiques et de leur fusion avec les religions de l'Inde. Ces synthèses de cosmogonies et de théogonies qui fusionnèrent à cette époque sont des mutations capitales qui permirent la constitution de cités-nations comme en Mésopotamie, en Égypte et en Iran. Naquit tranquillement l'expérience de la civilisation fondée sur un choix conscient de l'individu vers la vie collective régie par des lois et règles. Avec la civilisation, naquirent aussi dans la cité la spécialisation des rôles: marchands, administrateurs, artisans, esclaves et son corollaire une économie d'argent basé sur le travail. Toute une série de concepts spirituels suivaient le même cheminement évolutif allant du rêve, de la magie, de l'archaïque animisme (oracle) aux dieux. Le monde grouillait de dieux, eux-aussi spécialisés: Dieu de l'amour, de l'agriculture, de la guerre, de la fécondité et de la mort.

Plusieurs religions et philosophies dont le taoïsme chinois, le shintoïsme japonais, le bouddhisme et le zoroastrisme y compris les théologies monothéistes comme le judaïsme, le christianisme et l'islamisme dérivent du védisme et portent la griffe de la civilisation indo-aryenne. Au départ, le védisme, appellation découlant des *Védas*, livres sacrés de l'Inde ancestral, favorise la vision de l'Univers comme étant gouverné par une multitude de forces souvent contradictoires. Le cosmos est naturellement bienveillant à l'égard de l'homme et s'oppose au chaos. Le bien et le mal sont des antagonismes normaux, naturels, représentés par des dieux (*daevas*, pouvoir) et des démons (*asuras*, contre-pouvoir). Tout l'équilibre du monde réside dans les sacrifices et les offrandes polythéistes où l'homme rend hommage aux lois célestes issues des forces cosmiques en action. Mais tous ces dieux védiques ne sont que la manifestation d'une seule et unique réalité : L'Un, le *Brahman*. Et cet Un est à la fois multiple (hénonthéisme) car il est aussi le *Prajâpati*, c'est-à-dire le Seigneur des créatures, y compris les dieux qui sont eux-mêmes des créatures.

Nous retrouvons aussi l'analogie entre les vibrations primordiales et "l'Éternel en tant que "Verbe" dans le *Véda* d'où émane l'Univers entier grâce au son du mantra sacré *Aum*, le son primordial qui contient en puissance les désignations de toutes choses et leurs relations mutuelles comme un immense poème où notre corps, indissociable de ce kaléidoscope de pensées, de sons et d'images, plus qu'une simple masse vivante, se présente comme image et reflet de nous-même à travers la

phonation d'une pensée poétique qui se révèle à nous en sons, en images, en lumière ainsi qu'en goûts, odorats et saveurs de la matière en action. Auditeur, voyeur et acteur dans l'espace de sa propre chair, de sa propre vie inscrite en des lieux où vient s'imprimer, s'incarner le poème. "Nous collaborons à l'accomplissement d'une œuvre unique" disait l'empereur philosophe Marc-Aurèle.

"L'Univers entier est créé par des vibrations primordiales qui constituent la Parole. La matière, et enfin la forme, sont un condensé de cette énergie primordiale". (Evan M. Zvesse, *Ritual Cosmos : The Sanctification of Life in African Religions*, Ohio University Press, Colombus, USA, 1979)

Le rôle des *rishis*, les chamans indiens furent de scinder la plénitude de la vibration originelle en syllabes et phonèmes puis de les combiner pour former des mots, des phrases : le langage, pour aboutir finalement dans les textes sacrés grâce à l'écriture. Ces maîtres de la Parole se saisirent des pratiques magiques, des mythes et croyances depuis la nuit des temps et procédèrent à leur mise en forme poétique : le conte, la poésie, discours des origines des traditions orales furent ensuite transcrits dans le corpus védique; *Véda* signifiant littéralement "Savoir". (Hulin Michel, *Les voyants du Véda* in *Le livre des Sagesses*, Éditions Bayard, Paris 2002, p. 40)

L'Univers comme une pensée/parole, une poïétique qui s'est matérialisée en s'agençant à des matériaux dans le but de former un poème visuel de formes, de couleurs, de sensations ; l'Univers comme un poème qui crée son propre langage verbi-voco-visuel selon la Tradition archaïque des peuples premiers. À la beauté matérielle des formes se juxtapose celle non moins mystérieuse et immatérielle du Souffle, du Verbe, telle qu'exprimée par les chants de gorges des Inuits et autres mantra ou mélodies chamanistes universelles à l'origine du "Au commencement était le Verbe". Cela suppose que notre Univers est un monde paradoxal, une pensée conscrite dans la matière et nous verrons que notre univers n'est que ça, paradoxal, grâce aux équations quantiques sur les «points de mémoires» de la matière énoncées par de Broglie, prix Nobel de physique. En Grèce antique, la poésie constitue l'une des formes typiques de l'expérience chamaniste héritée des cultes archaïques de la préhistoire où la Parole divine est transmise au médium. L'*aède*, le poète est le chaman de la Grèce antique; et c'est à ce titre, que Homère et Hésiode furent

reconnus comme les fondateurs de la culture. Ainsi le poète devient un être de mémoire capable de relier le passé, le présent et le futur dans un récit allégorique grâce auquel la société tout entière comprend son origine et discerne les tensions et les équilibres qui constituent sa structure. Ainsi Homère, dans *l'Iliade*, affirme que l'Océan est le père de tout. *La Théogonie* d'Hésiode (VIII^e siècle) est déjà plus complexe car elle fait une première synthèse de traditions plus anciennes. Hésiode use de son intuition poétique et de son expérience intérieure pour "inventer" l'Origine du Monde à partir du Vide.

Pour la Grèce antique, le *cosmos* est un terme dont le sens premier signifie "ordre" mais aussi beauté et harmonie. Au début, Thalès de Milet, né vers 625 av. J.C., croit que la terre est portée par l'eau qui entoure la planète en-dessous et au-dessus de la voûte céleste à l'image du fœtus baignant dans le placenta dans l'utérus. Cet Univers est de dimension modeste et clos, de là, le concept de "berceau de l'humanité" ou de l'"Oeuf cosmique". Par la suite, avec Anaximandre, la multiplicité des choses s'ordonne dans un ensemble appelé le *cosmos* et cet ensemble est régi par des lois. Le *cosmos* baigne dans l'*apeiron* i.e. l'Infini. l'Indéfini et l'Indéterminé. Le *cosmos* est un équilibre entre des forces égales et opposées (l'eau, le feu, l'air et la terre) à l'image du *T'ai Chi* chinois et du *Véda* indien. C'est dans cette constante historique que se situe l'influence indéniable de la philosophie de Pythagore.

Il reviendra à Pythagore (VI^e siècle avant J.C.) d'établir le premier un lien inédit entre la vision traditionnelle et la science antique naissante. Pythagore fit un voyage en Égypte où il s'instruisit auprès des prêtres et savants. Selon Porphyre, il apprit les sciences mathématiques des Phéniciens, la géométrie des Égyptiens, l'étude du ciel des Chaldéens et les préceptes sur la conduite de la vie quotidienne, il les reçut des Mages perses. Héraclite dira de lui «qu'il est de tous les hommes celui qui a le plus puisé aux sources historiques; il a fait un choix dans tous les ouvrages et en a composé sa propre sagesse».

Pythagore croit fermement à l'existence d'un ordre naturel et ce qui l'intéresse en premier lieu n'est pas d'en découvrir la substance matérielle mais bien la structure. Pythagore, "père" des mathématiques, fortement

inspiré par les Babyloniens, introduisit la mystique du nombre comme principe et source de toutes choses. “ Tout est nombre” et “Tout est harmonie des contraires”, tout ce qui est vivant y est apparenté d’où l’étude de l’astronomie.

Les travaux de Pythagore en arrivent à la conclusion que des lois mathématiques régissent l’ordre des choses fondé sur l’harmonie, plus précisément l’harmonie musicale : “la musique des sphères”. La musique et l’ordre naturel de l’Univers sont interconnectés par des liens mathématiques. Avec l’harmonie musicale et les concepts mathématiques inhérents à la constitution du monde, Pythagore nous entraîne avec lui vers l’abstraction comme connaissance de l’Univers; la matière devient subordonnée à l’idée, à la pensée qui la structure. Et la pensée forme le discours et le gouverne par la participation et le mélange des idées de la même manière, que la musique gère tous les sons y compris les intervalles ou silences car dans l’harmonie aucun élément isolé ne peut exister sans relation avec d’autres. «C’est par le mutuel entrelacements des formes que le discours nous est né». (Sophiste 259 e)

Les formes, selon le philosophe Platon, manifestent les pensées de Dieu, révèlent la manière dont Dieu pense. On connaît Dieu que dans la contemplation des formes, de la même manière que Dieu Se contemple dans les formes. Le *cosmos* dans sa totalité comprend non seulement le monde des idées mais aussi le monde sensible des formes, les deux étant indissociables. l’Univers est bel et bien un organisme structurée.

Les principes de ce monde structuré sont, selon Pythagore, les nombres et leurs rapports harmonieux, tels que perçus dans les formes géométriques. De la monade et de la dyade indéfinie naissent les nombres, et des nombres les points, des points les lignes qui engendrent les figures planes ; les figures planes engendrent les figures à trois dimensions d’où naissent les corps sensibles composés de quatre éléments (feu, eau, terre, air) qui se transforment les uns en les autres. La nature du nombre est la décade, dont la puissance est renfermée dans le nombre 4.

Ces énoncés de Pythagore sont tellement inédits pour l’époque qu’ils doivent être gardés secrets par ses disciples sous peine de mort. Plusieurs

indices laissent croire qu’il aurait composé sa philosophie d’après le compte rendu des voyances chamanistes de Salmoxis, son esclave. Avec Aristée, Abaris, Épiménide, l’hypothèse d’un chamanisme grec tend à s’imposer. Le citoyen grec en a acquis la certitude avec les poèmes épiques (Iliade et Odyssée) de Homère et le grand poème religieux (Théogonie) de Hésiode.

Influencés par Pythagore, des philosophes en déduiront que les hommes se devaient d’imiter cet ordre d’harmonie musicale et de lois mathématiques car il émanait “d’une créature vivante douée d’un esprit et d’une intelligence” (Platon) dont la Sagesse est révélée par “un ordre parfait du Tout” (Cicéron) et la Nature comme œuvre de Dieu enseigne aux hommes l’ordre nécessaire à son accomplissement (Aristote). Dieu est cosmique.

Le *théos* (Xénophane) marqua les débuts de la séparation entre Dieu et la Nature. Quelques années après Xénophane, Héraclite cherche “à connaître la Pensée qui gouverne tout et partout” et conçoit dans sa quête le *logos*, la raison éternelle comme fondement de toutes choses. À la suite de ces réflexions métaphysiques, Anaxagore en déduit un concept qui unifie à la fois le *théos* et le *logos* et qu’il appela le *noos*, terme capital encore aujourd’hui, la fameuse noosphère, qui désigne l’unité de la pensée, de l’intelligence et de l’esprit qui donne à l’Univers son ordre et à sa beauté.

Dorénavant Dieu est à la fois le *cosmos* unifié à la nature des traditions archaïques et un Être transcendant, la trinité *théos-logos-noos* créatrice du Ciel et de la Terre à qui l’homme et toutes choses sont subordonnés.

Entre 800 et 200 avant J.C se produisit une prodigieuse révolution intellectuelle traversant la Chine, l’Inde, la Perse, la Palestine et bien sûr la Grèce. Cette période qualifiée de “axiale” par Karl Jaspers dans *Origine et sens de l’histoire*, représente un moment pivot où le principe d’individualité fait irruption dans l’histoire. L’homme se découvre une intériorité qui le place seul devant le créateur ; derrière le destin collectif se manifeste une personnalité qui cherche à fusionner avec le divin. Ce rapport intime avec un divin intériorisé permet la communion entre la grandeur de Dieu et l’autonomie de la pensée humaine et ouvre la porte à

la compréhension philosophique de ce que Dieu a voulu faire.

Socrate (470-399), tout heureux de découvrir le concept de *noos* d'Anaxagore se met à lire son œuvre pour en ressortir aussitôt déçu. En effet, le physicien s'était contenté de parler de cosmogonie intelligible sans aborder les conséquences bienfaitrices pour l'être. Résolument, Socrate prit partie pour l'éthique du bien c'est-à-dire, qu'il est convaincu que le *noos* comme intelligence suprême a doté son œuvre des meilleures dispositions possibles, telle est la Providence. Dieu ne veut que le bien mais l'homme est néanmoins responsable de ses choix. Il jette alors les bases d'un système idéaliste et dogmatique qui glisse vers le domaine moral : «se connaître soi-même, soigner son corps et agir adéquatement en fonction des dieux». A sa suite, Platon et Aristote prendront le bâton du pèlerin. Le ciel et la terre forment une Nature où trône au sommet l'idée du Bien selon Platon ou l'Acte pur dira Aristote.

Ainsi à l'origine, *cosmos*,/nature, esprit/connaissance formaient un tout mais, avec l'introduction du concept "*cosmos* = être vivant" par Platon, tranquillement surgira le concept de l'Être suprême et son corollaire, l'idée de création. Platon (428-348) fera de la bonté divine la cause première de notre existence car seule la bonté du "Père" céleste, le *poiètès*, le "fabricateur" a permis à l'ordre d'émerger du désordre. "Il est en effet impossible pour l'Être le meilleur de produire autre chose que ce qu'il y a de mieux" affirme-t-il dans le *Timée*. Il tient l'idée de son maître Socrate qui soutient que, de son propre point de vue, tout homme cherche ce qui est bon et croit faire ce qui y contribue, personne ne cherche ce qui est mauvais. Selon Platon, notre monde devient un ordre vivant orienté par le Bien socratique dont l'âme contient l'harmonie pythagorienne au sens musical. L'harmonie de l'Âme du monde devient la symphonie par laquelle les éléments du monde et le mouvement des cieux s'accordent et où le Bien l'emporte largement sur le Mal. Une des difficultés auxquelles se heurte la philosophie antique est que la nature est le lieu de l'accidentel : le meilleur exemple est l'existence des monstres. Par contre, la nature n'est pas pour autant complètement livrée au chaos, un ordre se dégage de l'observation : "la nature ne fait rien en vain ni de superflu."

Aristote (388-322), inspiré à son tour par l'œuvre de son maître Platon, fera

de la recherche de la connaissance à travers la contemplation du visible et du sensible, la base de sa quête spirituelle. Aristote édifie sa philosophie à partir de l'observation des réalités physiques dont la plus pénétrante est celle de la perfection du mouvement de l'ordre cosmologique qui désigne une source, la réalité première d'un être premier : le divin comme Source d'intelligibilité de l'Univers, comme Acte pur de l'existence.

La presque totalité des écoles de pensée grecque reconnaissaient un Principe divin relié à l'ordre naturel mais désormais le Principe divin sera soit immanent à toute chose comme chez Aristote et les traditions archaïques ou transcendant comme chez Platon et les religions monothéistes.

L'école dissidente sera celle des atomistes (Leucippe, Démocrite, Épicure, Lucrèce) qui inspirera la science moderne - l'être est une infinité d'atomes - pour qui l'ordre naturel n'est pas d'origine divine mais correspond aux interactions des atomes selon une loi "dite de conservation de la nature", - rien ne se perd, rien ne se crée - loi cosmique, mécanique, mathématique et athée. L'atomisme se présente comme une loi naturelle débarrassée de toute interférence surnaturelle et ses adeptes deviendront les adversaires les plus acharnés contre la divinisation des astres et du monde en général. La morale épicurienne cherche à établir la paix de l'âme par le refus des superstitions religieuses et l'acceptation sereine des aléas de la vie. Mais au-delà de ce constat, il est important de signaler que toute la philosophie des atomistes se limite au monde sensible ; ce qui s'offre à nos sens est le monde sensible, qu'Épicure arrête aux étoiles, puisque aux étoiles s'arrêtent la vue. Si bien que le point central de l'analyse n'est pas la totalité infini de l'Univers mais le monde que l'on perçoit, l'atomiste tente d'expliquer pourquoi ce monde est ainsi et pas autrement. L'élément fondateur de ce monde est l'atome, corps solide baignant dans un océan de vide. Le tout est corps et vide aussi infini que le vide et le nombre des atomes. L'intuition des atomistes est géniale sauf que le problème reste entier : d'où vient l'atome ? De quoi sont faits les atomes ?

À partir des atomistes grecs, la pensée se divise en deux courants : celle pour qui l'harmonie du *Cosmos* repose sur une Intelligence divine (transcendantalisme) et celle qui enseigne que tout est matière et repose sur la

loi du hasard, de la *moira*, du destin (matérialisme). Néanmoins toutes ces écoles partageaient l'idée de l'existence d'un ordre dans la nature et régi par une loi du *cosmos*, soit la *Moira* ou le *Logos* ou le *Théos* ou le *Noos* d'où émane un ordre moral qui gouverne les hommes et leurs sociétés.

Par la suite, les religions bibliques monothéistes transcendantales ont progressivement dissocié le Principe divin du principe naturel car la religion juive en intronisant Yahvé comme Dieu unique a aussi créé l'Histoire du monde avec un début, un sens et une fin.

Puisque la notion de temps cyclique provient de l'observation de la nature, du rythme des saisons, du jour succédant à la nuit, du mouvement des planètes et de la lune, les fils d'Abraham récusèrent fermement ces visions païennes de l'Histoire cyclique et surtout, l'astronomie, cette nouvelle science qui semble donner raison aux peuples impies. Alors que le monde grec sait déjà que la terre est une sphère grâce à Aristarque, né en 310 av.J.C., qui a établi les dimensions à peu de chose près, elle restera pour les chrétiens un disque pendant 1 500 ans encore; l'être humain y occupant la place centrale. L'église, notre Mère l'Église remplaçant la Terre-Mère universelle.

Il est indéniable que les religions abrahamiques (judaïsme, christianisme, islam) ont été les premières à déraciner l'homme de la nature et à s'élever avec véhémence contre les mythologies naturalistes. Véritable combat contre le sacré cosmique, dieu solaire, déesse lunaire, contre le sacré des forces naturelles, dieu du tonnerre, déesse de la fertilité, etc. La nature ne commande aucun respect particulier. Dieu ne participe pas de ces réalités, il les transcende. La création biblique est un dépouillement total du sacré archaïque

Devant la perfection de l'Être Supérieur, l'homme ne peut que s'abaisser devant tant de Magnificence, tel est le sens de la Chute de l'homme entraînant avec lui la nature. (Érigène) Ainsi cette nature ayant participé à la Chute d'Adam et à son exil du Paradis terrestre devint viciée, désordonnée. Une nature vicieuse prit la place d'une nature bienfaitrice puisque l'homme entraîna celle-ci dans sa chute. Cette idée de nature responsable de la Chute de l'homme occultera pendant des siècles la signification spirituelle de l'ordre naturel divin.

Il faudra attendre le Moyen-Age où sous l'influence des Arabes, les mathématiques, la recherche expérimentale, les sciences exactes de la nature inspirées des Grecs soient réintroduites en Europe. Un mouvement s'empara alors des esprits.

«Pour l'alchimiste, la nature livre ses secrets par la connaissance scientifique et la contrainte magique des sciences occultes. L'alchimiste perpétue le mythe du forgeron de la préhistoire et de la technique de transmutation de la matière. Toujours empreint de «religiosité», c'est le drame mystique de dieu, sa vie, sa mort, sa résurrection, qui est projeté sur la Matière pour la transmuier. L'alchimiste traite la Matière comme le «prêtre», le devin, interprètent les Mystères. La Matière transmuée acquiert le symbole de l'immortalité (Or) et de la rédemption par l'oeuvre alchimiste. L'astrologue, le forgeron, l'alchimiste, tous rêvent de moyens rapides pour arriver à dominer le milieu. Le rêve oriente l'activité humaine. La magie devient un raccourci par lequel l'homme veut pénétrer le secret et le mystère de la vie. La grande originalité de l'alchimie fût de créer les instruments qui permirent les actes de broyer, moudre, brûler, distiller, dissoudre la matière ainsi que l'observation des résultats. L'alchimie a été le pont qui a permis à l'imagination d'atteindre les rives de la science». (Lewis Mumford, Technique et civilisation, Éditions du Seuil, Paris, 1953)

Avec Copernic, Kepler et Galilée s'amorce une véritable crise de civilisation: la terre n'est plus le centre du monde, c'est la terre qui tourne autour du soleil et non l'inverse reprenant à leur compte les énoncés de Aristarque dix-huit siècles plus tard. Par cette affirmation de l'héliocentrisme, toute une vision du monde s'écroule. L'homme se retrouve perdu et seul dans l'infini où l'homme n'est plus le centre.

L'an 1632 marque l'année où la nature fut irrémédiablement vaincue. Maintenant conquise, la déesse archaïque de la Terre-Mère est vidée de sa substance spirituelle pour déchoir vers la disgrâce de son nouvel attribut ; la nature est une machine, Dieu, un horloger. Les signes naturelles signalant la présence de Dieu deviennent des abstractions mathématiques et géométriques.

«Il (l'Univers) est écrit dans le langage des mathématiques, et les person-

ages en sont les triangles, les cercles et autres figures géométriques, sans lesquelles il est humainement impossible d'en comprendre un seul mot; sans elles, nous partons à l'aventure dans un obscur labyrinthe». (Galilée, *Il Saggiatore* cité par Stillman Drake in *Discourses and Opinions of Galileo*, Doubleday Anchor Books, N.Y. USA, 1957, p.237-238)

Contrairement à Pythagore pour qui les mathématiques représentaient la pensée de Dieu et la nature sa symphonie, avec Galilée, les mathématiques deviennent des lois pures et dures, froides tandis que la nature amorce sa décadence. La nature est ainsi dépouillée de ses formes, de ses couleurs, de ses odeurs, en somme, la substance intrinsèquement divine remplacée par des concepts mécaniques, purement matérialiste.

Depuis le paléolithique, l'homme n'a cessé de créer des outils de plus en plus sophistiqués pour accroître le pouvoir de l'humain sur son environnement et ainsi assurer sa survie. Comme nos ancêtres australopithèques qui accordaient aux outils un aura spirituel, la machine deviendra la nouvelle déesse profane de l'homme occidental.

L'homme en est décentré spirituellement et psychologiquement. Cette «hérésie» de Galilée sera sévèrement jugée par le tribunal de l'Inquisition : Galilée devra se rétracter sous peine de mort. Descartes saura très bien analyser le contexte théologique de l'époque et s'empressera de redéfinir la place de l'homme dans l'infini. Bien que partageant les vues de Galilée ainsi que la révolution scientifique qui s'amorce, Descartes comprit qu'il fallait redonner à l'homme une place dans l'infini sous peine d'anathème et de réclusion sociale. Puisque la première certitude est celle de mon existence révélé par la conscience, par la pensée (Je pense donc je suis) et que le néant, l'infini, la nature, ne peuvent pas penser, alors "je", ma conscience d'être, est le point d'appui de toute connaissance. C'est par ma conscience que le monde, les galaxies, les planètes, la nature, l'autre existent. Descartes vient de déposer à nouveau l'homme sur le trône de l'Univers, inspirée par la théologie chrétienne du Dieu fait homme. En actualisant l'Incarnation de Dieu dans le "Je", Descartes déjoue l'Inquisition et redonne à la l'homme une position anthropocentrique.

Dorénavant, le corps est associé à un mécanisme, une machine. En

décrivant le monde naturel sur une base purement mécanique, Descartes transféra l'ordre divin à la machine, celle qui assouvira notre désir de domination. Dans son *Discours de la Méthode*, il observe:

“Car elles (les difficultés en physique) m’ont fait voir qu’il est possible de parvenir à des connaissances qui soient fort utiles à la vie; et qu’au lieu de cette philosophie spéculative qu’on enseigne dans les écoles, on en peut trouver une pratique, par laquelle, connaissant la force et les actions du feu, de l’eau, de l’air, des astres, des cieux et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer de la même façon à tous les usages auxquels ils sont propres et ainsi nous rendre maîtres et possesseurs de la nature”

Ce désir de dominer la nature orienta l'esprit humain vers l'extérieur et suggéra le besoin d'agir sur ce monde et ainsi créer les instruments nécessaires pour y parvenir. La méthode scientifique naissante permit de simplifier le complexe, d'isoler les éléments entre eux. La science se spécialisa en concentrant l'analyse uniquement sur le monde matérielle, elle devait en effet dé-spiritualiser la nature.

Tous les attributs naturalistes de la déité furent remplacés par la seule puissance «qui est réellement : la Volonté de la raison». Et Hegel de continuer ainsi son raisonnement dans *La Raison dans l'Histoire* : « la Volonté de la Raison, le Bien tel qu'il est concrètement, est réellement la plus grande puissance : la puissance absolue qui se réalise. Le vrai Bien, la Raison divine universelle, est aussi la puissance capable de se réaliser. La représentation la plus concrète de ce Bien, de cette Raison, est Dieu.» (Édition 10/18, Paris, 1965). L'homme doué de raison existe comme histoire de l'accomplissement du plan divin. L'homme peut donc d'agir sur le réel puisque c'est L'Idéal qui se réalise à travers lui.

Agir sur le réel, voici donc le travail de l'artisan, de l'ingénieur propulsé au premier rang. Le développement des techniques est non seulement une révolution matérielle mais aussi un bouleversement cosmologique et bien sûr métaphysique. Toute la conception cosmologique de l'Univers, toute la conception traditionnelle des objets et des formes que l'homme avait

patiemment mise en place s'effondre comme un jeu de carte. Au yeux de l'historien des sciences Alexandre Koyré, il s'agit «de la révolution la plus profonde accomplie ou subie par l'esprit humain depuis l'invention du *Cosmos* par les Grecs».

«La nature de Galilée, "écrite en langage mathématique", la nature de Descartes, où tout se fait par "matière et mouvement" est bien l'oeuvre du Dieu créateur. Mais ce Dieu, "l'éternel géomètre" de Voltaire, est en réalité la plus formidable caution que la raison humaine ne se soit jamais donnée dans sa conquête de la nature.» (Jacques Roger, *La science nous renvoie notre image in Série sciences en société* no.9, Autrement, avril 1993, p.131)

Thomas D'Aquin (XIII^e siècle) développa le concept de hiérarchie universelle sur la base de différents degrés de réalités où Dieu est réalité pure, transcendante et sous lui, chaque chose est déterminée selon Sa Providence et Sa Justice. L'ordre de la nature est fondé sur le degré de ressemblance à Dieu. Empruntant à Aristote le concept de structure intelligible, Thomas D'Aquin en conclut que tout le monde physique et naturel obéit à un "désir" d'imiter Dieu tant par son existence que par ses actions. Grâce à cette hiérarchie des êtres et des choses, l'homme, puisqu'il ressemble à Dieu, s'autoproclamera " vice régent" de la Création divine et s'arrogera le droit de disposer de la nature, des animaux, des végétaux et mêmes des âmes païennes et impies selon son bon vouloir. Ainsi puisque Dieu s'est révélé à l'homme et à lui seul, toute la nature perd donc son caractère sacré. Il revient au théologien Lulle mort en 1315 de faire la synthèse entre le message d'Incarnation du Christ, de Dieu en l'homme et la nature. Idée que Lulle actualisa dans la nature avec l'idée "scientifique" que l'homme trône sur le monde animale et végétale.

"Sachez que l'on a pas deux cœurs, un pour soi, un pour les animaux, on en a un ou pas du tout". (Lamartine)

De la beauté, de la "sagesse", de la majesté des êtres vivants, animaux et plantes, nous n'avons retenu que leur utilité alimentaire et domestique et les avons abandonnés au sort lamentable auquel nous les avons astreints.

La classification en animaux purs et impurs, une liste interminable de

préceptes alimentaires et une série de décrets dont l'interdiction de la sodomie avec des bêtes, voilà le contexte dans lequel un théologien monothéiste apprend à connaître les animaux dans l'Ancien Testament. Pour ce qui est de la nature en général :

"Soumettez-la; dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui rampent sur la terre " (Genèse I,28).

Pour ce qui est des animaux en particulier :

"Ne vous rendez pas vous-mêmes immondes avec toutes ces bestioles grouillantes, ne vous contaminez pas avec elles et ne soyez pas contaminés par elles. Car c'est moi Yahvé qui suis votre Dieu. Vous vous êtes sanctifiés et vous êtes devenus saints car je suis saint ; ne vous rendez pas impurs avec toutes ces bestioles qui rampent sur la terre. (Lv 11 : 43-44)

La notion de peuple élue se transforma en espèce élue : seul l'homme est saint et cette notion anthropocentrique aura des conséquences inestimables sur notre relation à l'environnement et sur les autres espèces animales ou végétales.

Poursuivant sur sa lancée, Descartes propose ensuite la thèse selon laquelle il est impossible de trouver une différence entre l'animal et la machine. Spinoza, quant à lui, déclara que les humains sont en droit « de se servir des bêtes à notre guise et de les traiter selon ce qu'il nous convient le mieux puisqu'elles ne s'accordent pas avec nous par nature et que leurs sentiments sont, par nature, différents des sentiments humains ». Finalement, le philosophe Fichte compléta le tableau et affirma dans sa *Doctrine du droit naturel* en 1796, que tous les animaux domestiques sont «sous la tutelle» de l'homme en vue «d'une utilisation régulière» et ne sont que «propriété». Quant aux animaux sauvages, ils sont «nuisibles» et «considérés comme un ennemi ». Voilà comment a été formulé ce qui en Occident fait figure maintenant de lieu commun universel: l'anthropocentrisme ne reconnaît pas de droit à la créature, il ne connaît que les hommes dominant et ses besoins qui perpétueront, comme plusieurs sociétés antiques auparavant, l'asservissement des hommes dominés à travailler comme des bêtes de somme, l'esclavagisme comme

concept de la cupidité humaine et, au pire, à éliminer ceux qui résisteront. Le mépris affiché par l'Église envers la nature et le corps humain - le corps tend à la corruption - ouvrit toute grande les portes aux visions mécaniques et machinistes de la science appliquée. La machine, par sa copie des fonctions et des membres du corps, ne projetait que la vision d'un corps mutilé déjà martyrisé, flagellé, haï par la religion.

Dans toutes les religions bibliques, la terre est une prison d'où il faut s'échapper. À la malédiction qui frappe l'homme dans la Genèse s'ajoute celle sur la terre où il est né : "...maudit soit le sol à cause de toi ! À force de peine, tu en retireras subsistance tous les jours de ta vie. Il produira pour toi épines et chardons et tu mangeras l'herbe des champs..."(Gn 3, 17-19)

Car la nature est le siège de tous les maux, de tous les péchés. Le peintre néerlandais Jérôme Bosch, tout comme l'Église catholique médiévale, l'a bien pressentie. L'oeuvre picturale de Bosch défie les lois de la nature; on peut même ajouter sans se tromper : une oeuvre contre la nature. Les personnages de Bosch ont des têtes décharnées, des visages blafards déformés par des rictus de haine, une peau fanée; ils donnent l'impression générale de vivre dans des corps malades et souffrants. Leur environnement est parsemé de brindilles cassées, de branches épineuses et troncs d'arbres aux formes acérées évoquant une nature inquiétante, hideuse, monstrueuse, diabolique.

Qui est donc Jérôme Bosch ? On situe sa naissance vers 1450. Un chroniqueur flamand de l'époque (1566) qualifia le peintre de «faiseur de diables»; l'homme étant un pécheur incorrigible voué à la damnation éternelle. Impression partagée par ses contemporains partout en Europe comme en fait foi cette affirmation d'un chroniqueur espagnol :

« la différence entre les oeuvres de cet homme (Bosch ou Bosco comme nous disons) et celles des autres, consiste, selon moi, en ce que les autres cherchent à peindre les hommes tels qu'ils apparaissent vus du dehors, tandis que lui a le courage de les peindre comme ils sont dedans, à l'intérieur. » (Sigüenza, 1605)

Comme si voilà cinq cents ans, Bosch aurait eu la prémonition à la fois de la psychanalyse de Freud, de la psychologie des profondeurs de Jung et du surréalisme de Breton. Eh bien, non ! L'oeuvre de Bosch est bel et bien l'expression religieuse de la *Bible*. Jérôme Bosch est le peintre principalement des visions démentielles, des catastrophes conçues par Dieu : déluges, tremblements de terre, invasion de sauterelles, famine, carnage des villes, temples ruinés, autant de désastres nécessaires pour apaiser sa colère et purifier le peuple impie.

Toute l'oeuvre de Bosch est aussi l'expression de la vie médiévale et de la pensée d'inspiration manichéenne sous l'emprise d'un clergé despotique qui a droit de vie et de mort sur le peuple. Bosch est le peintre de l'Inquisition, sans aucun doute. Il est le «peintre de l'horreur, de la vraie horreur, celle qui fait partie de nous, qui est nous même.» Les oeuvres de Bosch sont de véritables discours sur les défaillances de la nature et de l'homme envahit par le mal, expression de «l'état nauséux de l'âme» et font office de catharsis, d'exorcisme à une époque lointaine de la psychologie moderne puisque l'interprétation des rêves était alors associée à la sorcellerie et sévèrement punie par les inquisiteurs.

«*Comtemptus mundi*» (mépriser le monde), voilà bien l'état d'esprit de l'Inquisition par lequel il faut «comprendre le refus de toute sensualité, mais aussi la désapprobation de toute conduite dont le but est de profiter de la vie et d'accumuler des biens; c'est une mise en garde contre les ruses du diable et une exhortation à résister à la tentation, bref, tout ce qu'évoquent des mots tels que remontrance et mortification. Il faut que l'homme réalise que son destin se trouve dans l'au-delà. C'est le message principal que Bosch semble avoir consigné dans ses tableaux.» (Marinjnissen Roger-Henri, Ruyffelaere Peter, L'ABCdaire de Bosch, Édition Flammarion, Paris, 2001)

Même son Paradis terrestre est peint comme un lieu infernal hanté, corrompu, un véritable pandémonium, jardin des vices et des terreurs. Le peuple, devant un tel spectacle, ne pouvait qu'espérer atteindre le plus rapidement possible le jardin céleste du Paradis où, selon Bosch, les âmes des justes et des bienheureux jouissent de la béatitude éternelle, en compagnie des anges et des saints. Telle était la fonction

psychopédagogique de l'art.

Le monde est œuvre inachevée et le destin de l'homme sur terre est de parachever l'œuvre initial sous les auspices de Dieu. Le monde apparaît de plus en plus comme un champ de bataille où s'affrontent des puissances aveugles. Comme pour les gnostiques auparavant, le monde est mauvais et le philosophe Hume en généralisa l'idée ainsi : «Une guerre perpétuelle est allumée entre toutes les créatures vivantes».

La nature, le monde ne peut plus nous aider à devenir des hommes; seule la transformation du monde peut participer à l'édification de l'homme. De l'association avec la nature nous passons à son exploitation. Mais surtout, agir sur le réel implique que le monde est imparfait donc perfectible, que la nature est malléable et soumise à l'action bienfaisante de l'homme.

Dans les ouvrages théoriques intitulés *Principia* et *Opticks*, Newton (1642-1727) postule que tous les phénomènes observés impliquent une description mathématique et géométrique sous forme de masse, de taille, de volume et de mouvements : Dieu a créé le monde à partir des principes de la géométrie et de lois mathématiques. Poursuivant la pensée de Galilée, Kepler et Descartes, la découverte de la gravitation par Newton confirme que l'Ordre mécanique régit l'Univers.

Newton est à l'origine de ce qu'on appelle la mécanique classique dont les trois lois de Newton constituent les fondements : le principe d'inertie, la relation fondamentale de la dynamique et la loi de la réaction. Il inventa, en même temps que Leibniz, le calcul différentiel, qu'il nomma «méthode des fluxions» et qu'il utilisa pour formaliser sa description de la gravitation comme force d'attraction universelle. La loi de la gravitation universelle s'écrit de la manière suivante :

$$\vec{F}_{12} = -G \frac{m_1 m_2}{d^2} \vec{u}_{12}$$

Grâce à la révolution scientifique, l'espace devint réel; il s'agit alors de se l'approprier par les conquêtes, le temps est réel; alors divisons-le en heures et minutes, la matière est réelle; codifions-la en la mesurant et la pesant. La science naturaliste n'échappa pas à cette tyrannie instrumentale; elle

tenta elle aussi de hiérarchiser la nature à partir de l'homme comme valeur suprême et chercha à partir de cette perception à établir l'orientation de nos choix. La nature existait pour être explorée, pour être envahie; elle devait être conquise pour être comprise. Ainsi commença le «désenchantement du monde» La filiation homme-nature fut rompue et marqua le passage de l'état de nature à celui de culture. Comme si la nature humaine appartenait dorénavant à un paradigme perdu (Edgar Morin.) La modernité c'est cinq siècles de fragmentations, de divisions et de négation de ce qui nous a mis au monde.

La nature archaïque des peuples primitifs et des philosophies traditionnelles, telle qu'elle était contemplée jadis, était le règne du Bien. Toute leur spiritualité convergait vers la célébration de la vie néanmoins assombrie par les maladies et la mort. Cependant ce mal issu des maladies, de la mort, des désastres étaient considérés comme des actes naturels représentés par des démons qu'il était possible de conjurer par des rituels et des paroles mystérieuses porteuses de guérison dont le sorcier est le dépositaire. Nul trace de faute contingente à l'humanité que l'homme est appelé à expier par le repentir et les mortifications corporelles.

La nature moderne, lieu de violence entre espèces, est le royaume du Mal. Puisque le Bien n'est plus dans la nature, il se doit d'y être introduit par l'action humaine. La technique moderne prend ainsi son sens métaphysique du Bien combattant le Mal.

«Les Anciens et les médiévaux n'ignoraient nullement la technique ; le Moyen Âge occidental a inventé ou généralisé des procédés agricoles qui ont permis une amélioration de la condition humaine à commencer par un accroissement démographique. Mais ces résultats n'étaient pas considérés comme apportant un bien qui aurait dépasser le niveau de l'utile et du commode. Pour les Modernes, en revanche, combattre la nature, c'est combattre le mal et répandre le bien. De la sorte, la production technique voit mettre à son crédit la force de la pratique morale». (Rémi Brague, *La sagesse du monde*, Éditions Fayard, Paris, 1999, p.240-241)

La nature doit se soumettre à la volonté humaine et finira par bouleverser

radicalement l'ordre de la nature qui désormais dépendra en totalité de l'être humain comme centre de tout.

L'homme devint l'idole de lui-même et la machine, sa création, la nouvelle religion, conception mécanique de l'Univers qui servira le capitalisme comme fondement de l'idéologie dominante de la modernité. La foi avait trouvé un nouvel objet : le pouvoir par le contrôle de l'ordre mécanique. Les détenteurs du capital et l'Église inféodée à ceux-ci prêchaient l'Évangile du travail, la foi en la science mécanique et le salut par la machine et la routine mécanique d'autant plus que le paradis du succès financier était au bout de la chaîne de production.

Calvin, Luther et les premiers Réformateurs et pères du protestantisme développèrent un mépris de la nature tel qu'ils cautionnèrent avec ferveur cette nouvelle conception mécanique de la nature sans âme et de la science moderne comme outil d'exploitation.

Le processus de désertification de l'être amorcé auparavant par la religion se perpétua dans la science. En séparant l'âme du corps, en donnant à l'âme une réalité autonome, on permettait donc de disséquer les fonctions du corps, pensons aux expériences de dissection de Léonard de Vinci par exemple. On substitua au corps et au sang une abstraction mécanique qui pouvait être manipuler indéfiniment.

William Paley (1743-1805) membre du clergé anglican, est un passionné de sciences naturelles et collectionne tous les travaux majeurs en zoologie, botanique et anatomie pour illustrer les bases de son œuvre publiée sous le titre de *Natural Theology*. En cherchant les prédispositions divines cachées dans le monde vivant : homme, animaux plantes, il ouvrit la porte à la future recherche moléculaire et à la manipulation génétique. Cet «homme de dieu» de l'église anglicane qui toute sa vie chercha Dieu dans la nature contribua malgré lui à son évacuation.

Car paradoxe suprême, plus les scientifiques du XVIII^e siècle recherchaient la preuve de Dieu dans la nature, plus leurs travaux avançaient, plus ils récusait Dieu comme cause primordiale à l'exemple de Darwin qui débuta son voyage sur le Beagle avec la foi s'estompant au

fur et à mesure de ses découvertes pour finalement disparaître laissant place à la théorie de l'évolution. Ainsi le marquis de Laplace (1749-1827), mathématicien et astronome renommé, qui en arrive à la conclusion que « les éléments du système planétaire sont ordonnés de manière qu'il doit jouir de la plus grande stabilité.» Inquiet de tel propos sur l'Univers comme système autorégulateur, Napoléon Bonaparte, imaginez la scène, demande à Laplace où est la place de Dieu dans son système ? Et l'astronome de lui répondre "qu'il n'a pas eu besoin de cette hypothèse" devant un Bonaparte ébahi par tant d'audace.

En plaçant ainsi l'homme (espèce élue) sur le trône de la nature au mépris des autres espèces animales ou végétales, la hiérarchie instrumentale portait déjà en elle le germe de la notion de l'exclusion et du racisme: il y a un ordre naturel des animaux et des végétaux comme il y a un ordre naturel de l'homme, certains étant placés plus haut que d'autres sur la pyramide.

«Lorsque les hommes connaîtront toute l'efficacité de cet instrument (la raison), quel enfer ne vont-ils pas créer autour d'eux.»

(Georg Forster).

Le travail de l'homme associé à la machine, l'homme travaillant comme une machine en isolant du corps que les fonctions qui ont valeur marchande sont autant de méthodes et concepts qui en augmentaient l'efficacité. L'humain comme la matière étaient considérés comme ressources naturelles.

"Le taylorisme et toute l'organisation du travail qui a prévalu au XX^e siècle dans la société occidentale découle en droite ligne de la vision du monde diffusée par la science "classique" : le monde était une grande mécanique déterministe avec des particules et des lois régissant leur interaction, l'entreprise doit donc se calquer sur ce qui "marche", elle doit être une grande mécanique où les hommes seront les particules élémentaires dont les "interactions" seront réglées par des procédures. Le quantitatif va régner en maître, taux de profit, PNB, etc. seront les indicateurs du "bien-être" de la société." (Jean-Marie Pelt, Dieu de l'univers, science et foi, Éditions Fayard, Paris, 1995.)

L'environnement tout comme la vie humaine étaient traités comme des abstractions. Avec l'ère industrielle arrive la pollution massive des cours d'eau et de l'air et son cortège de maladies: variole, typhoïde et tuberculose. L'ouvrier est traité aussi durement que l'environnement ou plutôt comme elle, comme matière renouvelable à exploiter jusqu'à son rejet dans l'environnement. La fumée des usines de charbon est à la pollution de l'air ce que la pauvreté est à la pollution sociale. Les cadences automatiques, l'exploitation des enfants, la journée de quatorze heures, l'espérance de vie de vingt ans inférieure à la classe bourgeoise à cause des maladies industrielles, voilà la "carte postale" du XVIII^e et XIX^e siècle.

Claude Lévi-Strauss ne prend pas de gants blancs sur cette question. Il remarque que d'un côté « nous entourons d'une véritable vénération certaines synthèses comme les œuvres des grands artistes : peintres, sculpteurs, musiciens. Nous construisons des musées qui sont un peu l'équivalent des temples d'autres sociétés, pour les y recueillir, et il nous apparaîtrait comme un désastre, une catastrophe universelle, que toute l'œuvre de Rembrandt ou de Michel-Ange fût anéantie... ». Mais de l'autre, que faisons nous des chefs d'œuvre de la Nature ? Sommes-nous seulement capables de les respecter ? « Lorsqu'il s'agit de synthèses infiniment plus complexes encore, et infiniment plus irremplaçables aussi, que sont les espèces vivantes, qu'il s'agisse des plantes et des animaux, alors nous agissons avec une irresponsabilité, une désinvolture totale » de conclure Lévi-Strauss. Nous avons perdu l'écoute poétique de la Nature.

"Ce qui atteint la terre, atteint aussi les Fils de la terre.(...) Si les êtres humains crachent sur la terre, ils se crachent dessus. (...) Tout ce qui arrive aux animaux arrivera aussi à l'être humain, très bientôt.(...) L'homme blanc, qui a provisoirement le pouvoir, croit déjà qu'il est Dieu - à qui la terre appartient. (...) Continuez à salir votre lit, et une nuit, vous étoufferez dans vos déchets. (...) Car cela, nous le savons - notre Dieu est le même Dieu. Cette terre est sacrée pour lui. Même l'homme blanc n'échappera pas à ce destin commun. (Extrait du discours du chef Seattle tenu en 1856, cité dans The Washington Historical Quarterly 22, no 4, octobre 1932)

«L'Amour pour principe, L'Ordre pour base, le Progrès pour but»
(Auguste Comte)

Tout est en place pour célébrer la grande liturgie du progrès telle que prophétisée par Auguste Comte, Karl Marx, Saint-Simon, Victor Hugo, Michelet, pour qui la technique ouvre un ère de bonheur pour le genre humain, que le progrès dissipera «les deux fléaux du genre humain, la bêtise et la méchanceté». Le grand visionnaire de la religion du progrès est sans aucun doute Concorde, qui, déjà à la fin du 18^e siècle, annonçait «l'avancée triomphale de l'humanité vers la science, la sagesse et le bonheur» et surtout, voici son évangile «que le progrès scientifique et technique assure non seulement le bien-être de l'humanité mais encore son amendement moral». Le progrès de l'esprit humain est perfectible au même titre que celui des sciences.

Saint-Simon, dans le *Catéchisme des industriels* (1805), développa un plaidoyer en faveur d'une élite de savants, d'artistes et d'industriels qui devait prendre en main le destin des hommes pour assurer le bonheur de toutes les classes de la société. C'est la religion du progrès et du rôle missionnaire de la science où des initiés sont appelés à libérer l'homme de la barbarie et des superstitions.

Il reviendra au Français Auguste Comte (1798-1857) d'établir les bases athées de la religion scientifique qu'est le «positivisme» allant jusqu'à publier un *Catéchisme positiviste*, un calendrier profane des fêtes laïques supplantant la fête des saints. Il publia son œuvre majeure sous le titre de *Cours de philosophie positive* soutenant le «positivisme» comme la nouvelle religion de l'humanité.

En résumé, Comte avance ni plus ni moins que la fin de la métaphysique est nécessaire à l'avancement du genre humain. Tout questionnement sur Dieu et les mythes est futile. Ainsi on demande à la Raison de démythifier une trompeuse imagination, l'intuition, la poésie sont placées au banc des accusés des dérives historiques et des aliénations intellectuelles et sociales de l'humanité. La régénérescence de l'homme passe par la dénonciation des mythes archaïques qui l'asservissent.

Il s'agit alors de se concentrer sur la science comme application du phénomène fonctionnel. En refusant de réfléchir au-delà du physique, la science appliquée ferme la porte à toute tentative d'exploration philosophique du réel et enferme la pensée humaine dans un prison idéologique, sorte de pensée unique où ce n'est pas le pourquoi qu'une chose existe qui importe mais comment elle fonctionne. L'homme est une application de phénomènes fonctionnels tels que démontrés par Paley et que la science se doit de développer. L'humain comme le vivant sont considérés comme ressources naturelles, un réservoir d'organes biologiques mécanisées.

Ainsi la science créa son propre mythe de sagesse initiatique prolongée dans des techniques salvatrices construisant «l'antichambre du Paradis», soutenue par des messiannismes politiques autant de droite que de gauche proposant ni plus ni moins le salut de l'humanité. Auguste Comte se proposa de mener à bien «la réorganisation spirituelle de l'Occident» en souhaitant une soumission totale à la vérité scientífico-historique seule garante du Progrès qui engendre l'Ordre. On sent déjà poindre à l'horizon de l'histoire contemporaine les totalitarismes du XX^e siècle.

Le processus d'isolement, d'abstraction et de séparation qui était la condition préliminaire de la pratique efficace de la science moderne était en fait un processus d'aliénation conceptuelle. Cette dernière devint à son tour une aliénation humaine reposant sur une conception erronée de l'Univers fragmenté. Ce n'est pas la science qui a tort mais ceux qui la pratiquent. (Skolimowski)

Toute la question est maintenant de savoir, depuis que l'homme a remplacé l'âme de la nature par la nature-machine, qui pourra temporiser son élan de puissance et de domination qui, sans contre mesure, risque de se retourner contre lui ?

La naturphilosophie, associée au mouvement romantique au XIX^e siècle, se veut la riposte à la vision mécaniste du monde. A partir des enseignements des traditions archaïques, des pratiques alchimistes et occultes, elle reprend à son compte le sentiment, l'intuition d'une solidarité entre l'homme et le monde. Enracinée autant dans la mystique que dans la poésie, l'originalité de la naturphilosophie se situe dans

l'élaboration d'un concept métaphysique qui permet l'union de l'Orient et de l'Occident dans un même système de pensée, le même qui sera à l'origine du mouvement hippie des années 1960, soit un siècle plus tard.

Les philosophes romantiques de la nature considère celle-ci à l'image du *Tao* chinois comme un Tout dont la dynamique repose sur le jeu des contraires comme dans le *I-Ching*. Goethe appela la «polarité» ce conflit perpétuel d'éléments à la fois opposés et unis dans leur interaction. La diversité des êtres vivants (le multiple) est le résultat de la diversification d'une forme unique et originel qui rend compte de la continuité et de la complexité croissante de la matière et de la vie.

«L'absolu, comme fondement ultime de tout ce qui est, s'énonce à la fois comme Esprit (Un) et comme Nature (Multiple) : ils l'expriment de façon équivalente. Chacun d'eux manifeste la polarité constitutive du tout : subjectivité/objectivité, liberté/nécessité, idéalité/réalité». (cité par France Farago, *La Nature*, Éditions Armand Colin, Paris, 2000, p.117))

Selon Goethe, à nouveau dans *La Métamorphose des plantes*, «chacune des formes engendrées par la nature est une Gestalt (configuration) qui tout en étant particulière, différenciée de tous les autres, exprime de façon intégrale la totalité dont elle est la manifestation». (cité par France Farago, op. cit., p.116)

La diversité des espèces, la complexité des structures naturelles s'opposent tous à la fragmentation par la coopération. La nature n'est pas divisée, au contraire elle forme un tout extrêmement complexe, dynamique et interactif. La diversité par le métissage. Précédant tout savoir écrit, l'animisme témoignait d'un grand respect à tous les êtres de la nature, car tous avaient une âme émanant du Grand Esprit qu'est l'Univers. Plutôt que de croire en des esprits déterminés comme les anges, l'animisme met l'accent sur une "puissance" vivifiante, mystérieuse, impersonnelle, présente en toute chose. Il est à nouveau important de spécifier que l'animisme représente une force, un souffle, un esprit, un *logos* présent en toute chose. Il s'agit bien d'une relation intimiste entre l'homme et l'Univers à ne pas confondre avec le totémisme collectif des tribus archaïques où une chose, une plante, un animal, un être, sont investis de pouvoir surnaturels à des fins sociales, culturelles et politiques.

«Où est la vie que nous avons perdue en vivant.?» (T.S. Eliot)

Il reviendra à Schelling de concevoir le thème central de la naturphilosophie et de "montrer comment toutes les différences s'abolissent au sein de L'Absolu". Dans *Introduction à la philosophie de la mythologie* et dans *Les Âges du monde*, il réhabilite les mythes archaïques des Origines en les décrivant comme une sorte d'inconscience de l'humanité : l'inconscient collectif si chère à Jung. Ainsi la préhistoire est la période où les mouvements intérieurs de la conscience ont donné naissance aux mythes comme balbutiements de la spiritualité en relation directe avec la nature.

Selon Jean Brun dans *Philosophie de l'histoire*, le mythe assura une double fonction, premièrement : «l'expression du pouvoir créateur et inventif de l'homme qui aurait projeté dans des mythes exemplaires, avertisseurs, explicatifs ou consolateurs, les craintes ou les désirs d'une humanité confrontée à une nature incompréhensible et menaçante». Deuxièmement : «de tels mythes, pleins de majesté et de poésie, étaient de précieux témoins de la puissance intellectuelle humaine qui avait su faire d'eux de véritables oeuvres d'art caractéristiques d'une culture et d'une époque, ou les transpositions d'éternels problèmes psychologiques». (Jean Brun, *Philosophie de l'histoire*, Éditions Stock, Paris, 1990, p.147)

La naturphilosophie, on s'en doute, aura une influence considérable sur la science moderne car réfléchir au concept «Absolu/Nature», «Corps/Esprit» c'est participer à la connaissance du monde. Il est faux d'opposer mythe contre science puisque l'histoire forme un tout dont il faut tenir compte. Ainsi seul un savoir qui inclue la tradition et la science peut revendiquer une «Connaissance fondant toutes les connaissances».

Ainsi au début du vingtième siècle, le regard moderne a remplacé la simplicité primitive par la complexité scientifique. Pourtant, il s'agit bien de la même nature, seule change la perception que nous en avons.

Soudain, les mathématiques modernes commencèrent à produire des résultats précis qui entraient en conflit avec la réalité telle que perçue par nos sens comme la géométrie non-euclidienne. Résultats tellement spectaculaire que le grand mathématicien Cantor s'écria de stupéfaction :

“Je le vois mais je ne le crois pas” suite à son exploration des grandeurs infinies. Ces stimulantes découvertes appelaient une nouvelle vision des mathématiques vouées désormais à l'élaboration de postulats libérés de toute correspondance avec le réel. L'abstraction pure des mathématiques s'élaborait en même temps que l'art abstrait. Les équations modernes de la physique rejoignaient aussi les plus hautes spéculations de la théologie et de l'art abstrait, c'est-à-dire, que tous les trois devinrent hermétiques, incompréhensibles pour la plupart des profanes. Cependant, le grand historien Éric J. Hobsbawm n'hésita pas à identifier le XXe siècle comme celui des mathématiciens et sanctifia la physique comme reine incontestée des sciences.

En ce début de 20^e siècle, la vision de la physique élaborée depuis Galilée commença à vaciller sérieusement. Avec la théorie des quantas, Plank, dont la préoccupation majeure était une recherche métaphysique de l'Absolu, posa la première pierre de la mécanique quantique en affirmant que l'énergie rayonnante a, comme la matière, une structure discontinue; elle ne peut exister que sous forme de grains ou quanta. Ainsi l'énergie lumineuse est à la fois matérielle, formée de grain et immatérielle par le rayonnement ondulatoire. Le quanta introduit un nouveau concept au-delà de la dualité particule/onde, celui du paradoxe de l'état quantique.

La relativité générale et la mécanique quantique élaborèrent deux théories physique, toutes deux indispensables mais sans connexion logique. Ainsi la théorie la relativité propose une fusion matière/énergie, espace/temps particule/onde tandis que la science quantique, elle, continuait à ausculter la matière jusqu'à l'improbable où la réalité première de l'atome n'est ni l'onde ni la particule mais des «états quantiques» qui peuvent à la fois se manifester sous l'une ou l'autre forme. Ces «états quantiques» produisent des configurations spécifiques que Schrödinger réussit, en 1926, à calculer et permit, par ses équations de «modulations quantiques», à «voir» l'énergie correspondante à chacune d'elle. (Éric J. Hobsbawm, *L'Âge des extrêmes*, Édition complexe, Paris, 2000)

Il est clair que l'abandon de la logique d'Aristote à cause de la nature probabiliste de la mesure a suscité un vif émoi dans la communauté scientifique. Von Neumann est un des tout premiers à écrire sur la logique



quantique, suivi par Mackey. Ce que John von Neumann a montré clairement, en réfléchissant aux fondations de la mécanique quantique, est que la logique de Newton était en contradiction avec la logique quantique. Il a fallu beaucoup de temps à la communauté scientifique pour sauter le pas et faire abstraction de 2000 ans de logique «traditionnelle»; on en veut pour preuve le nombre de décennies nécessaires pour écrire et réécrire sur le «voile soulevé» par la logique quantique. La controverse Einstein-Bohr est par ailleurs célèbre : pour Einstein, « Dieu ne joue pas aux dés ! », ce à quoi Bohr répondra : « Einstein, cessez de dire à Dieu ce qu'Il doit faire ».

En 1911, Rutherford découvrait le noyau atomique, dont la première représentation montrait les électrons circulant autour de ce noyau à la manière de notre système solaire. La science expérimentale devint la big science du nucléaire. À défaut de connaître le Créateur, l'homme s'arrogeait le droit démiurgique de détruire la création initiale.

De découverte en découverte, les «vérités» scientifiques comme les dogmes religieux tombent les uns après les autres. Les certitudes sont prises à partie. Historiquement, le «principe d'incertitude» fut énoncé en 1927 par Heisenberg lors des balbutiements de la mécanique quantique. En raison de ses connotations philosophiques, aujourd'hui les physiciens parlent des relations d'incertitude, ou des inégalités ou encore des incomplétudes d'Heisenberg.

Le théorème d'incertitude implique qu'à un niveau élémentaire, l'Univers physique ne «vit» pas dans un espace des phases, mais plutôt se conçoit comme un ensemble de réalisations potentielles, exactement déterminées en probabilité : les probabilités sont, elles, déterminées avec une précision absolue, pour autant que l'état du système soit pur. Des certitudes élaborées depuis le XVII^e siècle, à savoir que l'électricité, le magnétisme et l'optique étaient régis par des lois cohérentes, nous plongeons vertigineusement vers l'incertitude que Heisenberg érigea en «principe» à savoir que le seul fait d'observer une particule affecte les phénomènes au niveau subatomique. Tout devient aléatoire.

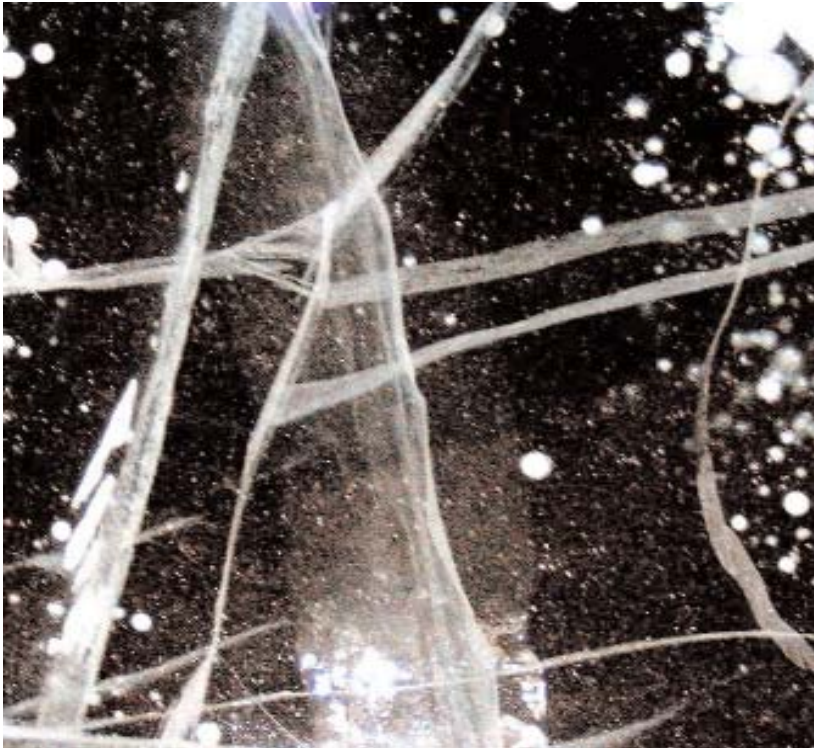
À la nature écrite en langage mathématique de Galilée, Heisenberg répond : «la nature est imprévisible». Les particules ne peuvent plus être considérées comme des éléments définis au contraire, elles se brouillent et se disloquent, partagées en ces deux statuts contradictoires, entre le corpuscule et l'onde selon le regard de l'observateur.

$$\Delta A \cdot \Delta B \geq \frac{1}{2} \left| \langle [\hat{A}, \hat{B}] \rangle_\gamma \right|$$

En résumé, la réalité, sans observateur, n'est qu'un champ de probabilité qui se détermine à l'instant de l'observation. Avant, rien n'est réel. Nous n'observons plus la nature «en soi» mais la nature livrée à notre interrogation sur ce qui nous intéresse. À l'image des paysages si totalement transformés par l'homme que partout nous rencontrons les structures dont il est l'auteur, ainsi l'homme ne rencontre plus que lui-même dans la nature.

La connaissance de la physique ou des atomes «en soi» suit le même cheminement. Les équations quantiques ne décrivent plus la nature mais représentent les connaissances que nous en possédons ; rupture radicale avec les sciences de la nature telles que pratiquées depuis des siècles. (Hilaire Cuny, Heisenberg et la mécanique quantique, Éditions Seghers, Paris, 1966, p.169-175)





L'étude des particules élémentaires est déconcertante. Toutes les lois de Newton sont inapplicables c'est-à-dire que toute notre perception du monde est à "repenser". Les lois de Newton basées sur la mécanique classique d'un Univers bien ordonné fonctionnant comme une machine bien huilée dont les lois permettaient de prédire le mouvement d'un ballon, la vitesse d'une bicyclette sont désuètes. Les expériences de la mécanique quantique produisent des effets qui ne peuvent être ni prédits ni expliqués dans le cadre de la physique classique. Elles produisent des probabilités abstraites à partir d'hypothèse dont la première à naître fut l'atome, une "idée pure" mise de l'avant par Démocrite plusieurs siècles auparavant. Les équations quantiques probabilistes demandèrent un langage nouveau afin de transcrire adéquatement leurs potentialités. La notation bra-ket a été introduite par Paul Dirac pour faciliter l'écriture des équations de la mécanique quantique, mais aussi pour souligner l'aspect vectoriel de l'objet représentant un état quantique. Le nom provient d'un jeu de mots avec le terme bracket qui signifie "crochet de parenthèse".

$$\langle \phi | = \begin{pmatrix} \phi_1 \\ \phi_2 \\ \vdots \\ \phi_N \end{pmatrix}_{\epsilon^*} = \begin{matrix} [\phi_1 & \phi_2 & \cdots & \phi_N] \cdot \begin{bmatrix} \langle u_1 | \\ \langle u_2 | \\ \vdots \\ \langle u_N | \end{bmatrix} \\ \text{BRA} \end{matrix}$$

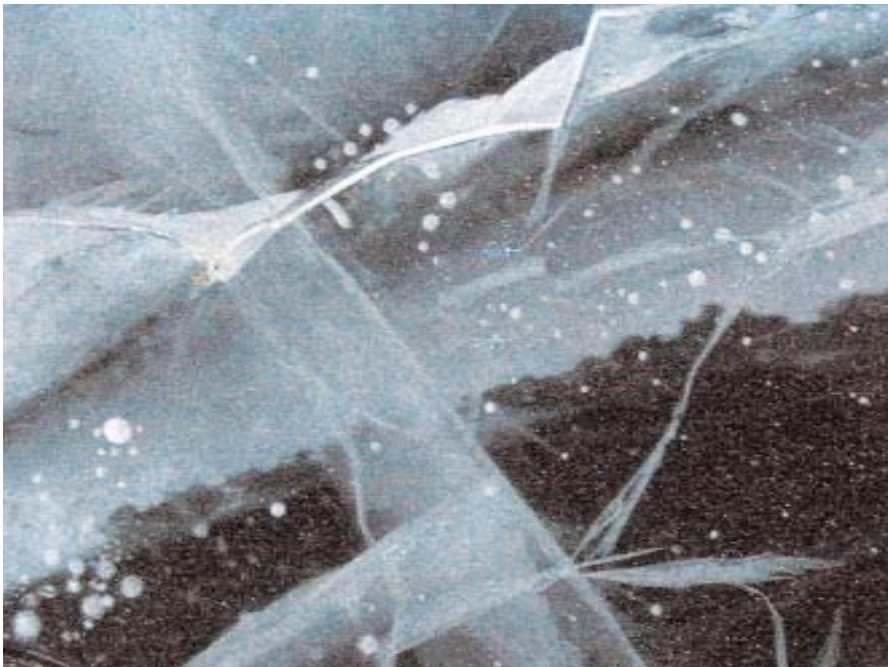
$$|\psi\rangle = \begin{pmatrix} \psi_1 \\ \psi_2 \\ \vdots \\ \psi_N \end{pmatrix}_{\epsilon} = \begin{matrix} \begin{bmatrix} \psi_1 \\ \psi_2 \\ \vdots \\ \psi_N \end{bmatrix} \cdot [|u_1\rangle & |u_2\rangle & \cdots & |u_N\rangle] \\ \text{KET} \end{matrix}$$

$$\dim(\epsilon) = \dim(\epsilon^*) = N,$$

$$\langle \phi | = \sum_{n=1}^N \phi_n \cdot \langle u_n |,$$

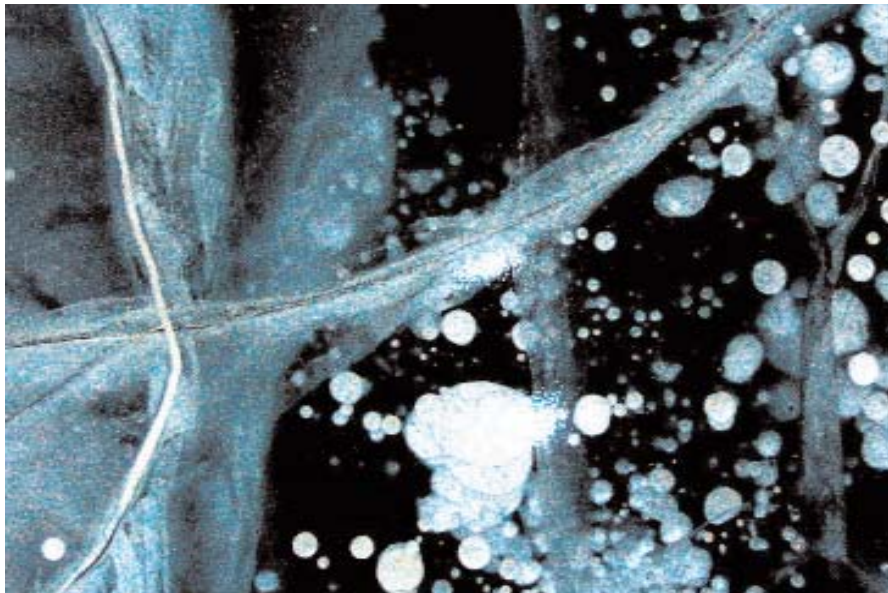
$$|\psi\rangle = \sum_{n=1}^N \psi_n \cdot |u_n\rangle.$$

$$\langle \phi | \psi \rangle = \begin{pmatrix} \begin{pmatrix} \phi_1 \\ \phi_2 \\ \vdots \\ \phi_N \end{pmatrix}_{\epsilon^*}, \begin{pmatrix} \psi_1 \\ \psi_2 \\ \vdots \\ \psi_N \end{pmatrix}_{\epsilon} \end{pmatrix} = [\phi_1 \ \phi_2 \ \cdots \ \phi_N] \cdot \begin{bmatrix} \psi_1 \\ \psi_2 \\ \vdots \\ \psi_N \end{bmatrix} = \sum_{n=1}^N \phi_n \psi_n$$



$E = mc^2$.

l'énergie au repos (E) d'une particule libre, est égale à sa masse (m) multipliée par le carré de la vitesse de la lumière (c^2) dans le vide.



Paradoxe de l'incomplétude.

La vie résulte de la tendance générale de la matière à organiser des systèmes créant de l'ordre à partir du désordre (Prigogine) dont le mouvement est orienté de l'unité vers la diversité élaborant ainsi des structures toujours plus complexes où, pensée paradoxale oblige, un est aussi tout. Dans cette perspective, les particules élémentaires n'existent pas en elles-mêmes mais uniquement à travers les interactions qu'elles engendrent. Cet ensemble d'effets s'apparente à un champ vibratoire : tout ce que nous observons fait parti d'un ensemble de champs : champ électromagnétique, champ de gravitation, champ protonique, champ électronique. Nous quittons la réalité du corps solide pour aborder un océan immatériel formé d'ondes et de vibrations. Même Einstein, pourtant opposé à la théorie quantique, avait pourtant démontré que la lumière que l'on croyait essentiellement être une onde, était aussi composée de corpuscules, qu'on nomma photons. La lumière va être comprise en fonction de deux concepts, *lux* et *lumen* : le premier est la substance lumineuse elle-même, le second est son rayonnement. La lumière possède donc la caractéristique quantique d'être à la fois un corps solide et une onde. Il reviendra au mathématicien Kurt Gödel de démontrer hors de tout doute:

“qu’avec le temps, la Raison va inévitablement conduire à des contradictions, la Raison conduit toujours à la dé-Raison. (...) Ce trouble-fête démontra de manière rigoureuse que d’enchaînements en enchaînements logiques, la Raison court inévitablement à sa perte, car elle finira par énoncé successivement deux théorèmes en parfaite contradiction l’un avec l’autre, comme par exemple dire que le même objet est à la fois blanc et noir”. (Jean E. Charon, *Le Tout, l’esprit, la matière*, Éditions Albin Michel, Paris 1987, p. 203-204)

Cet illogisme de l’objet à la fois blanc et noir n’est-il pas le même que nous retrouvons dans la lumière à la fois corpusculaire et ondulatoire. N’y a-t-il rien de plus contradictoire ? L’un est localisé, le corpuscule, l’autre étendue, l’onde. Il y a bien du mystère la-dessous. Si bien que “notre raison a des limites” (Kant).

PARADOXE

Les théorèmes d'incomplétude montrent qu'il n'est plus possible de donner une liste finie et formalisée de tous les principes à partir desquels on peut développer une preuve mathématique. On peut toujours imaginer d'aller au delà de ce qui est permis par les axiomes. Ces théorèmes montrent que l'imagination déborde tous les cadres. Ces théorèmes manifestent la puissance de l'imagination et la capacité de la raison à reconnaître ses limites, à reconnaître son incapacité à enfermer l'imagination dans des limites fixées une fois pour toutes.

Il reviendra au physicien Neils Bohr d'énoncer le principe de complémentarité qui veut que dorénavant «les deux aspects, corpusculaire et ondulatoire, soit des particules en mouvement, soit des rayonnements, sont des formes d'une même réalité.» Autrement dit, le corps solide et l'onde de la lumière sont complémentaires d'un phénomène dont les caractéristiques réelles nous échappent. La science vient d'énoncer son premier «acte de foi».

Il y a donc bien jusqu'à maintenant deux manières incomplètes d'aborder l'Univers : la Raison et l'Intuition. On peut même affirmer que l'Intuition vient au secours de la Raison en panne, comme si pour "savoir" l'Univers, notre conscience nous demande aussi de "sentir" l'Univers. On pense alors à deux systèmes logiques qui s'affrontent alors qu'il n'en est rien, au contraire : le langage paradoxal de l'Intuition versus la Raison n'enlève rien à la connaissance. L'image de l'Univers fournie autant par l'Intuition (sensation primordiale) que par la Raison (information primordiale) amène une élévation de la conscience vers l'Unité.

Le mental est constamment actif dans la perception, car il la structure. Un travail constant d'identification est à l'œuvre au sein de la perception à l'état de veille où la vigilance est primordiale à l'anticipation d'un monde perceptif unique et cohérent.

«La conscience est essentiellement activité, car elle est acte intentionnel. La conscience ne cesse pas d'être conscience, elle le demeure dans chacun de ses états et la perception ne fait pas exception. Elle est une visée du sujet vers l'objet, elle n'est pas seulement une sorte de "stimulus"



affectant l'individu. Sans la conscience, « l'objet » n'est pas, car il n'y a d'objet que par rapport à un sujet. Sans la conscience il n'y a pas de chose. Ce que la chose peut être, c'est que la conscience a pu constituer d'identique au sein de l'expérience perceptive». (Serge Carfantan, Philosophie et spiritualité, leçon 14, <http://sergecar.club.fr>)

C'est l'acte même d'observation et la prise de conscience qu'il entraîne qui concrétise la réalité, la matière observée. La réalité objective n'existe pas ; toute décision d'observer implique une décision subjective du spectateur envers une partie seulement de la réalité, notre regard est discriminatoire en ce sens que l'on voit bien ce que l'on veut bien voir.

«On ne voit jamais un objet (ou un événement) que dans un certain contexte. Ce contexte est constitué non seulement de la scène globale dans laquelle l'objet vu est immergé, mais aussi de l'état dans lequel se trouve le cerveau de celui qui voit au moment où il voit. Ce contexte intérieur dépend de nombreux facteurs : de ce qui a été vu, jadis ou naguère, de ce que l'on s'attend à voir, que l'on redoute de voir, de l'état de motivation, de vigilance, d'émotion de l'organisme percevant dans son ensemble, etc. Le cerveau n'est jamais au repos, il entretient en permanence un modèle du monde dans lequel il est engagé ; ce modèle est syntaxique, au sens où il régit les règles qui associent les éléments sensoriels reçus aux expressions comportementales émises. Dès lors, on pourrait envisager comment, en dépit de la pauvreté du

stimulus, la perception visuelle puisse être si riche : ce que la rétine nous fournit ne sont que des amorces partielles d'une scène visuelle que le cerveau est capable de compléter par lui-même. Nombre de théoriciens ont insisté sur le fait que l'on ne voit que ce dont on peut faire quelque chose ; ce serait peut-être ce quelque chose à faire ou à contempler qui donnerait au cerveau l'illusion qu'il voit alors qu'il imagine». (Michel Imbert, La vision aujourd'hui in La lumière, art et science, Éditions Odile Jacob, Paris, 2005, p.318-319)

Le *traité des couleurs* nous en donne un bon exemple. Chaque couleur du spectre de la lumière possède une longueur d'onde propre, sorte de réalité dite «objective». Mais une couleur est aussi une sensation perçue par notre œil, elle est donc dépendante de notre organe visuel. Ainsi le soleil émet

de la lumière blanche et pourtant il nous apparaît visuellement jaune. Le fait qu'il émette de la lumière blanche, constituée de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et qu'il nous apparaît visuellement jaune s'explique parce que le ciel est bleu : le mélange de gaz constituant l'atmosphère terrestre diffuse, dans toutes les directions, la partie du spectre solaire située dans le bleu. Dans la lumière solaire qui parvient directement à notre œil, les radiations correspondant à la couleur bleue sont absentes, alors, le soleil semble jaune (mélange visuel des radiations correspondant aux couleurs vert et rouge).

De plus, il arrive que l'interaction des longueurs d'ondes soit si «déconcertante» que finalement notre œil interprète cette sensation en créant lui-même des couleurs nouvelles qui n'existent pas dans le spectre. Il en est ainsi de la couleur pourpre qui n'est pas une couleur de l'arc-en-ciel ou du spectre car aucune longueur d'onde ne lui correspond. Le pourpre est une couleur «intuitive», une pure création de notre cerveau, maître de l'illusion.

La chimie des couleurs, dès le début du XX^e siècle, introduisit de nouvelles valeurs chromatiques pour confectionner des centaines de couleurs inusitées dans la nature. Pour y arriver, le chimiste jouait avec les molécules vis-à-vis de la lumière comme le pianiste sur son clavier. Tel que suggéré auparavant par Newton, aux sept notes de la gamme se fusionnent les sept couleurs de l'arc-en-ciel. Soumises à la longueur d'onde de la lumière, les molécules résonnent comme les cordes du piano soumises à la longueur d'une vibration, il y a autant de possibilités de couleurs et d'agencement qu'il y a de possibilités de symphonies. Cette analogie peut en effet encore mieux nous faire comprendre les subtilités de la théorie des cordes. (Zuppiroli/Bussac, Le traité des couleurs, Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 2001, p. 94 et 150)

Ce que nous apprend la théorie quantique sur la lumière est que la réalité observable est un jeu de conscience à conscience, que matière, conscience et esprit forment une seule et même Totalité. Mais plus encore, l'Univers existe que s'il est pensé et sa représentation va dépendre des postulats et des connaissances que nous avons acquis, de nos «points de mémoire». L'UN, une pensée. Mettons en relation quatre propositions séparées de plus de deux siècles. Parménide, déjà en 515 avant J.C., affirmait que :

«Sans la pensée, l'Univers n'existerait pas». Par la suite en 1560, Descartes formule son «Je pense donc je suis». Suivra en 1927, «la pensée comme la fleur de l'évolution» du théologien Teilhard de Chardin et finalement, «Exister, c'est être pensé» du physicien Jean-Émile Charon (1970).

À ce chapitre, la découverte de la planète Neptune par Urbain le Verrier en 1846 est prémonitoire de la relation entre pensée et intuition. L'astronome français a découvert la planète non pas en regardant dans un télescope mais en l'imaginant. Il a pensé la nécessité de l'existence de d'autres planètes dans notre système solaire. À la suite d'un calcul mathématique de probabilité, il a déduit qu'une planète devait exister à un endroit précis de l'Univers. Il a ensuite envoyé à un observatoire allemand perfectionné ses calculs et les coordonnées astronomiques de cette planète imaginaire. Les instruments optiques de l'observatoire ont confirmé sa présence, sa découverte à l'endroit précis imaginé par le savant. Neptune a été découverte par la pensée grâce à l'intuition. L'alliance entre intuition et raison a conduit par la suite à la science des probabilités et à l'émergence des équations quantiques. Sauf que d'équations en équations, les physiciens ont buté sur l'explicable. De plus en plus, la logique quantique s'aperçoit qu'il existe dans l'Univers des attributs potentiellement observables mais qui possèdent une telle somme de paradigmes qu'ils en sont incalculables.

-“Tendre de toutes ses forces, à retrouver l'Unité primordiale de la Matière et de l'Esprit”. (Lao-Tseu)

L'Univers serait donc formé d'éléments qui contiennent tous l'information primordiale comme une cellule contient tout le programme génétique d'un individu, comme un hologramme, contient le tout dans chaque partie. En effet, chaque partie d'un négatif holographique contient la totalité de l'image. Ainsi, si je déchire le négatif pour n'en conserver qu'une partie minuscule, celle-ci contiendra néanmoins la totalité de l'image. Autre exemple, chaque image numérique est formée de millions de pixels, imaginons maintenant que chaque pixel contient la totalité de l'image tout en étant distinct pour comprendre que chaque roche, chaque animal, plante, molécule, atome de l'Univers possède la configuration de

l'ensemble. Nommons "Dieu" cette information primordiale présente en chaque particule de l'Univers et vous comprendrez que "Dieu est partout" présent bien sûr dans tous les êtres vivants ainsi que dans le monde inorganique comme «principe de toute production naturelle quel qu'en soit le genre et le prix, principe de la semence des formes et du mouvement des semences et des formes...» (Saint-Augustin)

Dieu est multiple, l'Un est pluriel. Le polythéisme d'ici-bas est identique au monothéisme d'en-haut. Telle était la vision animiste des peuples archaïques. Tous les êtres font partie de l'Unité.

«Le philosophe et le spirituel, l'homme primitif et le civilisé, le penseur le plus personnel et le plus humble croyant, le prophète et le mystique ne convergent pas seulement sur un mot lorsqu'ils disent chacun : Dieu. Lorsque l'orientation de chacun est juste,...ils se rencontrent réellement, ou du moins ils tendent réellement à se rencontrer – quoique l'objet auquel chacun pense soit apparemment dissemblable. En vérité Dieu est unique. Dieu de l'intelligence et Dieu de la conscience – Dieu de la révélation surnaturelle et Dieu de la raison – Dieu de la nature et Dieu de l'histoire – Dieu de l'être et Dieu de la valeur – Dieu de la réflexion et Dieu de la prière – Dieu du philosophe et Dieu du mystique,...que d'oppositions et quelle unité ! Dieu unique aux aspects multiples, terme unique aux multiples approches ! Dieu de tout moi-même ! Dieu de tous ! (Henri de Lubac, Sur les chemins de Dieu, 3^e éd. Aubier, Paris, 1956, p.135-136)

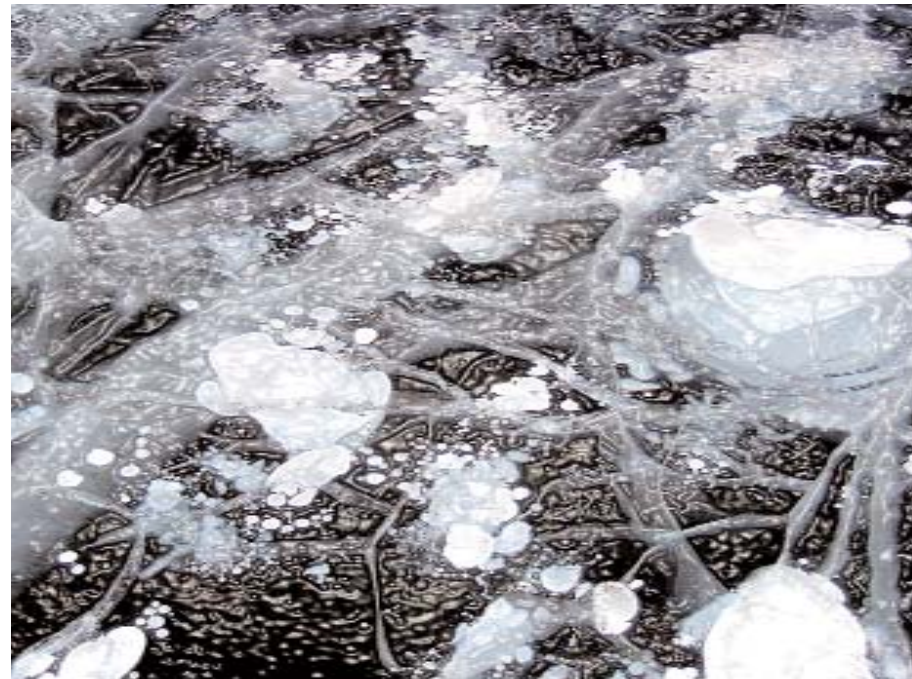
Il nous aura fallu vingt-cinq siècles de philosophie occidentale, de méthode scientifique pour comprendre le respect métaphysique de tous les êtres vivants par les peuples primitifs. La modernité aura donc créer des fléaux "qui naissent de la prétention de l'homme à acquérir un savoir surhumain au nom duquel il devient enclin à exercer sur autrui une toute-puissance ne souffrant pas d'être discutée." (Jean Brun)

Il en a été ainsi des peuples archaïques : au lieu de les écouter, nous les avons éliminé. Les dieux collectifs des religions antiques associés à des notions de peuples, de nations, de territoires qu'ils soient polythéistes ou monothéistes sont des signes identitaires de nature culturelle et politique. Spirituellement parlant, ils sont des erreurs conceptuels et comme le

soulignait l'ethnologue de Brosse : «il eût été formidable que les adorateurs du chat vécussent en bonne harmonie avec les adorateurs du rat». Dieu n'a aucune identité politique ou culturelle. Dieu n'existe qu'en relation avec le «Je». Au lieu de tout ramener, amalgamer rationnellement dans un dieu unique en lutte contre les autres dieux païens, nos ancêtres australopithèques avaient eux senti intuitivement que toutes les formes de la biodiversité convergent naturellement vers l'UN et que toutes les manifestations de Dieu dans la matière, les êtres et les formes, sa «théodiversité», méritent d'être respectés.

«J'ai abdiqué la dualité, j'ai vu que les deux mondes sont un. C'est l'Un que je cherche, Un que je contemple. Un que j'appelle. Il est le premier, il est le dernier, le plus extérieur, le plus intérieur. Je ne sais rien d'autre que «Ô lui» et «Ô lui qui est». (Rûmi, Diwân (extrait) in Le livre des Sagesses, Éditions Bayard, Paris, 2002, p.1584)

Notre destin est auto poïétique.



C'est à la Renaissance qu'enfin apparurent à nouveau timidement certains préceptes animistes naturalistes issues du *Corpus Hermeticum*, traduction latine d'une philosophie antique gréco-égyptienne, originaire d'Alexandrie. Cette fois ci, une cosmologie antique, reliée à la métaphysique et la philosophie greco-romaine largement inspirée des spéculations des alchimistes arabes, forme un corpus de textes tout à fait inédit. En somme, tout le "naturalisme" exclu des monothéismes bibliques revenait en force, en marge autant de la théologie que de la science. Bien que l'hermétisme, philosophie nommée ainsi en l'honneur de Hermès Trismegiste, date du début de l'ère chrétienne, elle sera connue en Occident chrétien qu'au XV^e siècle après avoir transité à travers les éditions arabes du X^e siècle. Parmi ses écrits, notons :

«En vérité, de façon certaine et sans aucun doute, tout ce qui est en dessous est semblable à ce qui est au-dessus et tout ce qui est au-dessus est semblable à ce qui est en dessous, afin d'accomplir les miracles d'une chose. Ainsi toutes choses procèdent de l'Unique par médiation de l'Unique, dont elles sont nées par adaptation. Son père est le soleil et sa mère la lune. Le vent l'a porté dans son corps. Sa nourrice est la terre. (...) Le microcosme est créé en fonction du prototype du macrocosme. Pour cela et de cette manière de merveilleuses applications sont faites».

De ces principes énoncés par Hermès, retenons qu'il y a réciprocité entre les formes de la nature (en dessous) et les réalités du monde spirituelle, cosmique (au-dessus). De l'Unique origine le multiple. Comme dans le *yin* et le *yang* chinois, deux principes complémentaires, le soleil et la lune, sont les géniteurs des êtres et des choses en correspondance avec les qualités du microcosme et du macrocosme. Cette vision de l'ordre naturel sera à l'origine de la plupart des contestations, principalement des artistes et des poètes de l'époque, contre la mécanisation, l'industrialisation issue de la Révolution scientifique. D'ailleurs, on sent chez Goethe une forte influence de l'hermétisme.

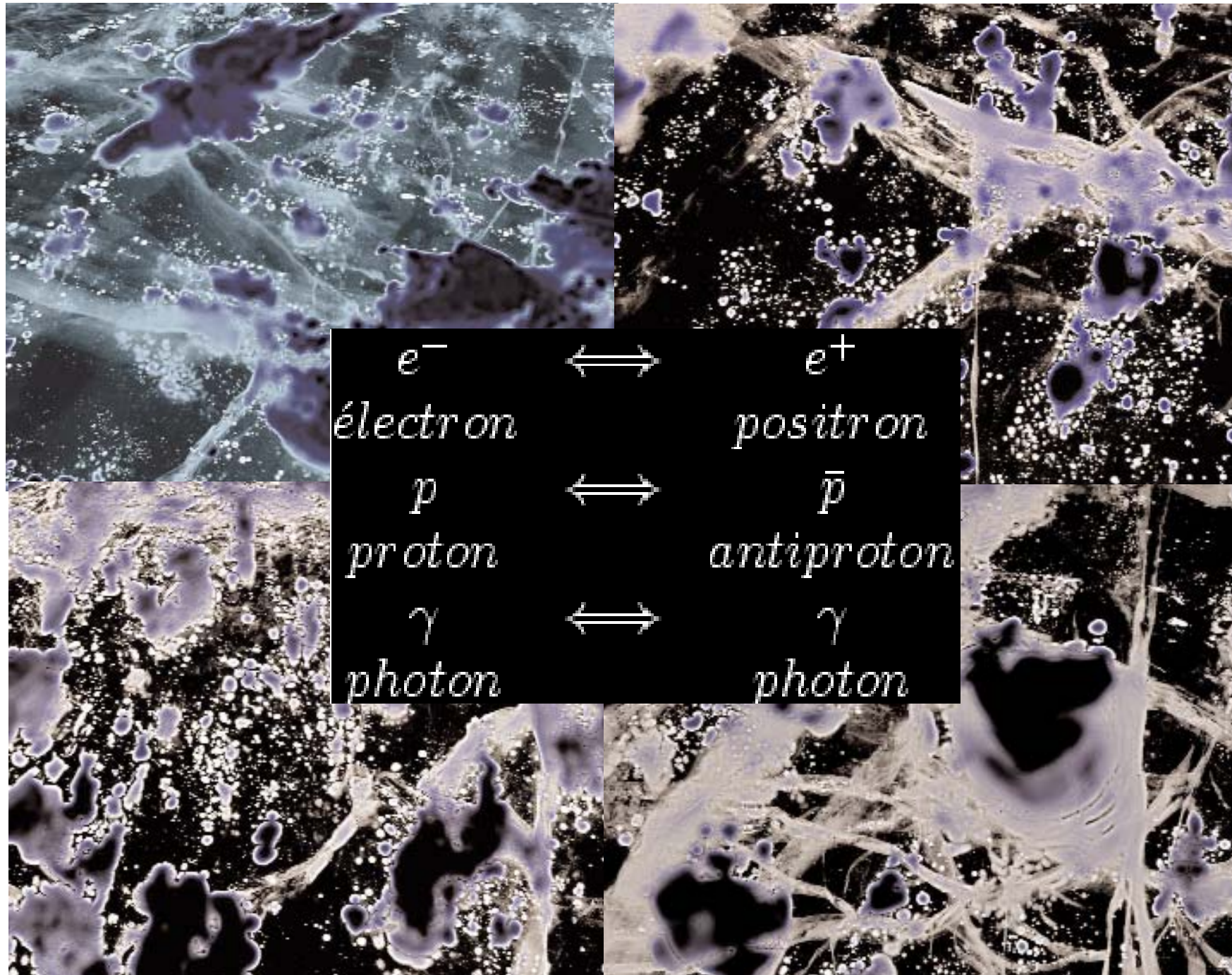
“Chacune des formes engendrées par la nature est une Gestalt (configuration) qui tout en étant particulière, différenciée de tous les autres, exprime de façon intégrale la totalité dont elle est la manifestation”. (Goethe, La Métamorphose des plantes, cité par France Farago, La Nature, Éditions Armand Colin, Paris, 2000)

Goethe appela la “polarité” ce conflit perpétuel d'éléments à la fois opposés et unis dans leur interaction. La diversité des êtres vivants (le multiple) est le résultat de la diversification d'une forme unique et originel qui rend compte de la continuité et de la complexité croissante de la matière et de la vie.

Ce constat d'un nouveau sentiment de la vie, de la nature, du monde et de Dieu est avant tout redevable à un grand philosophe, Benoît de Spinoza (1632-1677), longtemps insulté par l'intelligentsia de son époque. Le seul livre publié de son vivant, le *Traité théologico-politique* marque la première critique moderne de la Bible. Le Dieu de Spinoza n'est pas un dieu transcendant séparé de l'Univers, au contraire, “Dieu est dans le monde et le monde en Dieu”. Mais attention ! Dieu n'est pas le Créateur du monde terrestre au sens biblique, il est plus grand encore. Pour ce juif marginal, ami de Rembrandt, le monde terrestre n'est qu'une manière d'exister de Dieu, un monde parmi bien d'autres ce que la mécanique quantique constate aujourd'hui sous la formulation de “mondes parallèles”. Avec Spinoza, nous sommes forcément en présence d'un Dieu cosmique du Tout et du Multiple dans l'Un, idée d'apparence contradictoire fortement récusée et combattue par les catholiques, juifs, musulmans, grands fervents du Dieu tribal biblique, qui récusait toute antinomie.

Brouhaha général en 1928, lorsque Paul Dirac propose ses équations démontrant l'existence de l'antimatière. L'antimatière désigne une sorte de matière où les particules seraient remplacées par leurs antiparticules. Un atome d'anti-hydrogène, par exemple, est composé d'un anti-proton de charge négative autour duquel orbite un anti-électron, appelé “positon” ou “positron”, de charge positive. La dispersion de l'antimatière créée en même temps que la matière selon la théorie du big-bang, reste un mystère, mais il est certain que sans cela nous n'aurions jamais existé.

Kant, le premier, a tenté d'élucider le mystère des oppositions apparentes (unique/multiple, matière/antimatière, etc) en transposant en philosophie le principe de “grandeur négative” reconnu en mathématique. À la contradiction logique voulant qu'un corps ne peut être à la fois au repos et en mouvement, Kant introduit le concept d'opposition réelle où “deux



prédicats d'un sujet sont opposés mais sans contradiction.” Ainsi un corps en mouvement soumis à deux forces motrices égales mais de sens inverse qui s'annulent, sera au «repos», à l'image d'un bateau qui semble immobilisé par la force de la marée contraire à son cap. Ainsi la contradiction de l'unité versus le multiple n'est pas nécessairement synonyme d'opposition logique philosophique. Bien sûr, ce concept de polarité renvoie encore une fois au fameux *yin/yang* chinois synonyme de complémentarité des contraires. Ces concepts nés de l'intuition florissante de leur auteur furent enfin confirmés par la consternante découverte de l'antimatière par Paul Dirac.

Chaque particule possède une mémoire cumulative et son comportement va en augmentant en franchissant des seuils, des paliers. Ce qu'il faut comprendre est que toutes les particules de l'Univers disposent d'un jeu de symboles à leur disposition, certaines particules seront de hautes définitions d'autres de basses un peu comme les nombre de points de résolution sur un écran de télé haute définition versus un écran standard. Il reviendra au mathématicien et physicien Louis de Broglie de formuler que chaque particule possède un “regard” vers l'extérieur appelé “onde psi” accouplée à une mémoire intérieure appelé “champ sigma” qui permettent un choix de comportements selon le jeu de symboles qu'elle dispose; ce choix repose donc sur des “points de mémoires”. Par la suite, le théorème de Bell prévoit qu'une particule est capable d'enregistrer immédiatement le changement d'état d'une autre particule éloignée de plusieurs années-lumière.

Les savants calculs brogliens (fusion des particules à spin) permirent aux physiciens d'avoir un regard neuf sur la matière. Ainsi le monde minéral posséderait un jeu de 256 positions de mémoires, le végétal, palier suivant, avec ses 65, 536 positions, l'animal avec ses 4 milliards de positions de mémoires, l'être humain avec ses 18 milliards de milliards de positions de mémoire et la prochaine étape donnera jour à une entité possédant 340 milliards, de milliards de milliards de milliards de positions de mémoire. (Charon, Le Tout, la matière, l'esprit, 1987)

Si nous nous plaçons au niveau des particules élémentaires et au niveau



atomique, nous nous apercevons que pierre, fleur et blanchon, par exemple sont identiques. Ce n'est qu'au niveau des molécules que des différences importantes apparaissent au niveau des écarts de matière entre le monde minéral et le monde organique. Ainsi le blanchon apparaît grandement plus structuré que la fleur et la fleur plus que la pierre. La différence fondamentale entre “l'inerte” et le vivant est tout simplement que l'un est plus riche en informations que l'autre et à l'intérieur du monde vivant, les espèces elles-mêmes ont toutes quasiment un bagage informationnel identique à quelques gènes près.

La vie est donc de la matière mieux informée que l'inerte caractérisée par son évolution et il existe bel et bien un passage continu de la matière inorganique vers la vie tel que constaté sur les stromatolites, ces pierres que l'on appelle des «bioconstructeurs». Ce sont des roches enveloppées d'une mince couche de bactéries microscopiques qui constitue la partie vivante de la roche. Les stromatolites sont donc des structures organo-sédimentaires depositaires des premières manifestations de la vie sur terre. On parlera alors de «criticalité auto organisée» : à partir d'un seuil critique de développement, un système a tendance à atteindre spontanément un niveau supérieur d'organisation ou de performance sous un mode plus complexe. On parle ici de propriétés émergentes. Cette évolution peut se faire soit sans transition, soit passer par une phase “chaotique”, comme une sorte d'indécision. Celles-ci deviennent finalement observables lorsqu'elles vont dans le sens d'une organisation nouvelle.

Richard Buckminster Fuller a proposé de nommer “synergie” la conjugaison de plusieurs fonctions assurant l'émergence d'une fonction unique distincte. La synergie (du grec *synergos* signifiant “travailler ensemble”) se réfère au phénomène dans lequel plusieurs facteurs ou influences agissant

ensemble créent un effet plus grand que la somme des effets attendus s'ils avaient opéré indépendamment. Les chercheurs chiliens Maturana et Varela transposèrent le phénomène synergétique à la biologie qu'ils désignèrent sous le terme "autopoïèse" (grec *auto* (soi-même), et *poiësis* (production, création). Il définit la propriété d'un système à se produire lui-même et à se maintenir, à se définir lui-même. Henri Atlan, dans un entretien dans le journal *le Monde* en date du 19 novembre 1991, déclare que l'idée d'auto-organisation «correspond en très gros à l'hypothèse d'un programme qui se programmerait lui-même».

L'exemple d'un système auto poïétique est la cellule biologique. La cellule est faite de composants biochimiques variés, comme les acides nucléiques et les protéines, et est organisée dans des structures limitées comme le noyau de la cellule, les diverses organelles, une membrane de cellules et le cytosquelette. Ces structures basées sur un flux externe de molécules et d'énergie "produisent" les composants qui, à leur tour, continuent de maintenir la structure contenue, ce qui permet la croissance de ces composants. Les premières formes de vie, probablement des bactéries, seraient apparues voilà près de 3,5 milliards d'années. Il y a 600 millions d'années des organismes à corps plats, des algues et mousses végétales apparaissent suivies par des scorpions, araignées et crustacés. Vers 360 millions d'années, l'*eusthenopteron foordi*, le fameux poisson fossile découvert à Miguasha en Gaspésie (www.pc.ca/miguasha) possédant une respiration terrestre et pouvant ramper, entreprend la difficile et périlleuse sortie de l'eau et se retrouve dans un milieu totalement différent où des fougères, entre autres, atteignent plus de 30 mètres de hauteur. La dérive des continents vient à peine de commencer. Tous les continents sont réunis en une masse compacte sous l'Équateur. Plus incroyable encore, en plus de respirer, notre premier ancêtre se déplace en s'appuyant sur des os articulés (nos membres, pattes et avant bras actuels).

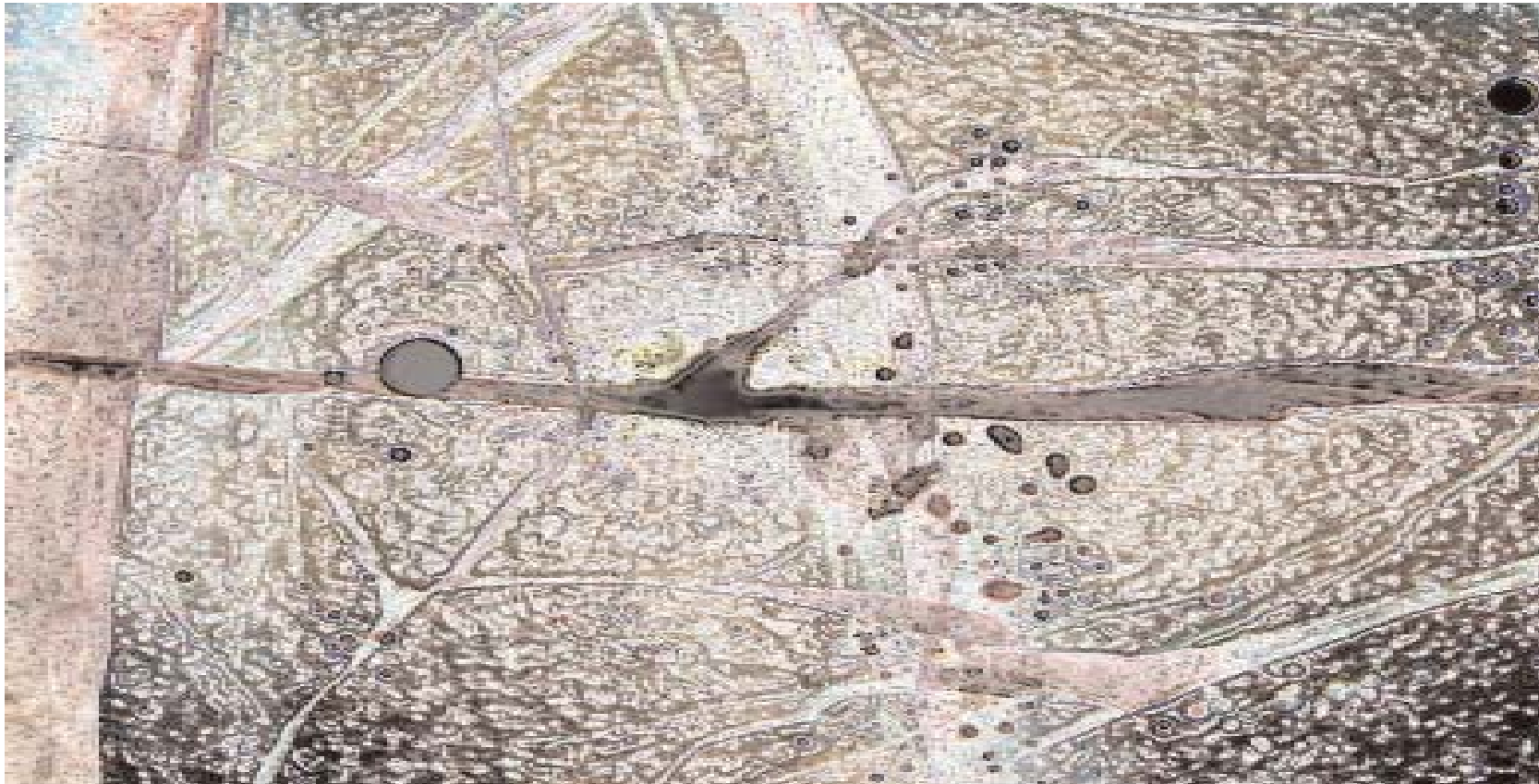
Oui, l'homme descend bien du poisson et l'évolution pendant plusieurs autres millions d'années se complexifia davantage : amphibiens, dinosaures, oiseaux, primates (50 millions d'années) et finalement l'Australopithèque arboricole, (5 millions d'années) notre premier ancêtre primate suivi de l'*Homo erectus* (un million d'années) et de l'homme de Neandertal (300 000 ans) et finalement l'*Homo sapiens*, notre ancêtre

immédiat vieux de 40 000 ans seulement. Selon André Bourguignon dans *L'homme imprévu* : «l'auto-organisation de la matière en formes diverses et toujours plus complexes s'est faite par oscillations aléatoires, essais et erreurs, tâtonnements et échecs, autour d'un axe orienté dans le temps, dont les deux extrémités sont représentées par une entité unique : à l'origine l'espèce chimique la plus simple, l'atome d'hydrogène; au temps présent la structure animale la plus complexe, l'Homme.» (in *Histoire naturelle de l'homme, L'homme imprévu*, tome 1, PUF, Paris. 1989, p.299)

Ainsi se dégage un constante incontournable, la but de la vie est d'accroître la conscience du vivant et chaque cellule échange continuellement de l'information avec son environnement pour accroître ses "points de mémoires". La construction du cerveau humain dont les 10^{13} neurones une fois déployés dans le conjonctif cérébral sont reliés par 10^{15} synapses constitue une performance qui défie toute imagination. Suite au théorème broglie, il va de soi d'affirmer que dorénavant, création et évolution vont de pair. À l'état actuel de nos connaissances, le big-bang apparaît comme un rupture, une création soudaine caractérisée par l'évolution de l'information dans la matière jusqu'à l'apparition de la vie. Ensuite ce stock d'informations ne cessa de croître et pendant des millions d'années, notre cerveau s'est constitué grâce au volume exponentiel de l'information culturelle et technique acquise par la pratique et transmise par la tradition.

Création et évolution se présentent alors comme deux infinis : l'Univers comme grandeur infinie et la nature de notre monde terrestre comme infini de formes temporelles possibles et de diversité du vivant. Deux univers en apparence contradictoire et pourtant réunis à l'intérieur d'une totalité unique : «élan vital» et «évolution créatrice» formant un Tout lui-même en «création continue d'imprévisibles nouveautés». (Bergson, *L'évolution créatrice* in Œuvres, PUF, Paris, 1959, p.1331).

Cette «création continue d'imprévisibles nouveautés» incita auparavant Hegel à penser une philosophie de l'histoire au-delà de celle de l'homme, elle devient l'histoire de Dieu vécue à travers la nature, le temps et les hommes. Cette histoire de l'Absolu est «révélation permanente» par laquelle l'Être assiste à l'engendrement de l'Absolu dans l'histoire du Monde; ce que Hegel appela «phénoménologie» c'est-à-dire «l'Esprit lui-



même en train de se «phénoménoliser», de se constituer comme phénomène». (Hegel G., La Phénoménologie de l'Esprit, Éditions Aubier, Paris, 1939)

Finalement l'ensemble de l'Œuvre, notre Univers est auto engendrement de l'Absolu révélé par la connaissance permanente de Son histoire. En somme, dynamique, en éternel mouvement, Dieu comme son oeuvre, comme notre Univers en éternel processus de création continue nous confine à l'apprentissage permanent d'une information croissante (néguentropie) et perpétuelle, tel est l'infini.

Vingt ans plus tard, la géniale intuition philosophique de «l'évolution/création continue» de l'Univers de Bergson formant un seul et même système néguentropique sera fortement anoblie par la consternante découverte (1929) de Edwin Hubble sur l'expansion de l'Univers. Quand l'astronome maintenant célèbre eût établi que le décalage spatial des galaxies vers le rouge était proportionnel à leur distance, il fallut bien admettre la plus étonnante des évidences : l'Univers est toujours en train d'exploser, en expansion comme un «programme qui se programme lui-même», en train de se «phénoménoliser» jour après jour depuis le big-bang pour reprendre l'expression de Hegel.

L'écrivain américain Doctorow a bien cerné la problématique du big-bang : Peux-t-on réellement parler d'explosion alors qu'il n'y a aucun cadre existant ? L'expansion exponentielle de l'Univers à partir d'un point inframicroscopique n'est-il pas plutôt signe d'effondrement du noyau originel de l'espace-temps sur lui-même, une implosion qui libéra une nuée de gaz, de particules, de lumière en perpétuelle création d'elle-même. Explosion ou implosion, nous le saurons peut-être jamais.

**«Il y avait quelque chose d'indéterminée
avant la naissance de l'Univers.(...)»**

Ne connaissant pas son nom,

Je le nomme «TAO»

(Lao-Tseu)

En ce sens, Tao, Allah Yahvé ou Dieu comme tous les dieux de la terre, chacune de ces entités divines est inanticipable c'est-à-dire qu'il faut les poétiser comme création dynamique et continue en perpétuelle

changement. Encore plus, spiritualisme (esprit) et naturalisme (corps) forment une seul et même «système». Ainsi l'Univers est création continue d'une information primordiale, de l'ordre de l'esprit matérialisée dans le vivant comme sensation primordiale, ordre de la nature. Ainsi comme le pensait Pascal, la nature comme «infini en chair et en os», est l'«esprit en acte» et l'homme, à fois corps et esprit, parce que libre et conscient est capable de progresser indéfiniment dans le domaine infini de la connaissance. L'homme ne sera jamais hors de la nature puisque l'essence de la nature est au cœur de l'homme ; la nature tout comme l'homme est inachevée. (Conche Marcel, Philosophe à l'infini, PUF, Paris, 2005, p. 130-161)

«De la nature, Anaximandre, déjà, a vu l'essentiel : qu'elle est inachevée. Elle est «l'infini» (*to apeiron*) et rien d'autre que création continue. Elle est génitrice de mondes innombrables, aussi bien coexistants – puisqu'ils sont « en nombre infini, dans l'infini, de quelque côté que l'on se tourne» (Vors. 12 A 17) – que successifs et se succédant dans le temps infini, les uns engendrés, les autres détruits : et cela ne peut avoir de fin, dit Aristote (expliquant la position d'Anaximandre), «car les générations et les destructions des mondes supposent nécessairement le mouvement, lequel existera toujours». (Phys., VIII 1, 250b 20-21 in Conche, 2005, op. cit. p.160)

En résumé, l'évolution de l'Univers, de la nature y compris la nôtre, n'est pas terminée. *L'évolution créatrice* de Bergson publiée en 1907 démontre que la création n'est pas synonyme de commencement mais de continuité. Nous sommes en devenir auto poïétique, entraînés par un mouvement perpétuel de création.

«Ce n'est plus un problème terrestre, ou seulement terrestre. On a affaire à des processus de complexité croissante, de mémorisation, d'intégration, que l'on retrouve absolument partout, et de tout temps; à l'origine de la vie, tout au long de l'évolution de la vie, mais également avant la vie. On peut remonter aussi loin que l'on veut : il n'y a pas d'atomes si on n'intègre pas les quarks; il n'y a pas de molécules s'il n'y a pas la diversité des atomes, et l'intégration de ces atomes en structures plus complexes; il n'y a pas le stade mono-cellulaire s'il n'y a pas la diversité et l'intégration des molécules complexes, ARN, ADN, enzymes, etc.

Pour le dire brièvement, le processus omniprésent dans l'Univers, aussi bien inerte que vivant, c'est l'intégration des diversités en une structure dynamique qui a le génie de pouvoir engendrer la mémoire de sa propre construction. C'est absolument fabuleux ! Or nous relevons nous-mêmes de cette logique qui consiste à réintégrer une mémoire ancienne. Sans doute l'évolution nécessite-t-elle aussi une diversité de mémoires. Deux mémoires ou plusieurs se rencontrent, se fécondent et s'intègrent, se reconnaissent dans leur diversité, et une nouvelle mémoire peut alors émerger.

Cette histoire n'est donc pas terrestre. Elle est beaucoup plus profonde, et je crois qu'il faut aller jusqu'au bout : elle est liée directement aux conditions initiales de l'existence, aux conditions initiales de ce processus d'intégration de la complexité croissante, et finalement à ce qui s'est passé aux origines de l'Univers.» (Anne Dambricourt-Malassé, Chargée de recherche au CNRS / Institut de paléontologie humaine- laboratoire de préhistoire du Muséum national d'histoire naturelle. Entretien, des idées et des âmes, no: 8. www.leshumains-associes.org)

Ainsi cette diversité de paliers de conscience commune à toutes les espèces jusqu'aux infimes particules forme donc une unité propre à l'Univers entier. Cette "structure dynamique qui a le génie de pouvoir engendrer la mémoire de sa propre construction" trouve aussi sa raison d'être dans la théologie chrétienne. C'est en effet le père de l'Église Anathase d'Alexandrie qui, bien avant les "points de mémoires" de de Broglie, seize siècles plus tôt pour être précis, développa l'argumentation en faveur d'un code génétique intentionnel de l'esprit, sorte de *logoi spermatikoi* traduit en français par «raisons séminales». Anathase compléta l'analyse de cette force en lui attribuant un dynamisme (*dynamis spermatika*) responsable des facteurs de développement de la matière.

"Ces *logoi spermatikoi* ou "raisons séminales" sont des participations individuées et concrètes du grand *Logos* divin, expressions simples et réalisations particulières de la pensée et des intentions de l'Artisan de l'Univers, ce qui regroupe tous les êtres du *Cosmos* dans une grande conception divine qui a évidemment son plan, sa logique et son dynamisme organique." (Bertrand Guy-Marie, La révélation cosmique dans la pensée occidentale, Éditions Fides, Montréal, 1993, p.218)

Il reviendra au philosophe de la nature Von der Weltseele de conclure en ces termes : " la nature est l'esprit visible, l'esprit, la nature invisible", telle est "l'âme du monde".

Toute pensée est contingente d'une prémisse métaphysique y compris la logique scientifique. Tout est langage, l'atome, comme les lettres de l'alphabet, est langage de l'Univers (Leucippe), l'Univers est langage musicale (Pythagore et Kepler), l'Univers est langage mathématique (Copernic, Galilée et Einstein). En fait tous rejoignent les visées métaphysiques de Anaxagore (610-547 avant J.C.) qui proposa alors l'intelligence comme principe et force organisatrice de l'Univers que la physique quantique décrit comme «information primordiale». Ainsi cette diversité de paliers de conscience commune à toutes les espèces jusqu'aux infimes particules forme donc une unité propre à l'Univers entier. Nous pouvons reprendre ce mot de Platon :

«La nature est une poétique énigmatique».

Car non seulement la nature est vivante mais l'homme a aussi la faculté particulière grâce au *logos* de transmuter la connaissance de la vie en une expérience spirituelle ; ce que le théosophe Joseph de Maistre nomma "la Révélation de la Révélation."

Ainsi Einstein plaida en faveur d'une "religiosité cosmique" à laquelle ne correspond "aucune idée d'un Dieu analogue à l'homme"; une religiosité cosmique sans dogme, sans Église, sans caste de prêtres. Certes, car cette religiosité est incontournable; plus la science appréhende les limites de l'Univers, plus la représentation de celui-ci échappe au rationnel et se réfugie dans la métaphore et la poésie, ce que le célèbre physicien Werner Heisenberg illustra en ces termes : "Nous finissons certes par réussir à comprendre le monde, en présentant ses structures d'ordre sous des formes mathématiques ; mais lorsque nous voulons en parler, il nous faut nous contenter de métaphores et de paraboles, presque comme dans un langage religieux."

Faut-il alors se surprendre de la déclaration du physicien Niels Bohr selon laquelle le symbole asiatique du *Yin-Yang* a joué un rôle primordial dans

la formulation de son théorème sur la loi de complémentarité onde-corpuscule tandis que son collègue Capra publia son best-seller sous le titre révélateur *Le Tao de la physique* et Edwin Schrödinger, le *Véda d'un physicien*.

Reste maintenant à décoder et à comprendre comment l'unicité peut être à la fois multiple ? Les théories morphologiques (science des formes) viendront à notre secours. Avec celles-ci nous quittons le monde quantique de l'infiniment petit (le millionième de millionième de centimètre) et le monde de la relativité de l'infiniment grand (un million de milliards de milliards de kilomètres ou 1 suivi de 24 zéros, i.e. la dimension de l'Univers aujourd'hui observable.) pour retomber les deux pieds sur terre et aborder le monde qui nous entoure, notre quotidien.

On peut affirmer sans crainte que les théories morphologiques peuvent être considérées comme la philosophie de la nature des temps modernes en apportant un éclairage novateur sur la situation de l'homme dans le monde, son rapport aux choses et à lui-même. Nous quittons les froidures galactiques de la rationalité pure pour aborder le monde des qualités sensibles, la chaleur des couleurs, le chatoiement des formes, les mouvements ondulatoires de la matière, bref, le monde où nous vivons, où nous sentons les parfums de la vie et ressentons sa poésie. Du monde à notre échelle, il suffit d'ouvrir les yeux pour percevoir la richesse d'une nature complexe et multiple où tout est imbriqué.

L'immense variété des formes de la nature provient du modelage et du remodelage d'un petit nombre de formes fondamentales dont la spirale, le méandre, les ramifications et pourtant de ces «fondamentaux» éclot toute une panoplie de différences subtiles. La variété des formes naît de structures primaires étrangement limitées.

«Mais lorsque qu'on voit combien les ramifications d'un arbre ressemblent à celles des artères ou des rivières, combien les cristaux ressemblent à des bulles de savon et aux plaques d'une carapace de tortue, combien les spirales des crosses de fougère et celles des galaxies ressemblent aux tourbillons d'une baignoire qui se vide, on ne peut s'empêcher de se demander pourquoi la nature n'utilise que quelques

formes apparentées dans des contextes si différents ? (Stevens Peter S., *Les formes dans la nature*, Éditions du Seuil, Paris, 1978, p.1)

Vrai ! Mais l'Univers, la nature, l'espace et leurs structures d'apparence élémentaire sont-ils si simples que cela ? S'il y a limitation, ne vient-elle pas de l'observateur ? Car en effet, la physique moderne depuis la relativité de Einstein et la mécanique quantique de Planck avec leurs descriptions mathématiques cohérentes nous ont démontré la probabilité qu'il existe dans l'Univers d'autres espaces où structures et formes n'y sont pas les mêmes que dans le nôtre.

Afin de mieux saisir le concept d'univers unique et espaces multiples, prenons l'exemple de la chrysalide qui devient papillon. Ce papillon n'est



pas un nouvel être (un autre univers) mais le même être qui a changé et fait apparaître une disposition intrinsèquement comprise dans son système génétique. Les espaces multiples font partie des dispositions du

système «génétique» de l'Univers. Ils y sont présents mais tout aussi invisibles que peut l'être pour nous la chrysalide dans le papillon. Le papillon (notre réalité) masque la chrysalide et vice-versa, si bien que pour l'observateur, le papillon, même s'il se présente comme une réalité totale, n'est cependant qu'une des perspectives possibles.

Dans ce "monde de chair", l'évolution amène continuellement l'émergence de nouveaux états de la matière. L'étonnante et foisonnante variété des formes décrit, chacune à leur manière, une nature aux ramifications d'une rare complexité. Comme l'Univers quantique, les formes sont en perpétuelle expansion et, en durant, changent en passant par une série d'états distincts, c'est un monde peuplé de matières

corpusculaires et ondulantes capables d'innover et qui tissent entre elles des correspondances inouïes, un véritable "work in progress". Plus la perception multiplie les perspectives mieux elle saisit la «vérité» de l'objet. C'est exactement ce que nous avons tenté de représenter par les photos de la page suivante où une même réalité est présentée sous une autre perspective tellement différente que notre cerveau se demande s'ils représentent tous les deux une même entité.

Cependant l'évolution des formes obéit à des lois spécifiques et distinctes de celles qui agissent sur la matière. En effet, la figure d'une forme n'a ni grandeur, ni longueur, ni vitesse, ni volume, ni température, ni masse; bref, on ne peut la quantifier. La forme d'une chose est une réalité insaisissable que l'on ne peut pas tenir, prendre, peser; la forme d'une chose ne peut être que perçue. Elle exige une disposition intellectuelle qui privilégie la contemplation et s'apparente à une science plus "spirituelle". Si bien que : «dans la nature, les conditions ne sont jamais tout à fait simples, et n'importe quel objet «élémentaire» ou «isolé» fait partie d'un système plus grand, qui opère à son tour à l'intérieur d'autres systèmes encore plus grands. (...) L'avertissement est clair : la nature n'est jamais exactement conforme à nos modèles simples.» (Stevens, op. cit., p.44)

Nous serions donc en présence ici aussi d'un *logos* réglant et ordonnant globalement le développement des formes des organismes et des différentes parties le composant. Il s'agit d'un champ morphogénétique global (Thom) qui régit les diverses particularités de chaque organisme. Ainsi tous les objets de notre monde possèdent chacun une forme singulière, sorte de code génétique obéissant aux "lois" propres d'un champ global régissant toutes les probabilités possibles et, par le fait même, infinies.

Ainsi tous les grands ensembles de la matière, de l'infiniment petit à l'infiniment grand, toutes les grandes familles du vivant, végétal, animal, humain, tous les ensembles de formes répondent à une logique interne qui forme un Tout ordonné. L'homme n'impose plus sa loi au réel, descendu de son piédestal, il fait désormais partie de la nature dont il connaît la diversité. Il est un vivant qui se doit «d'harmoniser son action individuelle avec l'action de tous les autres vivants de façon à préserver la vie de

l'autre et assurer la perpétuation de tout le phénomène Vivant».

«Le Vivant forme un vaste réseau dans tout l'Univers et que, au moins généralement, et pour ce que l'on en perçoit, tout se tient et s'aide mutuellement dans la Nature, le Vivant s'appuyant sur le Vivant qui le côtoie ou qui le précède pour se nourrir et assurer la survie de sa progéniture : le végétal se nourrit du minéral, comme l'animal du végétal et l'humain de l'animal.» (Charon, Le Tout, l'esprit, la matière, p. 107)

«La nature n'est pas faite pour nous, elle n'est pas livrée à notre pensée» (Prigogine-Stengers)

Selon la pensée anthropique, le monde n'existe que pour satisfaire les besoins de l'homme, plus encore qu'il a été créé pour l'homme. Eh bien non ! L'évolution suit son cours inexorablement et sachez que si l'événement d'un astéroïde géant tombé sur la terre voilà bien 65 millions d'années ne s'était pas produit, eh bien, il est fort à parier que l'humain n'existerait pas et que la terre serait toujours sous le règne des dinosaures tellement ils étaient bien adaptés au milieu et leur cerveau aurait peut-être gravi les échelons de "points de mémoires" nécessaires à la conscience. La nature n'est donc pas un système de lois rigides manipulables au bon vouloir de l'homme mais plutôt un ensemble de formes sur lequel nous n'avons que très peu de contrôle.

La vie résulte de la tendance générale de la matière à organiser des systèmes créant de l'ordre à partir du désordre (Prigogine) dont le mouvement est orienté de l'unité vers la diversité élaborant ainsi des structures toujours plus complexes où, pensée paradoxale oblige, un est aussi tout. À l'image de l'hologramme où le tout et les parties sont une seule et même chose, l'Un et la variété des formes expriment une seule et même réalité. L'un est multiple, le multiple mène l'Un à Tout et vice versa.





Toute libération est chaotique.

La science physique est fondée sur le postulat que l'Univers possède des lois, et toute son ambition est de les trouver. De ce point de vue, il n'y a donc pas de système désordonné : tous les systèmes ont tous un ordre, des lois qui les décrivent. Par contre, il est bien évident pour tous qu'il existe des systèmes "compliqués", dotés de trop de facteurs pour qu'on puisse tous les prendre en compte et faire des calculs de prédiction précis. Ces systèmes apparaissent alors désordonnés.

La théorie du chaos démontre l'existence de combinaisons particulières d'ordre et de désordre, mesure ce degré d'irrégularité grâce à une géométrie fractionnaire et représente, grâce à l'ordinateur, l'image fractale du chaos. Toutes les sciences sont concernées, pour répondre à l'intuition de Platon reformulée par James Gleick : " (...) derrière les formes visibles et particulières de la matière doivent se cacher des formes fantomatiques

qui leurs servent de modèle invisible." Si bien que le désordre de la matière, des formes, du monde n'est que désordre apparent. Ce n'est qu'après coup, qu'après l'orage, que l'on peut constater que le développement évolutif est parfaitement cohérent. La régulation du système nous ramène à l'*auto poïeis*.

La lumière fut et l'ordre se libéra du désordre".

Ce vers célèbre de Milton inspiré de la Genèse nous ramène inévitablement aux travaux de Prigogine sur le chaos. C'est lui qui renversa le fameux principe de la thermodynamique voulant que "l'Univers est en lutte perpétuelle contre l'irrésistible montée du désordre. Il démontra au contraire que la vie n'est autre que l'histoire d'un ordre de plus en plus élevé et complexe sous-jacent au chaos apparent de la matière. Le chaos étant qu'une instabilité nécessaire et transitoire vers l'ordre confirmant ainsi le théorème de Zermelo soit que tout système comporte des relations de choix qui permettent de bien l'ordonner.

Depuis les énoncés de Prigogine, nous assistons à un «réenchantement» du monde, à une «resacralisation» de la nature marquée par un nouveau discours qui reformule «rationnellement» les anciennes cosmologies qui ont su préserver les liens qui unissent le vivant à l'Univers, la terre au ciel, l'homme au cosmos.

Selon la physique traditionnelle, il existe un processus irréversible dans le cosmos appelé l'entropie qui implique un processus de désordre toujours croissant. L'entropie définie par le degré de désordre s'accroît de façon irréversible. Les travaux de Prigogine sur le chaos démontrèrent que au contraire, l'irréversibilité de l'entropie est possible. Encore une fois nous devons faire appel à la pensée paradoxale, selon Prigogine «le non-équilibre est la source de l'ordre; le chaos produit de l'ordre.»

Ainsi un désordre croissant implique la création d'un nouvel ordre. On pourrait même penser, théologiquement parlant, que Prigogine résout le fameux combat des Fils de la Lumière contre les forces des Ténèbres, si cher à Zarathoustra. Philosophiquement, on peut même avancer que la question du mal comme désordre ne se pose qu'en périodes de chaos

comme absence du bien. Nous pensons ici à Sénèque qui écrit dans une de ces *Lettres à Lucilius* : “Qu’est-ce que le Bien ? La connaissance de la réalité. Qu’est-ce que le Mal, sa méconnaissance”. Cette méconnaissance de la réalité peut conduire l’être libre à retourner cette liberté contre lui-même. Or c’est exactement le constat auquel nous sommes confrontés. La capacité de reproduction de l’Humanité comme entité socio-économique axée sur l’innovation-marchandisation-consommation atteint le seuil limite des ressources naturelles disponibles et ainsi met en péril tout le système auto reproductif du vivant élaboré sur terre depuis des millions d’années. À ce titre, nous détruisons à chaque jour des centaines de kilomètres carrés de forêt alors qu’il aura fallu 3 milliards d’années aux végétaux pour coloniser complètement la terre et mettre sur pied cet extraordinaire dispositif évolutif dont nous dépendons.

Tout n’est que perception.



Une particule subatomique n’est pas un corps solide comme un grain de sable. La mécanique quantique considère la particule ou “quantum” comme une possibilité, “une tendance à l’existence”, une quantité d’énergie qui cherche à se manifester, bref une

potentialité. La physique classique suppose l’existence d’un monde séparé de nous, un monde externe que l’on peut quantifier, peser, mesurer. La mécanique quantique annule cette séparation, nous intègre dans son univers au point où celui-ci existe parce que nous l’observons et “qu’il n’est pas possible d’observer la réalité sans la changer”.

Revenons à l’idée de la lumière à la fois corpusculaire et ondulatoire. Si nous voulons démontrer le caractère ondulatoire du phénomène, nous devons choisir le dispositif expérimental adéquat; ce faisant nous contaminons l’objectivité de l’expérience car nous créons nous-mêmes les propriétés d’un objet parce que nous décidons de les observer et de les mesurer. On ne peut démontrer qu’une propriété à la fois, soit l’ondulation

ou le corpusculaire, jamais les deux à la fois. Nous ne pouvons prédire avec certitude les phénomènes quantiques, nous ne pouvons que calculer leur probabilités.

Ainsi le théorème le plus «impénétrable» de la physique quantique est celui de Bell qui rappelons-le, suggère que «les parties distinctes de l’Univers seraient, au niveau le plus profond et le plus fondamental, reliées entre elles de façon à la fois intime et immédiate.» Inévitablement surgit la question : comment deux particules séparées par des millions d’années-lumière peuvent-elles communiquer aussi instantanément ? Une telle communication implique que l’information circule à une vitesse plus grande que la lumière. Or, la plus grande partie de la physique postule que «rien dans l’Univers ne peut se déplacer plus vite que la lumière». Comme nous le voyons les implications du théorème de Bell ouvrent la porte à plusieurs interprétations et bien sûr, divisent nombre de physiciens entre eux. Mais la seule conclusion incontournable est que : «si les prédictions statistiques de la théorie quantique sont correctes (et elles le sont jusqu’à ce jour), alors nos idées conventionnelles sur le monde souffrent de profondes déficiences». Dès lors, le physicien Stapp mettra de l’avant la théorie de la vitesse supraluminique, elle-même confirmée par le postulat de Sarfatti qu’il baptisa «transfert supraluminique de néguentropie» appelé généralement le «saut quantique». Ce qui se passe ici est intimement et immédiatement relié à ce qui se produit ailleurs dans l’Univers et vice versa; il n’existe pas de parties séparées dans l’Univers. “Nous ne pouvons nous extraire de l’image du monde.” (Zukav Gary, La danse des éléments, Éditions Laffont, Paris, 1982, p.290-323).

Nous créons à chaque instant le monde dans lequel nous vivons et pouvons donc influencer sur notre réalité mais, nous ne pouvons observer objectivement le monde parce nous y participons ce que la sagesse hindoue formula en ces termes *Tat tvam asi*, “Cela est toi.” Mais qui est cela ? Et le physicien Bohm de répondre : «cela est ce qui est», une «totalité sans faille», la supersymétrie de la théorie des cordes ? C’est ici que la physique quantique fait un «saut» métaphysique, pour ne pas dire, théologique.

Dans l’*Exode*, Dieu dit de lui-même : “Je suis celui qui est”. Il s’agit d’un

concept très important car c'est la première et la seule fois dans toute l'histoire des religions que Dieu «parle» de lui-même. Que signifie cette expression étrange de *EHEYEH asher EHEYEH* du texte hébreu d'origine ? "Celui qui est" est le nom le plus propre des noms propres parce que indéterminé (Ricoeur). Le nom est limitatif autant dans l'espace que dans le temps; une fois nommé, la chose ou l'être est fini, figé à tout jamais. Le sens de "Celui qui est" a été magnifiquement exprimé par Maître Eckhart dans ses *Traité et Sermons : EHEYEH asher EHEYEH*, "Je suis celui qui est" signifie "Celui qui n'a pas de nom."

«C'est pourquoi Moïse dit (Exode 3,14) : «Celui qui est m'a envoyé vers vous, celui qui est sans nom, qui est la négation de tous les noms, et qui n'eut jamais de nom.» «Et c'est pourquoi le prophète a dit (Esaïe 45,15) : "Vraiment tu es un Dieu caché" au fond de l'âme, le Fond de Dieu et le fond de l'âme n'étant qu'un seul et même fond." (Maître Eckhart, *Traité et Sermons*, Éditions Aubier-Montaigne, Paris, 1942, p.191)

Encore ici il faut insister sur le paradoxe suivant, si l'Absolu est sans nom, inaccessible, indicible, cela signifie que l'on peut tout dire de lui. Cette logique paradoxale veut que l'antinomie soit un critère essentiel de la doctrine divine. (Palamas) Ainsi plusieurs noms accompagnent la réalité ultime, l'*arché* originel des philosophes grecs à l'image des couleurs du spectre qui convergent vers le blanc.

Grâce aux recherches de Marcel V. Locquin sur l'étymologie primitive des noms de Dieu, on découvre que déjà en Éthiopie, berceau des premiers hommes, Dieu se dit "Devel", littéralement "Da Va Hel" qui signifie "Connaissance de la mère divine manifeste et de Dieu le père". Les dieux égyptiens étaient à la fois masculin et féminin et changeaient de rôle continuellement selon les circonstances, un homme agissant comme une femme et une femme agissant comme homme. Ce trait particulier se retrouve aussi chez Yahvé. Les travaux de Othmar Keel démontre que *La Genèse* dit clairement: "Dieu créa l'homme (le premier être humain) à son image. A l'image de Dieu, mâle et femelle il les créa." Il existe donc deux types de cette image de Dieu: l'un, masculin, l'autre, féminin. Et ce n'est qu'ensemble qu'ils manifestent la plénitude de Dieu", constate Othmar Keel, professeur honoraire d'ancien Testament à l'Université de Fribourg.

Yahvé, le Dieu de la *Bible*, avait lui aussi, dans les premiers temps, une partenaire féminine, Ashéra, selon Othmar Keel. Cette compagne a été bannie du temple lors de la réforme du roi Josias, au VII^e siècle avant notre ère. Par la suite, un modèle de dieu se développe alors, sous forme d'une triade: le dieu a une déesse à côté de lui, et un enfant, signe de renouvellement, la plus célèbre de ces triades est celle d'Osiris, Isis et Horus, en Égypte. Un mythe raconte les hauts faits d'Isis. Elle est la femme idéale qui s'occupe de son fils le pharaon, et qui va redonner vie à son mari mort. La triade est présente dans la culture germano-celtique et finalement la triade chrétienne considérée comme dieu unique envahira l'Occident. Même dans le monothéisme, nous constatons que le dieu unique a plusieurs noms.

Pensons aux sept noms de dieu dans la *Bible* hébraïque, également aux 99 noms de Allah dans le *Coran*, les treize noms du couple créateur maya, les innombrables noms du dieu aztèque Tezcatlipoca, idem pour Viracocha, dieu inca dont toutes les autres divinités n'étaient que des aspects de lui-même. Pensons à Indra, Mithra, Varuna, Vishnu pour les uns ou Çiva pour les autres qui expriment tous la même réalité et donnent corps à l'Absolu "sans forme" ainsi que les 3 306 autres noms de Dieu dans les Védas, que dire de Sasana, Dhamma, Sakyamuni, Tathagata, tous des noms identifiés à Gautama le Bouddha ; terminons, car la liste serait interminable, avec Kurrichalpongo, le grand serpent-arc-en-ciel créateur du monde aborigène d'Australie qui porte en lui tous les œufs, les totems, les noms de tous les êtres naturels et surnaturels. Chaque tradition, chaque religion recèle un caractère d'Absolu et tous ces multiples Absolus (couleurs) convergent vers l'Absolu des Absolus : L'UN, le Blanc, la Lumière.



"Le réel est un, mais l'homme instruit l'appelle de différents noms (Rig Veda, X; 129, 2)

La linguistique moderne vient confirmer cet adage écrit voilà plusieurs millénaires. Elle nous enseigne, primo, que les langues utilisent des mots différents (le signifiant) pour désigner une même chose (le signifié). Mais plus encore, en s'inspirant de la théorie atomiste, la phonologie apporta à la linguistique la vision d'un atomisme phonétique nommé le phonème.

Comme pour le vivant, la phonologie a démontré, secundo, que toutes les langues utilisaient les mêmes phonèmes élémentaires, sortes d'atomes phonétiques selon les mêmes lois rigoureuses. Ainsi quelque différentes qu'elles soient, toutes les langues, français, anglais, allemand, arabe, italien, espagnol, hongrois, russe, japonais chinois, swahili, etc., s'abreuvent à une source phonétique unique pour ensuite se diversifier par des relations syntaxiques dont l'ensemble constitue la grammaire de chacune d'elles avec son vocabulaire, son orthographe, ses déclinaisons, ses conjugaisons et ses règles d'accord. (Jean Brun, Philosophie de l'histoire, op.cit., p.292-293)

C'est ainsi que l'allégorie du grand serpent arc-en-ciel des Aborigènes qui portent en lui les phonèmes de tous les noms du monde naturel et surnaturel trouve sens. Ainsi «Celui qui est» est «Celui qui n'a pas de nom» et aussi «Celui qui a tous les noms», peu importe la langue parlée.

En 1922, un grand savant et prêtre jésuite tenta d'amener l'Église catholique à se rapprocher des sciences de la nature. Ses écrits jugés trop révolutionnaires, le Vatican lui interdit d'enseigner et de publier dès 1926. Ce brillant paléontologue choisit l'exil en Chine - on lui doit la découverte de l'homme de Pékin (sinanthrope) - et visite ensuite tous les grands sites de fouilles du globe. Très vite, ses carnets de voyage se transforment en essais philosophiques qu'il décide de faire «passer sous le manteau» lors de réunion entre amis ou conférences entre collègues. En 1946, l'intelligentsia américain, favorable à ses pensées avant-gardistes, lui offre de s'installer aux États-Unis.

Pierre Teilhard de Chardin peut alors exprimer plus librement la grande métamorphose spirituelle qu'attend l'humanité : la noosphère. Plus la matière, l'atome, se complexifie, plus il devient conscient, explique-t-il. L'homme, comme organisme conscient le plus sophistiqué, a permis à

l'évolution d'accéder à la technosphère, fruit de la raison. Ce nouveau bond succède aux sphères successives qui ont recouvert la terre soient : la lithosphère, la biosphère, l'atmosphère. En ajoutant la technosphère, l'homme amène l'évolution à seuil d'un nouveau saut où les hommes de l'avenir ne formeront plus, en quelque manière, une seule conscience, la noosphère annonce-t-il en 1924, reprenant l'idée émise plusieurs siècles auparavant par Anaxagore revue et corrigée depuis. Dans le *Phénomène humain*, il conçoit l'humanité comme une étape de l'évolution menant au déploiement de la noosphère.

De Chardin fut probablement le premier théologien à mettre en relation la logique quantique et la spiritualité. «L'Absolu n'est pas seulement dans la perceptions des vérités et des principes : il est surtout dans le courant vital que nous sentons en nous», «rien n'est profane ici-bas. À qui sait voir, tout est être, il n'y a que de l'être partout, hors de la fragmentation des créatures, et de l'opposition de leurs atomes.» (Teilhard de Chardin cité in Panthéisme, Action, Oméga, Éditions Desclée de Brouwer, Paris, 1967, p.27).

Il est convaincu que le mouvement spirituel de notre époque est caractérisé par l'«apparition» dans la conscience d'un Univers nouveau où Dieu est «aussi vaste et mystérieux que le *Cosmos* ; aussi immédiat et enveloppant que la Vie ; aussi lié à notre effort que l'humanité. Il faut que l'homme élargisse son cœur à la mesure de l'Univers.» (Panthéisme, Action, Oméga, op. cit., p.19)

Le point Oméga est conçu comme le pôle de convergence de l'évolution et se manifestera par l'avènement d'une ère d'harmonisation des consciences fondée sur le principe que «l'Univers est psychiquement convergent» : chaque centre, ou conscience individuelle, est amenée à entrer en collaboration toujours plus étroite avec les consciences avec lesquelles elle communique, celles-ci devenant à terme un tout noosphérique.

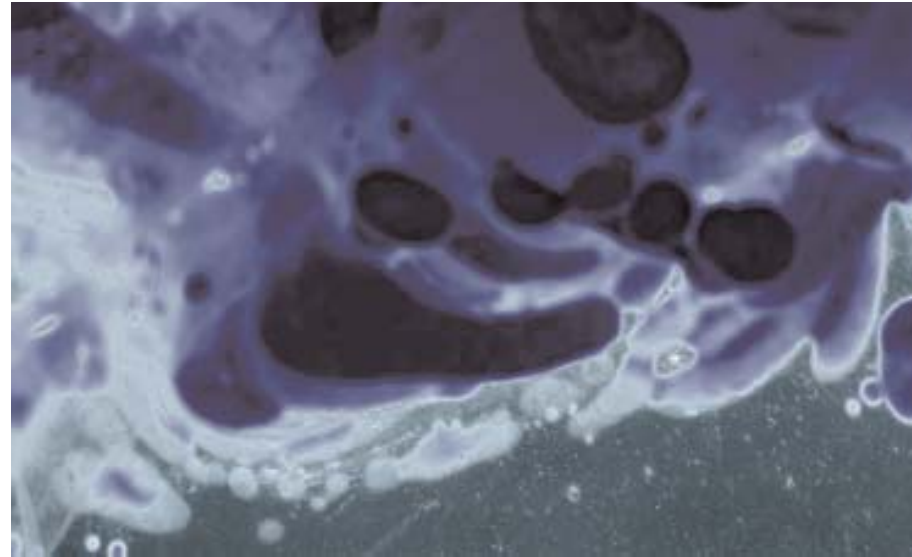
Le terme de «point oméga» a été repris par le physicien américain Frank Tipler, apparemment sans allusion au nom de Teilhard de Chardin et de son œuvre; comme s'il y avait eu convergence du concept entre la science et la spiritualité. L'évolution se passe, selon de Chardin, dans la possibilité

des consciences de communiquer les unes avec les autres et de créer de facto une sorte de super-être : en se groupant par la communication, les consciences vont faire le même saut qualitatif que les molécules qui en s'assemblant étaient passées brusquement de l'inerte au vivant. Cette communication «supraluminique» entre les êtres reprend exactement le concept émis par le théorème de Bell. Sauf qu'au lieu de communication, de Chardin aimera mieux employer le terme de «communion». Teilhard prédit donc une unification croissante des activités intellectuelles (voire spirituelles) de la planète, de même que les activités humaines se sont unifiées dans les cadres des sociétés et des civilisations, ou celle des cellules dans les organismes. Non pas pour quelque raison mystique, mais beaucoup plus simplement parce que les gains d'efficacité y conduisent aussi sûrement que, par exemple, des questions de potentiel «forcent» une réaction chimique à se produire à l'exemple des atomes de deutérium qui ont fusionnés lors du big-bang lorsque la température s'y est prêtée. Finalement l'évolution physique qui a débouché sur l'hominisation se double d'après lui d'une évolution spirituelle qu'il nomme humanisation. Se demandant d'où vient ce surcroît de conscience, il l'attribue à la croissance également de la complexité des structures nerveuses en conformité avec la théorie des «points de mémoires», émise par le physicien de Broglie : le cerveau des mammifères est plus complexe que celui des reptiles, celui des humains plus complexe que celui des souris.

Dieu est le présent éternel du mouvement, sans cet acte pur, tout retombe dans le néant. Il n'est pas un Absolu statique, figé mais au contraire dynamique, en devenir. L'homme «à l'image de Dieu» prend dorénavant un sens quantique, fusion de «l'observateur au participateur.» (Wheeler) Quand l'homme observe la nature c'est la nature qui s'observe elle-même. Quand l'homme détruit la nature, il se détruit lui-même.

Nous aborderons dans les pages suivantes le concept de lumière tel qu'exprimé en art contemporain mais auparavant, nous devons demander à la science de résoudre le paradoxe suivant : pourquoi la lumière blanche est-elle émise par un corps noir, notre soleil. Le soleil nous apparaît visuellement jaune, il émet de la lumière blanche, pourtant on dit que c'est un corps noir à la température de 5 800 °K (Soit environ 5 500 °C). Il y a matière à s'interroger. Le rayonnement d'une étoile est comparable à celui

d'un corps noir. Les lois caractérisant l'état de la lumière dans un corps noir ont été établies à la fois expérimentalement et théoriquement par la loi de Planck qui exprime la puissance lumineuse rayonnée, par unité de surface, par un corps noir (théorique) à la température T. La luminance d'un corps noir est d'autant plus grande que la température est plus élevée. La loi de Planck montre également que le rayonnement du corps noir est le même dans toutes les directions : il est isotrope.



À la fin du XIX^e siècle, la théorie classique était incapable d'expliquer les caractéristiques expérimentales du rayonnement du corps noir : le calcul de l'énergie émise tendait théoriquement vers l'infini, ce qui était évidemment en contradiction avec l'expérience. Ce désaccord fut appelé «catastrophe ultraviolette». En 1900, Planck proposa une hypothèse audacieuse qui entraînera un bouleversement radical du paysage de la physique théorique. Le rayonnement du corps noir est le rayonnement électromagnétique produit par un corps totalement absorbant en équilibre thermodynamique avec son milieu. La loi de Planck pour le rayonnement du corps noir s'écrit :

$$B_{\lambda}(T) = \frac{8\pi hc}{\lambda^5 (e^{\frac{hc}{\lambda kT}} - 1)}$$

LE CANTIQUE DU QUANTIQUE

chute métaphysique, nébuleuse épectase
son inconnnaissance vient de l'éclat aveuglant de sa présence
essence suressentielle, intelligence inintelligible,
parole ineffable

par diffusion, l'infigurable persuade
la matière informe de prendre des formes.
soleil sensible, soleil intelligible
l'ontologie scalaire se manifeste

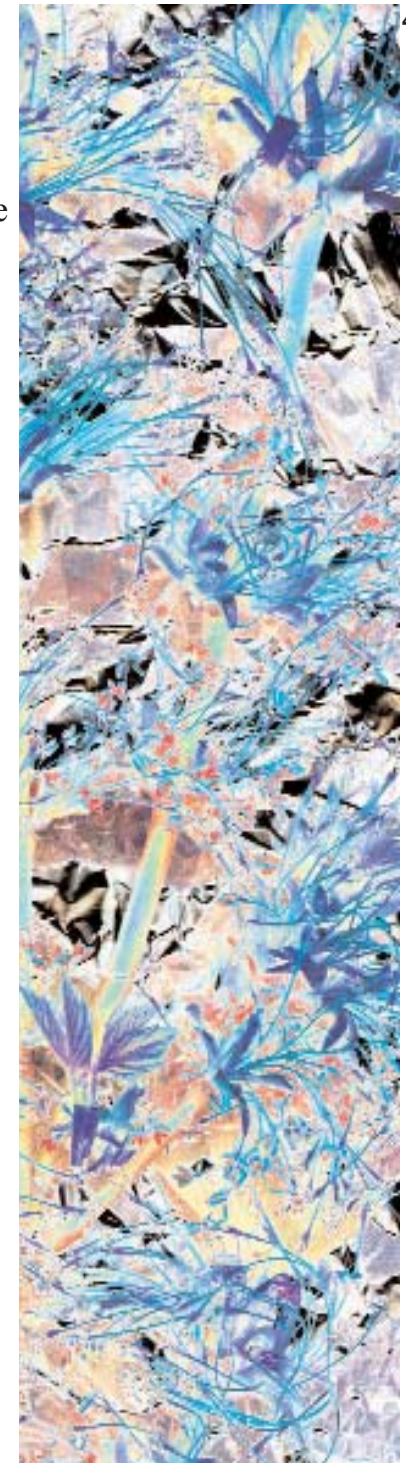
lux lumen fontana universi fiat lux
res naturæ subsistencia hypostasis
émanation de lumière substance diaphane
effluve d'entéléchie charge des couleurs

$$\iiint dP(\vec{r}, t) = \iiint |\Psi(\vec{r}, t)|^2 d^3$$

l'empyrée quantique élémentaire
méson baryon hadron
chromodynamique quantique rouge bleu vert
antiquark anti-charge antibleue antiverte antirouge

méson quark-antiquark
bleue -antibleue verte-antiverte rouge-antirouge
baryon trois antiquarks antibleu antivert antirouge
hadron blanc intrication neutre

positron électron matière antimatière
299.792.458 m.s-1





“L’Univers est une machine à fabriquer des dieux”. (Bergson)

La physique classique de Galilée à Newton nous avait habitué à considérer la réalité placée sous le signe de la confiance envers des lois immuables. Cette période correspond à celle de l’homme conquérant de nouveaux territoires grâce aux découvertes de nouveaux continents, de nouvelles civilisations. La nature subissait le même sort, son “hostilité” devait être dominée, son ordre fragmenté, décortiqué. La scène de l’art a été un terrain d’expérimentation où se sont exprimées toutes les recherches et toutes les revendications : déconstruction des formes par le cubisme, défiguration par l’expressionnisme, subversion des images par le dadaïsme. En ce sens, le cubisme, en fragmentant les corps, les déboîtant en autant de pièces détachables, restaure le concept du corps-machine de Descartes tandis que le néoplasticisme de Mondrian marqua l’apogée de la vision géométrique du monde depuis Pythagore et Galilée pendant que le futurisme italien s’attardera à faire l’apologie du mouvement et de la vitesse de l’objet mécanisé. Un nouveau concept apparaît, décrivant la peinture non plus comme procédé de représentation mais comme méthode de connaissance.

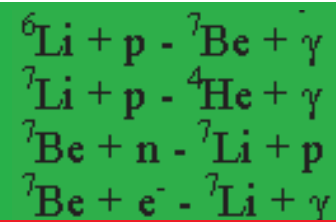
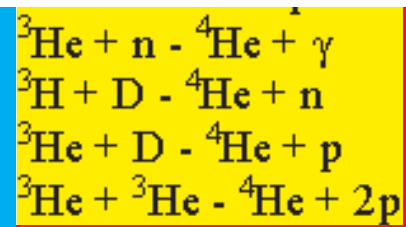
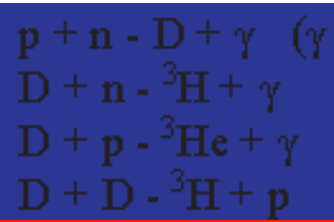
«Le monde visible ne devient le monde réel que par l’opération de la pensée» (Gleizes, Metzinger)

L’histoire humaine est traversée de découverte si fondamentale qu’elle clôt souvent des époques «Ainsi la découverte scientifique de Copernic (1543) qui révolutionne le système astronomique en plaçant le soleil au centre de l’Univers marquait la fin du Moyen Age et le commencement des Temps modernes, parce que, bien plus que la conquête de Constantinople par les Turcs ou la découverte de l’Amérique par Christophe Colomb, elle symbolise la fin d’un monde et le commencement d’un autre». (Koyré) Dans *Structures des révolutions scientifiques*, l’historien des sciences Thomas Khun relate qu’en plus du processus normal d’accumulation des connaissances et des découvertes toutes les civilisations furent, à un moment donné, propulsées dans une nouvelle dimension de la réalité qui remettait en question les fondements, les cadres cognitifs et même le contexte idéologique qui permettaient jusque là de rendre intelligible le monde et la société. Ces moments de

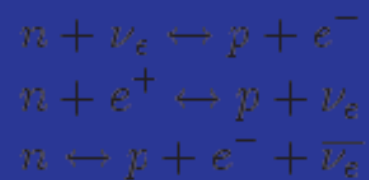
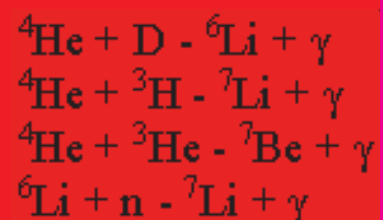
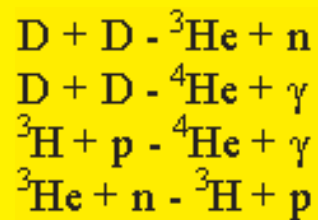
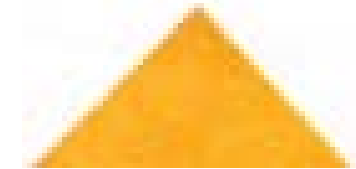
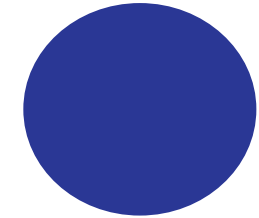
transformation que Karl Jaspers appellent «époques axiales» sont caractérisées selon Khun par des changements de paradigmes qui constituent l’armature intellectuelle d’un nouveau champ de connaissance. Une autre caractéristique importante est que le changement de paradigme s’effectue, plutôt révolutionne tous les secteurs de l’activité humaine, autant la science, l’art, la politique ou la religion.

Année 1890, avec *Nature morte au panier*, Paul Cézanne s’écarte de l’impressionnisme et rompt avec les règles de la perspective. Or qui analyse bien Cézanne voit déjà, pressent la provocation géométrique des *Demoiselles d’Avignon* (1907) de Picasso, véritable acte fondateur du cubisme. Après Rimbaud et le symbolisme, nouvelle révolution poétique avec Mallarmé qui introduit le style du sonnet dense aux vocables «dont la sonorité a pour dessein de rivaliser avec la musique.» A l’exposition universelle de Paris (1900), l’art nouveau triomphe dans les arts décoratifs, les frères Lumières présentent les premières ébauches de la cinématographie. L’année suivante, 1901, le film *L’Homme à la tête de caoutchouc* de Georges Méliès introduit l’élément narratif dans l’oeuvre et sort le cinéma de sa fonction documentaire. Le cinéaste devient narrateur, l’équivalent d’un écrivain. *Le Chanteur de Jazz*, premier film parlant sort en 1927 et annonce la création de la formidable industrie du cinéma.

Année 1895, Röntgen découvre les rayons X, 1896, Becquerel découvre par hasard la radioactivité, cette découverte engendra de multiples recherches dont celle de Pierre et Marie Curie qui, deux ans plus tard, découvrirent à leur tour le radium qui déclencha à son tour la véritable révolution scientifique de la physique nucléaire. Début de siècle, 1900, Max Planck, physicien allemand présente le 14 décembre ses travaux révolutionnaires sur la théorie des quantas, l’acte fondateur de la physique quantique. Suivra $E=Mc^2$, rupture de la conception euclidienne de l’espace/temps avec la théorie de la relativité de Einstein (1905). Finalement, en 1900, parallèlement à l’usage des rayons X qui sondent l’intérieur du corps humain, Freud publie à Vienne *L’Interprétation des rêves* et nous propulse à l’intérieur de l’esprit vers les méandres de l’inconscient. Ne nous reste plus qu’à pénétrer à l’intérieur de l’atome. Au niveau politique le début du XX^e siècle marqua la fin des grands empires.



$$\frac{n_p}{n_n} = e^{-\frac{E_p - E_n}{kT}} = e^{-\frac{\Delta mc^2}{kT}}$$



$$B_\lambda(T) = \frac{8\pi hc}{\lambda^5 (e^{\frac{hc}{\lambda kT}} - 1)}$$

La première guerre mondiale enterra l'empire austro-hongrois, la Russie tsariste, l'empire ottoman, l'empire allemand des Hohenzollerz. (Papon Pierre, Le temps des ruptures, Éditions Fayard, Paris, 2004)

Le paysage intellectuel de l'époque commença à mettre fin à la vision mécaniste de l'Univers reposant sur des faits reliés par des causes produisant des effets ordonnés et supervisés par le Grand architecte tel que décrit par Newton. C'est ce même modèle du Dieu créateur qui est mis en cause par la fameuse citation de Nietzsche : «Dieu est mort». Mais que peut bien être ce changement de paradigme qui fit dire au grand historien Éric J. Hobsbawm «qu'il n'y a pas eu de révolution en physique depuis les années 1900-1927, mais seulement d'immenses progrès évolutifs à l'intérieur du même cadre conceptuel.» Nous l'avons vu déjà : ce nouveau paradigme scientifique est la découverte d'une logique qui fait du paradoxe un chemin de connaissance incontournable. Plus aucun doute ne subsiste, la découverte de la radioactivité, de la physique nucléaire, la théorie de la mécanique quantique et celle de la relativité sont indéniablement les actes fondateurs d'un monde qui ne sera plus jamais le même.

Avec les équations quantiques, tout bascule dans l'incertitude, dans l'abstraction car le monde extérieur, sa réalité telle que présentée depuis des siècles, montre un nouveau visage qui reflète la jonction entre différents registres d'intelligibilité qui permet la conceptualisation d'une grille d'analyse qui intègre l'imaginaire dans l'espace de la raison. Car si la science révèle la force ordonnatrice de l'Univers et nous en explique les relations logiques et mathématiques, elle se révèle aussi incapable d'atteindre la «nature intime» des choses parce que confinée au monde du vérifiable et quantifiable du pur *logos*. La nature comme Dieu resteront toujours hors d'atteinte à la raison d'où le recours à l'intuition.

Le grand bouleversement entre 1900 et 1930, tel un immense tsunami, dévaste les forces établies du "positivisme" machiniste et du scientisme, contestation en règle du paradigme galiléo-cartésien-newtonien. C'est tout l'édifice rationnel en construction depuis la Renaissance qui vacille ; la science qui se voulait «reine des savoirs» voit sa statue déboulonnée. Cette remise en cause de l'intelligible appelle par conséquent une remise en

cause de l'esthétisme. La conscience de l'artiste subit alors la même mutation fondamentale ressentie par le physicien quantique et adopte le même leitmotiv : nous participons à la nature plus que nous l'observons ; ce que Vasarely traduira en ces termes :

“L'artiste réalise qu'il est lui-même la nature. Sa vision partielle devient une conscience totale, nécessairement abstraite.”

Déjà les impressionnistes comme Claude Monet s'étaient engagés à "peindre la lumière". Pour ce faire, ils développèrent la technique du mélange des couleurs pures appliquées directement sur la toile sous formes de petites taches fractionnées si bien que c'est sur la rétine de l'oeil que se produit la composition lumineuse. Le travail de l'artiste trouva écho au sein de la communauté scientifique. Seurat et Signac conformément à l'analyse scientifique du spectre lumineux se mirent à décomposer les éléments chromatiques en particules minuscules. Au-même moment, les physiciens Einstein et Planck découvrent que la lumière est à la fois corpusculaire (photon) et ondulatoire. Il faudrait donc remplacer le terme "pointillisme" appliqué à la peinture de Seurat et "divisionnisme" pour Signac par "photonique" ce dont elle est vraiment prémonitoire. De leur travail respectif naîtra une "grammaire de l'harmonie des couleurs" alliée à l'optique dont la technique du "pointillisme photonique" qui marqua une étape importante de la collaboration entre l'art et la science. Pour la première fois dans l'histoire de l'art, un style pictural devança de quelques années une des plus grandes découvertes de la physique moderne. En effet, ces tableaux furent "construits" intuitivement (pointillisme de Seurat vers 1886, divisionnisme de Signac vers 1900) en accord avec les futures lois (1905) de la physique moderne. Les personnages et la nature en général des toiles "photoniques" ouvrirent les portes vers un type de perception inédit : la perception moléculaire en biologie génique et la perception de l'atome (atomisation) en physique pure. La rationalité pure déboucha sur une poétique tout aussi inédite et si espérée depuis des siècles car intuitivement révélée par Pythagore : l'harmonie universelle entre le micro et le macro, l'infiniment petit et l'infiniment grand.

Auparavant, (1886) un certain Georges Eastman inventa un procédé chimique qui permettait de cristalliser en pigments lumineux la lumière

absorbée sur un film en rouleau, technique nouvellement brevetée mise en boîtier et commercialisée sous le nom "Kodak No 1." Cette découverte ouvrit la porte au "pointillisme photonique" de masse que furent la photographie, le cinéma et la télévision. Cette démocratisation des arts de l'image ébranla principalement l'art pictural mais participa également à son renouvellement pour ne pas dire sa renaissance comme un sphinx renaît de ses cendres.

Face à cette nouvelle technique de reproduction de la réalité qu'est la photographie, le peintre Robert Delaunay s'engagea vers la composition de "la couleur pour elle-même". Inspiré par les théories chromatiques de Chevreul, Delaunay se détacha de la représentation de l'objet pour s'orienter vers l'étude de la lumière décomposée en couleurs par le prisme lumineux. Cette étude chromatique le conduira vers la découverte de la dynamisation du tableau par l'abstraction totale. L'art est plus que l'imitation servile de la nature. D'ailleurs ce que nous apprend au même moment la théorie quantique sur la lumière est que la réalité observable est un jeu de conscience à conscience, que matière, conscience et esprit forment une seule et même Totalité. C'est pourquoi les premiers artistes abstraits chercheront à transcrire les significations spirituelles de la lumière dans la vie courante comme états d'harmonie dans le monde. Avec sa série de Rythmes colorés, Delaunay construisit, le premier, une poétique "quantique" de la couleur conçue comme champs de forces en action révélés plastiquement par des "contrastes simultanés". Pour Delaunay toujours, le tableau doit constituer un fait plastique "en vivifiant la surface de la toile de phrases colorées génératrices d'un espace-phénomène" pour "amener à l'intuition certaines propriétés du cosmos naturel ou spirituel."

**“Le blanc sonne comme un silence,
un rien avant tout commencement”** (Kandinsky)

Investie de pouvoirs nouveaux, la couleur en art connaîtra le même sort que les équations en mathématiques à une seule différence près ; les équations abstraites s'adressent à l'intelligible tandis que l'abstraction picturale renoue le dialogue déjà entrepris par Aristote et exprimée par Goethe dans son *Traité des couleurs*, dialogue, dis-je, entre la couleur et

l'âme.

Avec son ouvrage *Du spirituel dans l'art et dans la peinture en particulier*, Wassily Kandinsky délaisse la recherche scientifique de la couleur et la géométrisation des formes (cercle bleu, carré rouge, triangle jaune) et adopte une position plus mystique en accord avec le courant de la "naturphilosophie" qu'il nomme "principe de la nécessité intérieure". Paradoxalement, les artistes en ce début du XX^e siècle s'inspirèrent et à la fois contestèrent ouvertement le positivisme scientifique ce qui provoqua un glissement vers l'empirisme la plupart du temps influencé par les courants ésotériques, mystiques, théosophiques et anthroposophiques en vogue. Dès lors, il s'agissait de réfléchir sur le réseau d'interdépendance qui se dégage de leur enseignement.

À la différence des siècles précédents, les artistes d'avant garde du "siècle de la couleur" tout en s'intéressant aux découvertes scientifiques concernant la chimie des couleurs cherchèrent à les réconcilier avec l'approche plutôt lyrique, poétique, de la couleur comme "sensation et substance", union du matérialisme froid au monde chaleureux des émotions, la parfaite abstraction étant une extase à la fois mathématique et poétique. Pour Kandinsky il s'agissait rien de moins que de découvrir les correspondances entre peinture et musique, la couleur et les sons. En effet, il défendait l'idée que la couleur et les sons forment jaillissent de la même source que la musique et les notes d'une part et d'autre part, croyait que toutes constructions picturales sont à la fois mathématiques et poétiques. La peinture correspond à une musique de couleurs dont les formes peuvent être lues comme les notes sur une portée ou les nombres et signes d'une équation. Le tableau devient l'équivalent de la "musique des sphères" si chère à Pythagore, celle qui oppose justement l'ordre mathématique constructif au chaos.

La couleur a de moins en moins rapport avec la réalité physique. De Platon, il retient une vision plus spirituelle, qui par exemple, déclara dans le *Timée* : l'âme du monde est construite suivant les mêmes règles d'harmonie que l'âme humaine, c'est pourquoi Kandinsky parlera souvent de l'art abstrait comme "vibration de l'âme".

Plus que Platon, c'est Goethe qui influença grandement le peintre russe

avec sa théorie sur le pouvoir des couleurs et sur la mystique de l'œil humain : «la rondeur de l'iris comme soleil récepteur de la lumière et des couleurs émises par le soleil naturel, l'émetteur, établissant ainsi la correspondance étroite entre l'homme et l'Univers» que Kandinsky décrira en ces termes :

«Toute œuvre naît techniquement – de même que le cosmos est né – par des catastrophes, des clameurs chaotiques des instruments, qui finissent par former une symphonie que l'on appelle la musique des sphères. La création de l'œuvre est création du monde. C'est à l'artiste qu'il revient de remplacer la nature, de la devancer, et de disposer les accords, les assonances, les rapports des formes, les sons, les lignes et les couleurs, et cela en fonction de ce qu'il sait de la Nécessité intérieure, pour créer de nouveaux univers esthétiques». (Wassily Kandinsky, *Du Spirituel dans l'art*, et dans la peinture en particulier, Folio Essais, Denoël, 1989)

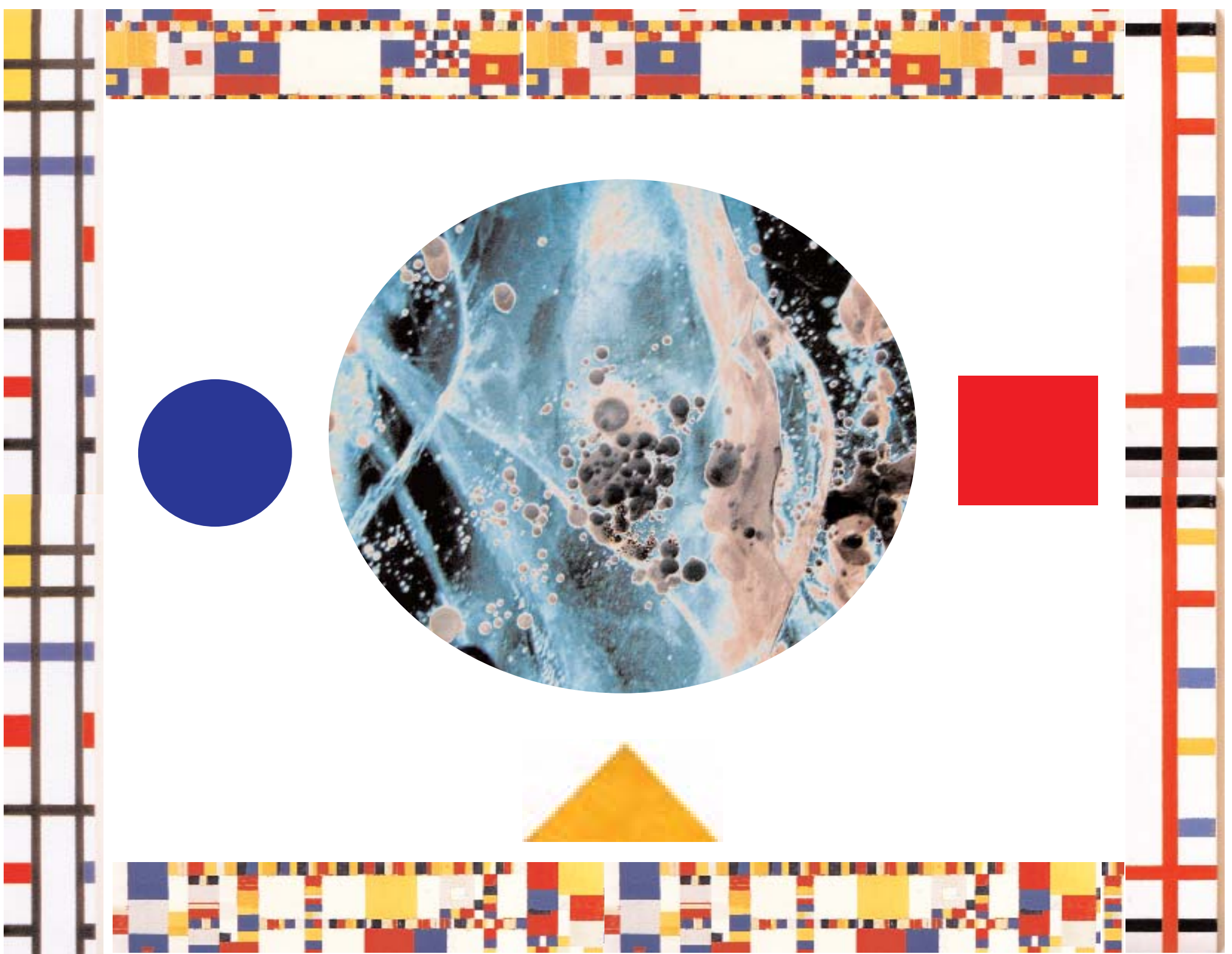
Kandinsky chercha à nous montrer dans ses œuvres que le rapport entre formes et couleurs est un système cohérent issue de l'esprit qui vise à réunir des antagonistes auparavant en lutte : l'abstraction et la vie car «peindre est la rencontre tempétueuse de divers mondes destinés à créer un nouveau monde à partir de leur lutte l'un avec l'autre». «Des oppositions, des contradictions - voilà notre harmonie», conclut-il. On croirait lire une déclaration de Paul Dirac sur la relation matière/antimatière. En effet pour Kandinsky, la nouvelle physique de Einstein et de Plank ainsi que les recherches psychiques amorcées par Freud constituent la trame d'une tournant spirituel majeur de l'humanité car ces travaux ruinent les prétentions du matérialisme scientifique avec ses propres outils. La nouvelle science expérimentale, l'art abstrait et la psychanalyse expérimentale forment la trinité contemporaine d'un spiritualisme nouveau qui se révèle sous nos yeux.

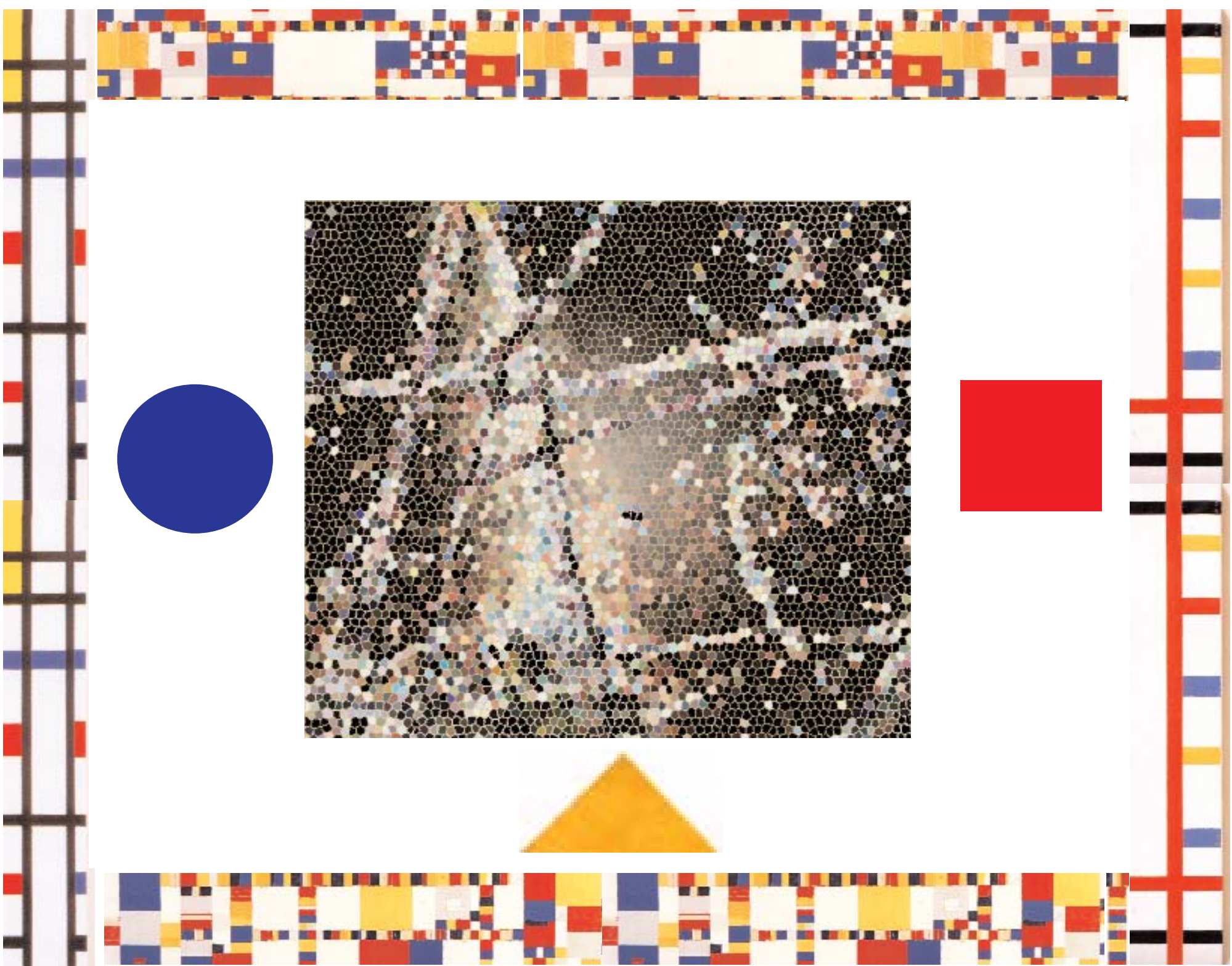
Inspiré par la «révolution mentale» amorcée par Kandinsky, Piet Mondrian se fait apôtre d'une mystique de la couleur (néoplasticisme) qui nous convie à se «libérer de l'individualisme» pour atteindre «l'émotion sereine de l'universel». Le néoplasticisme est une peinture de rapports fondée sur le paradoxe de l'«extrême un» et de l'«extrême autre», qui commande, selon Mondrian, l'organisation de la nature et de l'Univers en

son entier, et qui se traduit en peinture par le seul contraste des couleurs fondamentales agencées à des lignes horizontales et verticales : au fil de ses compositions, les arbres, les fleurs, les montagnes, les objets deviennent des rectangles, des carrés horizontaux et verticaux qu'il répartit sur la toile selon des proportions régies par le nombre d'or connu depuis la Grèce antique.

La nature avec ses lignes courbes ou brisées doit se plier à un art de formes pures, conception du monde qui appelle un ordre nouveau régi par l'homme. La beauté universelle est une harmonie plastique et intelligible. S'inspirant de la recherche axiomatique en mathématique du théosophe Schoenmakers publiée sous le titre *Principes de mathématiques plastiques*, sa première composition néo-plastique représente des lignes noires perpendiculaires, enserrant dans une grille irrégulière des plans de couleurs primaires (jaune, rouge, bleu) et de non-couleur (blanc, noir, gris). Toute l'évolution de Mondrian comme peintre a eu pour fin l'interprétation visuelle des lois universelles cachées sous les phénomènes; en somme, "la représentation des choses doit faire place à la représentation exclusive des rapports", une représentation plastique des champs de forces cosmiques que la théorie des champs quantiques démontra par la suite. Dans cette perspective, les particules élémentaires n'existent pas en elles-mêmes mais uniquement à travers les interactions qu'elles engendrent. Cet ensemble d'effets s'apparente à un champ vibratoire : tout ce que nous observons fait parti d'un ensemble de champs : champ électromagnétique, champ de gravitation, champ protonique, champ électronique. Pour Mondrian, dans ce champ de forces cosmiques, le peintre est un médiateur qui transforme les éléments opposés en compositions harmonieuses et tel un dieu, par la création, le peintre insuffle la vie sur la toile. Ainsi chaque œuvre, amalgame d'âme et de matière, révèle la beauté cosmique de manière différente ce qui fait naître chez le spectateur un sentiment d'apaisement et de félicité.

Ne retrouvons-nous pas aussi dans l'œuvre du peintre hollandais une théorie du chaos pictural où les tensions et les enchaînements des lignes perpendiculaires et verticales, des carrés, des cercles, des triangles attirant ou repoussant les couleurs primordiales, forment un immense dispositif conflictuel d'où surgit le dynamisme constructif d'un ordre plastiquement





bien structuré. Ce que au début le regard perçoit comme incohérence des plans, illogisme structurel, déséquilibre des plages de couleurs, rythme décentré des formes comme autant de fautes de composition, finalement révèlent subtilement des rapports inédits qui transforment le désordre apparent en équilibre. Le néoplasticisme de Mondrian est une composition dialectique qui ne concerne pas seulement les arts mais toutes les activités de l'homme. Piet Mondrian parla à cette époque de repos universel, de balance absolue, il rêva d'une société parfaitement équilibrée et mit de l'avant les règles de l'harmonie régissant le monde afin d'échapper au désordre tragique de la vie. La variété des formes, des lignes et des couleurs représentent autant d'antagonismes présents dans la nature mais unifiés par une force cosmique que le langage commun appelle «beauté et harmonie». Pour Mondrian et Kandinsky, l'art est une métaphysique qui incite le spectateur à vivre une expérience spirituelle.

Puis vint Malevitch qui poussa l'abstraction vers son dernier retranchement métaphysique, son but ultime en lui faisant franchir le «saut quantique». Peintre et philosophe, il sera le premier à appliquer à la peinture les processus de déconstruction du langage que les poètes russes utilisent. «Les poètes Khlebnikov et Kroutchonykh déconstruisent la langue russe en travaillant sur ses racines et sur leurs désinences : c'est le mot en tant que tel, le son en tant que tel, la lettre en tant que telle. Les éléments du langage sont travaillés comme autant de matériaux libérés de tout sens préconçu. Malevitch délivre la peinture de toute lisibilité ou visibilité qui n'appartienne pas à ses propres moyens : c'est la suprématie du plan-couleur», un art «sans objet», «alogique.» (Frédéric Valabrègue, Malevitch in *Le siècle rebelle*, Éditions Larousse, Paris 1999, p.367)

Malevitch, face à l'appréhension spirituelle de l'espace, conscient du désordre insondable de la vie, fonce vers la transcendance de toutes représentations pour rapprocher l'art de sa valeur absolue. Ses théories suprématistes, formalisées à l'aide du poète russe Vladimir Maïakovsky, ont d'abord été publiées dans des brochures sous le titre « *le Monde sans substance* ». Le peintre russe Malevitch a atteint le sommet de l'intuition créatrice en accomplissant l'oeuvre ultime c'est-à-dire, pouvoir représenter l'Absolu que l'homme cherche artistiquement à transcrire depuis l'âge des cavernes. Quand Malevitch peint son *Carré blanc sur fond blanc* (1918), l'histoire de l'art sacré basé sur la représentation semble

se terminer. Le *Carré blanc* est l'adieu de la représentation, le renoncement radical à toute figuration plastique car, comme disait Mallarmé, «l'Infini est enfin fixé». L'art abstrait côtoie «la rumeur même du cosmos», «les lumineuses traînées de lait» de la voie lactée et «le fouillis d'ombres» des espaces interstellaires. (Georges Duthuit)

L'art abstrait représente fort bien cet élan vers «des niveaux de complexité plus sophistiqués.» Entraîné par les mathématiques modernes et les «états quantiques», l'art informel s'inscrit dans l'observation d'une nouvelle réalité radicalement «révolutionnaire.» Le monde de l'art, c'est le monde de l'esprit.

Mais attention, il serait faux de prétendre que les artistes abstraits de cette époque ont intégrés rationnellement les découvertes scientifiques dans leur oeuvre. *The Colour and Culture* de John Gage, étude magistrale sur les grands théoriciens de la couleur depuis Platon et Aristote jusqu'au suprématisme de Malevitch et le minimalisme des années 1950 en passant par Newton, Goethe et Schopenhauer démontre le contraire. Chaque époque possède des «acquis visuels» spécifiques. Ainsi l'Antiquité et la Renaissance sont caractérisées par une approche pragmatique où les artistes établissent des liens étroits avec la science qui reste l'influence principale. Paradoxalement, les artistes en ce début du XXe siècle se mettent à contester ouvertement le positivisme scientifique ce qui provoque un glissement vers l'empirisme la plus part du temps influencé par les courants ésotériques, mystiques, théosophiques et anthroposophiques en vogue.

On oublie trop souvent que l'intelligentsia des Lumières des siècles antérieurs a développé parallèlement à son rationalisme une conscience mystique qui puisait abondamment dans l'héritage ésotérique des siècles précédent; on pense bien sûr à l'hermétisme, à la kabbale juive, à l'illuminisme germanique, à la franc-maçonnerie anglaise. En effet, tous ces courants mystiques ont des racines métaphysiques proches des religions du salut qui favorisèrent l'éclosion de l'utopie romantique de l'avènement d'un monde plus beau et meilleur, plus noble et pur sous l'égide de l'artiste visionnaire d'un ordre universel nouveau.

Mais attention, il serait faux de prétendre que les artistes abstraits de cette époque ont intégrés rationnellement les découvertes scientifiques dans leur œuvre. *The Colour and Culture* de John Gage, étude magistrale sur les grands théoriciens de la couleur depuis Platon et Aristote jusqu'au suprématisme de Malevitch et le minimalisme des années 1950 en passant par Newton, Goethe et Schopenhauer démontre le contraire. Chaque époque possède des "acquis visuels" spécifiques. Ainsi l'Antiquité et la Renaissance sont caractérisées par une approche pragmatique où les artistes établissent des liens étroits avec la science qui reste l'influence principale.

Des artistes et des théoriciens travaillèrent à établir les fondements d'une "science de la couleur", pensons à Signac, père du divisionnisme, au pointillisme de Seurat, à Delaunay qui applique la théorie des contrastes simultanés, sorte d'alphabet lumineux, de la couleur, à la peinture de Kandinsky avec son rythme comme en musique, sa grammaire et ponctuation comme en linguistique, à Mondrian qui veut définir une carte chromatique primaire en relation avec les lois de la géométrie mais, toutes ces positions rationnelles sont aussi supportées par un discours ésotérique qui vise rien de moins que l'acquisition de la connaissance grâce à l'art comme expérience supra sensoriel du monde nouveau. et d'agencer ces connaissances empiriques aux percées scientifiques comme la théorie de la lumière développée par la relativité de Einstein et la mécanique quantique de Planck

À "la science de la couleur" se profila en parallèle une sociologie de l'art émise par le peintre russo-polonais Wladyslaw Strzeminski. Trop souvent, les historiens de l'art, tellement centrés sur leur sujet d'étude, ont été incapables de relier, plutôt de comprendre que l'art formait une des voies essentielles de connaissance d'une époque au même titre que la science, la théologie, la sociologie et la politique. De là l'incompréhension manifeste de la population en générale envers l'art contemporain. Il reviendra à Wladyslaw Strzeminski d'entreprendre l'étude de ces interactions et d'en dégager un concept original..

Dans cette étude, le peintre analyse l'évolution historique de l'art mise en relation avec la progression des "acquis visuels" de chaque société. Ces

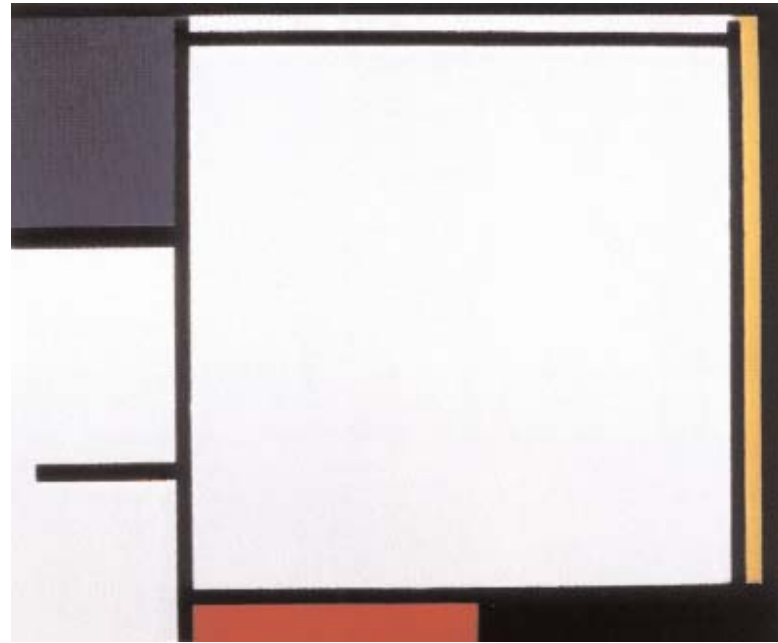
acquis visuels (l'unisme) forme une véritable symbiose des us et coutumes culturels, des connaissances scientifiques, des lois optiques et des intuitions perceptives et même des illusions mythiques d'une société donnée à une époque précise. Comme le précise Strzeminski, les conditions dans lesquelles vit l'homme l'obligent à percevoir une certaine quantité de phénomènes visuels.

La forme plastique caractéristique de chaque époque se développe à partir des acquis visuels alors atteints, on parle alors de syncrétisme entre différentes interactions objectives et subjectives exactement comme l'interaction entre les différentes ondes transforme la lumière visible en lumière organisée, c'est-à-dire en couleurs. Puisque le même processus est aussi identifiable dans la perception et l'organisation des sons, nous pouvons donc parler d'acquis conceptuels communs aux arts en général. Arnold Schoenberg (1874-1951) entreprit la véritable révolution de l'histoire de la musique en proposant de remplacer les sept notes de la gamme par douze demi-tons. Son système musical appelé le «dodécaphonisme» introduit une rupture tout aussi radicale pour la pensée occidentale que le *Carré blanc* de Malevitch. Schoenberg refusa la tonalité traditionnelle en musique de la même manière que Kandinsky Mondrian et Malevitch brisèrent les règles de la composition picturale en vigueur depuis des siècles. Tous les quatre, chacun dans son champ d'intérêt, inventèrent un nouveau langage jugé scandaleux par les puristes et suscitèrent l'incompréhension générale dans la population autant que les nouvelles équations quantiques.

Pour Kandinsky, «la dissonance picturale et musicale «d'aujourd'hui» n'est rien d'autre que la consonance de «demain». En somme toutes les grandes découvertes enclenchent un processus analytique commun et développent un état d'esprit identique exprimé autant en science, en musique qu'en art visuel. À la même époque, vers 1906, le philosophe Husserl dans ses *Recherches logiques* avançait que «les concepts généraux purs» tels que mots, nombres, figures spatiales, couleurs, sont en eux-mêmes fragmentaires, mais l'interaction des concepts entre eux conduit à une «ontologie», à une unité. Chaque concept avec sa «grammaire» particulière sont les éléments constitutifs et inséparables d'une seule équation dont la synthèse est l'homme à un moment et un lieu précis de



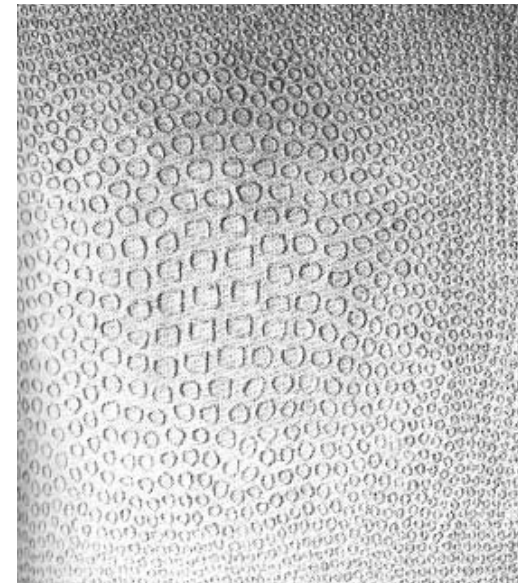
Kandinsky



Mondrian



Delaunay



Strzemiński

son histoire et de sa culture. Ainsi l'état d'esprit perceptible au début du XX^e siècle mit en branle un processus de synthèse, toujours présent aujourd'hui, d'éléments autrefois jugés disparates que l'on pense à la musique d'échantillonnage électronique et des synthèses «world beat».

Harmonie et unité étaient les leitmotifs de l'époque autant en science, en littérature qu'en arts plastiques. Ces concepts entre autres devinrent la base des recherches chromatiques de Strzemiński, que l'artiste appela "l'unisme." Élève de Kazimir Malevitch à Moscou pendant les débuts de la Révolution russe, puis théoricien, essayiste et artiste, Wladyslaw Strzemiński (1893-1952) proposa l'unisme comme un prolongement des théories suprématistes vers une unité optique dépourvue de contraste mais obtenue par un jeu sur la matière.

La peinture d'apparence homogène est faite de l'accumulation successive de petites alvéoles formées par l'empreinte de quelque instrument dans la matière même de la peinture. Sa touche faite d'une multitude de petits points évoque une abstraction pointilliste. À la base de l'unisme repose donc le principe d'homogénéité totale de l'image, laquelle est régie par des lois qui lui sont propres, et constitue une unité optique dépourvue de tout contraste. Selon Strzemiński, deux couleurs qui se heurtent détruisent, de par leur contraste, l'unité du tableau car elles le divisent en autant de parties que l'on trouve d'opposition. Plus le contraste des couleurs est grand, plus les conflits picturaux sont violents, ainsi le tableau se retrouve divisé de façon irréversible par les heurts des couleurs entraînant une amplification de la tension dramatique de la forme picturale.

Même si l'unisme nomme un style pictural, le terme est cependant tout à fait adéquat pour désigner le concept philosophique de recherche d'unité et d'harmonie mis en branle depuis la Grèce antique. Nous pensons à Parménide et son poème *De la Nature* qui témoigne d'une recherche métaphysique de l'unité : " l'étant accompli la perfection, il est cette masse masse pareille à une sphère harmonieusement ronde qui partout s'écarte également de son centre. Car il est nécessaire que l'étant ne soit ni plus grand ici ni moindre là. Du centre jusqu'à son extrême achèvement rayonne son être homogène, souverainement. " (Fragment 15) Par la suite se dégage le paradoxe oriental de l'unité dans la multiplicité (yin-yang) jumelé

au paradoxe occidental de l'unité versus la complexité. Depuis la théorie du Big bang marquant l'apparition du désordre créateur, l'univers semble avoir désormais une origine ce qui justifie la recherche d'un concept d'unification et d'ordre existant avant l'explosion initiale. Ce besoin d'unité fortement ressentie propulse la physique contemporaine vers l'écriture d'une " unique équation fondamentale de laquelle découlent les propriétés de toutes les particules élémentaires et par là, le comportement de la matière en général." (Heidegger)

Les peintres et les écrivains s'intéressaient donc de plus en plus à la science jusqu'à susciter le grand projet de Valéry d'unir en une seule synthèse la création scientifique et la création esthétique. Si bien que l'engagement des intellectuels envers la recherche de l'unité entre raison et intuition toucha à toutes les sphères de connaissances dont bien sûr les mathématiques. "La mathématique, normalement reconnue pour son caractère positif, rigoureux et précis, est souvent œuvre poétique créant un univers d'imagination; et la poésie, normalement aimée pour sa spontanéité ludique et son inefficacité suprême, devient un démiurge mathématique qui assemble mots et images pour construire un univers hautement factuel." (Scott Buchanan, *Poetry and Mathematics* cité in www.paulbraffort.net/science_littérature, ch.3)

À des milliers de kilomètres du continent européen le poète mauricien Malcolm de Chazal mit lui-aussi de l'avant le concept de l'unisme. Il arriva à ce constat par l'étude visage humain. En expliquant sa théorie, Chazal déclara " que le progrès décisif ne se produisit que lorsque je me mis à analyser le visage humain en profondeur. Immédiatement je perçus que toutes les parties de la face se raccordaient, s'emboîtaient, étaient interliées et indissociables les unes des autres." (Sens-plastique, p.312)

Et le poète Saint-John Perse de conclure en ces mots : "Au vrai, toute création de l'esprit est d'abord " poétique " au sens propre du mot; et dans l'équivalence des formes sensibles et spirituelles, une même fonction s'exerce, initialement, pour l'entreprise du savant et pour celle du poète. De la pensée discursive et de l'ellipse poétique, qui va plus loin, et de plus loin? Et de cette nuit originelle où tâtonnent deux aveugles-nés, l'un équipé de l'outillage scientifique, l'autre assisté des seules fulgurations de

l'intuition, qui donc plus tôt remonte, et plus chargé de brève phosphorescence? La réponse n'importe. Le mystère est commun." (cité in www.paulbraffort.net/science_littérature, ch.5)

Si bien que nous soutenons que finalement c'est le syncrétisme entre raison (science) et intuition (philosophie) envers la recherche d'unité qui constitue la caractéristique principale de l'art abstrait proposé par les artistes du XX^e siècle dont le monochrome représente l'apogée et le seuil ultime. Les découvertes scientifiques s'intégrèrent dans l'art abstrait et ce dernier injecta ainsi en contrepartie un peu de "mysticisme poétique" dans la science comme si l'artiste avait découvert une métaphysique cachée derrière les équations.

Annoncée comme "libération finale", l'abstraction se veut manifestation de la "pure nature", presque atomiste en ce sens qu'elle désigne non un objet réel mais une idée, un produit de l'esprit où selon la formule de Kant : «le beau est ce qui plaît universellement et sans concept». La beauté n'a pas besoin d'objet à la limite puisqu'elle est sensation, un «vibration de l'âme», disait Kandinsky. L'art russe, principalement celui des icônes axé sur le pouvoir allégorique de «rendre visible l'invisible», a toujours été au centre des recherches métaphysiques des artistes russes de l'avant-garde. D'ailleurs Malevitch s'empessa de qualifier ses toiles suprématises d'«icônes de notre temps» devant lesquels le spectateur connaît l'ultime «minute de vérité», irradié par l'énergie spirituelle qui s'en dégage. C'est le point ultime auquel l'art pouvait prétendre dans l'effort d'atteindre à l'intemporel, dans sa quête transcendantale de l'illimité.

Le monochrome blanc comme icône abstraite ultime est pure énergie où l'inexprimable est contemplé dans sa pureté. L'interprétation esthétique du *Carré blanc* de Malevitch serait l'une des matrices les plus importantes de la tradition picturale pour comprendre et surtout sentir le sublime. L'image abstraite cesse d'être une représentation pour devenir une esthétique ; elle ne copie plus la réalité, elle la symbolise, de là le suprématisme " à savoir la suprématie des moyens strictement picturaux - couleurs et formes - sur les simples représentations du monde visible des apparences ", une " suprématie de la sensation pure " capable de rendre perceptible la "solennité de l'univers " dans laquelle l'opposition entre l'homme et la nature, l'esprit et la matière est abolie. (Karl Ruhrberg, *L'art au XX^e siècle*, p.163-164)

Le regard rejoint l'âme et réussit là où les mots ont échoué; l'inexplicable est révélé par la clarté, illumination silencieuse. Le monochrome représente pour la peinture son seuil ultime et constitue un point que l'on ne peut plus franchir ; c'est le mur de Planck de la physique quantique transposé en art abstrait. En effet, il revient au célèbre physicien allemand Planck de signaler que la science est incapable de savoir ce qui s'est passé avant 10⁴³ seconde lors du big-bang initial puisque la gravité dresse un mur infranchissable à toute investigation rationnelle. Au-delà du "mur de Planck", c'est le mystère total. Au-delà de ce mur se cache une réalité inimaginable. Ainsi le monochrome révèle tout autant qu'il cache le même secret ultime.

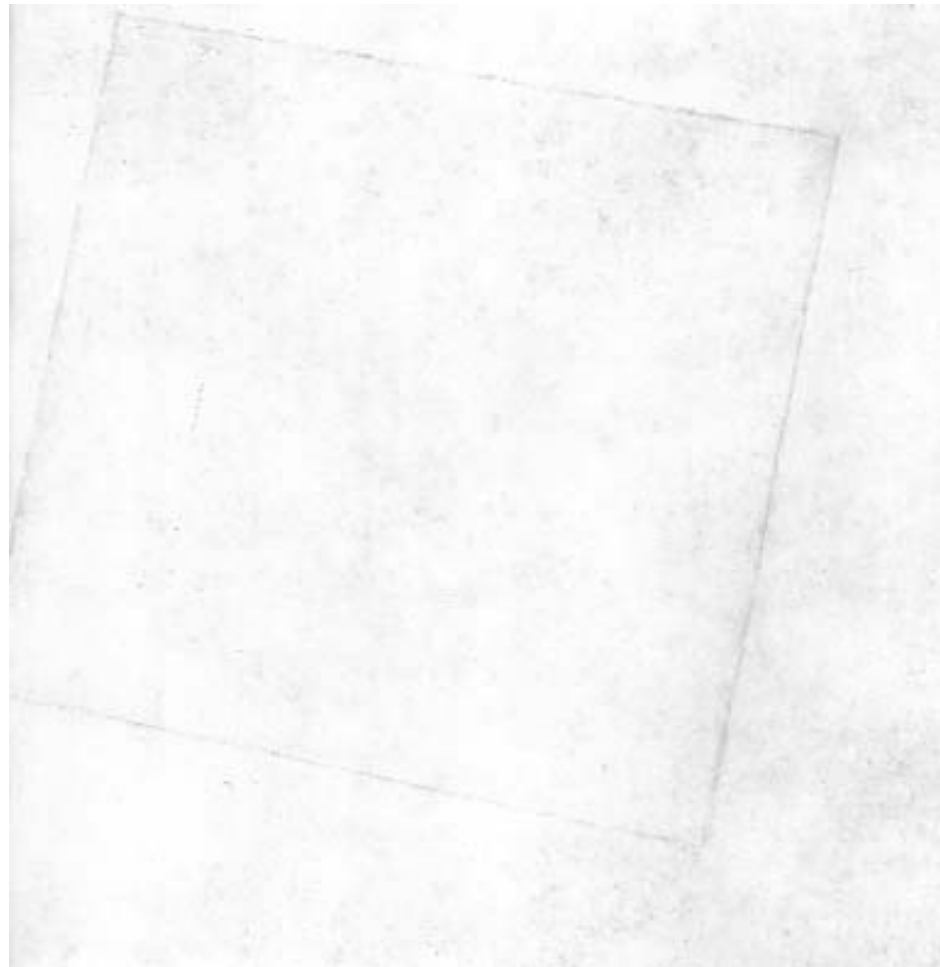
"L'essence de Tout est un secret dans un secret, le secret de quelque chose qui reste voilé, un secret que seul un autre secret peut enseigner; c'est un secret sur un secret qui est voilé par un secret." (anonyme)

Avec *Carré blanc sur fond blanc*, l'art retrouve la mystique «primitive» du sentiment pur, sorte d'Illumination dans la transparence. Les couleurs, la forme, les objets, les êtres ne sont pas niés au contraire mais atteignent leur finalité «existentielle» dans leur fusion avec le Tout transparent.

Malevitch ne peut aller plus loin pour lui la peinture a atteint son apogée. À quarante ans, il cesse de peindre mais l'art demeure et l'artiste réoriente alors sa carrière vers l'architecture suprématisante.

Le *Carré blanc*, par la force cosmique qui lui est insufflée, est le résultat final d'une recherche obstinée de l'invisible et du surnaturel entreprise depuis plusieurs millénaires par nos ancêtres préhistoriques qui ont eu la forte intuition de leur existence. C'est l'affirmation théologique de l'Un, par définition inimaginable, inconcevable, inaccessible. Malevitch a réussi à imprimer dans la «matière» l'unité absolue dont découle tout être, de métamorphoser la toile en force représentative de l'expérience globale de l'être fusionnel.

"Ayant vaincu "le règne du soleil" (celui de l'ancienne logique "terrestre"), l'apparition de ces plans picturaux affirme l'instauration d'un nouvel ordre, un ordre situé au-delà des limites de notre entendement. Sa logique



Carré blanc sur fond blanc

Malevitch

Le carré et le fond tous les deux blancs, se distinguent par l'application des coups de brosse. La lumière jouant sur les textures, la figure et le fond se différencient par leur tonalité. Cette différenciation dans les tons de blanc fait que *Carré blanc sur fond blanc* n'est pas un monochrome pur mais la plupart des historiens de l'art s'accordent pour attribuer la paternité du monochrome à Malevitch.

ne se réfère plus à notre “monde de chair et d’os”, elle est supérieure”. (Andrei Nakov, *Les avant-gardes, l’avant-garde russe*, Édition Hazan, Paris 1984, p.14)

Cette révélation de la lumière, comme sujet de la représentation picturale, traverse la toile tels les rayons cosmiques de l’infini sidéral et Malevitch, de conclure dans son *Manifeste suprématisiste*, “qu’en ce moment, le chemin de l’homme passe par l’espace”. Le suprématisisme, «sémaphore de la couleur», se situe dans son “abîme infini”. Le peintre russe accomplit une véritable “miracle de l’art” c’est à dire que “l’Absolu devient accessible à la conscience par l’intermédiaire de l’œuvre qui le réfléchit” et en ce sens, le *Carré blanc sur fond blanc*, lumière sur lumière, est de beaucoup supérieur dans sa pureté à l’abstraction calligraphique du *Allah* musulman ou du tétragramme *JHVH* le nom imprononçable de la Divinité judéo-chrétienne.

Aussi métaphysiquement, ce que Malevitch met en lumière, c’est le cas de le dire, est que les différents dieux (animisme, polythéisme, monothéisme) des différentes cultures ne sont que des modalités analogiques variées pour atteindre l’Un; comme les différentes couleurs du spectre qui convergent toutes vers le blanc tel que démontré par Newton (1669) avec la théorie de la composition de la lumière blanche. Un n’est par un nombre mais l’unité des nombres, il appartient au même mystère que la lumière. Chaque nombre est porteur en son essence de l’unité primordiale. Ainsi chaque univers religieux manifeste l’Absolu selon ses propres lois et rites sacrés.

Les formes perceptibles extérieures (exo) sont des symboles ouvrant sur la dimension intérieure (éso) de toute chose, de l’atome aux galaxies. Ainsi, la multiplicité extérieure communique avec l’unité intérieure. La réunion dans le blanc des multiples couleurs préfigure l’ordre et l’ultime beauté que les bouddhistes appellent la «Claire Lumière» nommée le «Vide Universel». Cette lumière claire et pure symbolise l’état de Bouddha par lequel se révéla la prise de conscience du vide universel, la Vacuité (*shunyata*) sorte «d’illumination instantanée» de l’Essence divine apparentée au *kouwa* (Lui) des soufis musulmans ou l’*Ein Sof* des kabbalistes juifs.

De tout temps, l’homme fabriqua des représentations de dieux autant que

des représentations du monde sans cesse renouvelées au fil des événements historiques, des développements culturels et des connaissances scientifiques. En fait, comme le déclare Schopenhauer, “le monde est ma représentation”, affirmation confirmée par Heisenberg et son principe d’incertitude et transposée en art dans cette déclaration de Duchamp :« le regardeur fait le tableau».

Il en est ainsi du carré. En effet, pourquoi Malevitch choisit un carré plutôt que le cercle ? Indéniablement, le carré de Malevitch renoue avec la dimension sacrée de l’art primitif du trait. Par le trait, l’esprit s’ouvre au mystère, à la représentation abstraite d’un ordre magique. D’abord ornemental, le trait de scarification sur la peau des hommes et des femmes, dès la préhistoire, veut montrer à la fois l’appartenance d’un membre à un groupe, son rang social, son totem personnel et sa relation avec le divin. Le tatouage primitif est l’art du langage spirituel et l’œil, réceptacle d’ondes spirituelles matérialisées grâce à la lumière, achemine au cerveau les perceptions recueillies que la pensée ordonne en connaissances ensuite en traditions. La pensée créatrice favorise la compréhension des symboles. Depuis les Temps archaïques, le cercle représente le monde visible : cercle du soleil, de la lune, rondeur de l’iris etc.

À l’époque, il ne s’agit pas d’un signe géométrique mais d’un symbole sacré qui oriente la perception mystique des phénomènes célestes et des constructions énigmatiques du monde naturel vers la recherche d’une «présence» qui gère l’harmonie de cet Univers. Le cercle est donc porteur d’un pouvoir magique naturel auquel l’homme, comme affirmation de sa propre puissance créatrice, inventera le carré comme symbole du pouvoir de la culture. Ainsi pour Malevitch, le carré est l’atome premier de la créativité humaine donc la base du suprématisisme géométrique.

«Lieu d’assise des constructions humaines, il est (le carré), selon une vision pratique et réaliste, la première figure rationnellement habitable. (...) Le carré évoque la stabilité, mais celle-ci n’exclut pas le dynamisme. Son espace offre, en effet, de multiples ressources. (...) Les quatre côtés égaux du carré font face aux quatre orientes du Monde. Avec lui, l’homme a le sentiment de prendre appui sur l’Univers. (...) Alors que le cercle forme le tout indifférencié, le carré expression du QUATRE, est la manifestation

symbolique de l'accomplissement du tout.» « La symbolique du carré et celle du nombre quatre se confondent. La tétrade, nombre du carré, passe pour le nombre parfait : il est celui des lettres du Nom divin. Les Hébreux faisaient du Tétragramme (*JHVH*) le Nom imprononçable de la Divinité. (Roger Begey, *La quadrature du cercle et ses métamorphoses*, Éditions du Rocher, 1993, p.61)



(gravure attribuée à Mérian)

«Du mâle et de la femelle, fais un cercle, puis de là un carré et ensuite un triangle; fais un cercle et tu auras la Pierre des philosophes».
(Mérian)

Le carré n'existe pas dans la nature à l'échelle humaine, incompréhensible même impensable pour nos ancêtres primitifs. Il commencera à se révéler à l'origine de la civilisation avec les ziggourats mésopotamiennes et les pyramides égyptiennes car il n'y a pas de pyramides à base triangulaire malgré les apparences. Les pyramides antiques sont de base carrée. Il s'agit de carrés superposés se rétrécissant jusqu'à ne plus être qu'un point.

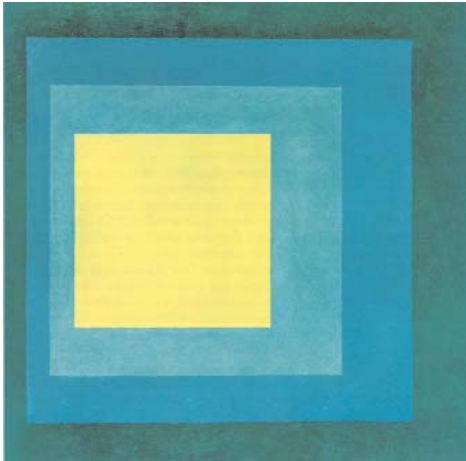
À l'époque romaine, Vitruve, architecte et ingénieur au premier siècle avant Jésus-Christ, veut inscrire le corps humain dans une géométrie parfaite. Il conclut qu'un homme aux bras et jambes écartés, pouvait être

inscrit au même titre dans les figures géométriques parfaites du cercle (*homo ad circulum*) et du carré (*homo ad quadratum*).

“Le centre du corps humain est en outre par nature le nombril; de fait, si l'on couche un homme sur le dos, mains et jambes écartées, et qu'on pointe un compas sur son nombril, on touchera tangentiellement, en décrivant un cercle, l'extrémité des doigts de ses deux mains et de ses orteils. Mais ce n'est pas tout: de même que la figure de la circonférence se réalise dans le corps, de même on y découvrira le schéma du carré. Si en effet mesure est prise d'un homme depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête et qu'on reporte cette mesure sur la ligne définie par ses mains tendues, la largeur se trouvera être égale à la hauteur, comme sur les aires carrées à l'équerre”. (Vitruve, *De Architectura*, III, 1, 3)

À la Renaissance, Léonard de Vinci reprendra les calculs de Vitruve et composera le croquis du fameux dessin sur les règles de la proportion humaine. Le carré est une invention humaine, plutôt une intuition humaine finalement «vue» naturellement et démontrée plusieurs siècles plus tard grâce au microscope puisque beaucoup de minéraux se cristallisent en forme de cube.

Ainsi le cubisme, quoique révolutionnaire pour l'époque, resta néanmoins attaché aux anciennes valeurs de la science newtonienne et prisonnier du figuratif. Les corps et objets cubistes déconstruits en segments juxtaposés offrent la vision asymétrique d'un monde discontinu, sans liens de parenté où s'insinuent la tension, l'ambiguïté, le contraste, la polémique, préfigurant la première guerre mondiale qui mettra fin au mouvement initié par Picasso et par Braque tandis que le *Carré blanc sur fond blanc* de Malevitch de l'après-guerre deviendra le symbole moderne parfait pour représenter la pensée de l'homme nouveau en communion avec l'Univers incitant ardemment à la réconciliation des peuples sur terre. À l'image de la relativité d'Einstein et la théorie des quantas de Planck, l'art et la théologie montrèrent aussi l'apparition d'un univers en relation avec un "champs de forces", sorte de synergie cosmique insondable.



Il reviendra au peintre Josef Albers avec sa série *Hommage au carré* d'exprimer que les combinaisons quasi infinies des possibilités visuelles rendent impossible la prépondérance de l'une sur l'autre.

Le monochrome de Malevitch soulève bien des questionnement sur les rapports entre concepts scientifiques et art mais aussi comporte sa part d'enseignement. Ainsi à sa sortie, la toile de Malevitch créa scandale, elle ne représentait rien, elle était un espace vide accroché sur un mur vide, un vide interpénétrant un vide. Il venait de boucler trois milles ans de recherche scientifique depuis que Hésiode émit, le premier, l'hypothèse de l'Origine du monde à partir du vide. Aujourd'hui, en effet, la physique quantique met en équations le surgissement spontané de l'Univers à partir des fluctuations du Vide et démontre également, paradoxe oblige, que le vide cosmique intersidéral malgré les apparences de la «toile vide» - n'oublions pas que la toile du peintre est tissée de millions de milliards d'atomes - est néanmoins rempli d'une énergie infinie provenant d'une matière obscure, qu'Enrico Fermi nomma *nutrinos*, proposition qui rejoint exactement la vision de Malevitch. Cette plénitude sans mots, sans forme, ni couleur, - le blanc est une non-couleur - s'inscrit dans une interrelation continue avec l'environnement quantique de sorte que l'œuvre n'est jamais identique mais toujours en devenir comme l'Univers, jusqu'à preuve du contraire, en continue expansion.

Le *Carré blanc* est fidèle à la logique paradoxale en ce sens qu'il nous amène à considérer le blanc, la lumière à la fois matérielle et immatérielle comme la seule tentative possible pour représenter concrètement l'abstraction suprême.

Le *Carré blanc* de Malevitch peut donc être regardé dans n'importe quel sens, il n'y a ni haut ni bas, ni droite ni gauche, aucun sens n'était préétabli, ni perspective, d'après l'axiome que "l'Univers n'a ni plafond, ni sol, ni fondation, ni horizon". Pensée paradoxale oblige, l'extrême abstraction du *Carré blanc* serait-il en même temps, le plus réaliste de tous les tableaux ? Comme si la réalité, la raison et l'abstraction, l'intuition délivraient essentiellement le même message.

Dans *Critique de la raison pure*, Kant nous démontra magistralement que notre raison a des limites et qu'elle reste fortement liée aux expériences humaines, lorsque la raison va au-delà et dans l'au-delà, tout devient alors spéculation. Autrement dit les preuves de l'existence ou non de Dieu ne sont pas accessibles à la raison.

"Notre raison est absolument incapable de découvrir le rapport qui existe entre un monde, tel que nous pouvons le connaître par l'expérience et la suprême sagesse." (Pensées successives de Kant sur la théodicée et la religion, Édition Vrin, Paris, 1967, p.204)

Par la suite, Schopenhauer donna ainsi raison à Kant : nous connaissons des "apparences" et des "phénomènes" et non pas les "choses en soi" encore moins un absolu ou Dieu.

Mais en contre-partie, la raison a, de tous temps, de la préhistoire à nos jours, eu un penchant naturel vers la transcendance où la pensée tente de dépasser ses limites mue par une sorte de besoin métaphysique profondément ancré dans la sensibilité humaine. À défaut de preuve, la pulsion humaine attirée vers l'idée de Dieu a-t-elle une fonction ? Oui ! répond Kant : Dieu est "l'idéal de la raison", une idée régulatrice, un principe régulateur de la pensée humaine ayant comme fonction d'annihiler l'angoisse existentielle et les peurs névrotiques ajouta Freud car Dieu est une pensée de salut qui délivre l'homme de son destin tragique. Or l'idée régulatrice, si pleine de sens soit-elle, peut-elle se manifester dans le tangible ?

Où Dieu peut-il bien se cacher, se dissimuler dans la nature ? Est-il caché dans le totem de l'ours des cavernes des chasseurs primitifs, dans les

végétaux sacrés des sociétés agraires matriarcales, dans les animaux mythiques des sociétés nomades pastorales, dans le soleil des Égyptiens ou des Incas, dans la lune des Mayas et des Aztèques ? Que dire de ces mains primitives gravées ou peintes dans les cavernes préhistoriques cherchant à saisir les animaux magiques dessinés sur les parois nous rappelant la main de Dieu de la Chapelle Sixtine qui rejoint celle de l'homme, l'appelant ainsi à la vie ? Qu'est-ce qui peut être à la fois visible et immatérielle ?

Le *Carré blanc* est la dernière véritable réponse et peut-être la seule, que l'art pouvait apporter à cette question ouverte, depuis la préhistoire et l'art des cavernes, sur la représentation ultime de Dieu : l'Origine, lorsque contemplé avec “les yeux de l'âme”, est illumination. L'art a atteint la pureté céleste : le Blanc, symbole des origines, de la vie, de la mort et de la renaissance.

“Jésus prend avec lui Pierre, Jacques et Jean et les emmène seuls à l'écart sur une montagne. Et il fut transfiguré devant eux et ses vêtements devinrent resplendissant, d'une telle blancheur qu'aucun foulon sur la terre ne peut blanchir de la sorte.” (Marc, 9, 2-5)

“Allah a soixante-dix mille voiles de Lumière et d'Obscurité : s'il devait les retirer, alors les splendeurs de Son Aspect consumeraient sans aucun doute tous ceux qui L'aurait appréhendé du regard”. (Commentaire (Ghazali) du Verset de la Lumière du Coran)

L'art a atteint le but de sa mission métaphysique. N'oublions pas que l'art et la religion sont des jumeaux siamois nés dans la même caverne du paléolithique. Depuis la préhistoire, l'art et le sacré sont intimement relié par le même cordon ombilical, le premier cherchant la représentation du second. L'art a alors comme fonction de révéler l'homme à lui-même. C'est par la médiation de l'objet créé que l'humain apprendra à se connaître; à cette époque, l'art est essentiellement pédagogique :

«N'en doutons pas : tout ce que l'homme rajoute au besoin sans aucune satisfaction supplémentaire, ce qu'on appelle l'art, n'a qu'un seul mobile : se manifester à lui-même qu'il n'est pas qu'un vivant; qu'il n'est pas

seulement un être qui mange, qui boit, qui dort, qui combat, qui se déplace mais un sujet spirituel qui sait si bien s'élever au-dessus des exigences de l'organisme...» (Gobry Ivan, *Le sens de la beauté*, Éditions La Table Ronde, Paris, 2003, p.25)

Telle est la conclusion à tirer de l'œuvre de Malevitch : le “suprématisme blanc” comme “action pure” de l'énergie mentale pure propulse l'Homme dans la “révolution de l'esprit pur” qui dépasse la connaissance matériellement expérimentale. L'Intuition et la Raison, loin de s'opposer sont réunis pour toujours dans l'Unité du Blanc, de la Lumière.

La théologie mystique de la Lumière développée par les moines s'inscrit dans une recherche de l'union avec l'énergie divine “qui transforme le corps et le rend spirituel (...) de sorte que l'homme tout entier devient Esprit “. (Triades AI, 2,9). Ce qui veut dire que “celui qui participe à l'énergie divine (...) devient lui-même, en quelque sorte, lumière; il est uni à la Lumière, et avec la Lumière il voit en pleine conscience tout ce qui reste caché à ceux qui n'ont pas eu cette grâce “ Non seulement la lumière est la révélation la plus adéquate de l'essence même de la divinité mais l'être mystiquement parfait est lui-même transfiguré, éclatant, rayonnant. (V. Lossky, *Théologie de la lumière*, p. 110 cité par Mircea Eliade in *Histoire des croyances et des idées religieuses*, Payot, 1978)

“ Tu m'as accordé, Seigneur, que ce temple corruptible - ma chair humaine - s'unisse à Ta sainte chair, que mon sang se mêle au Tien; et désormais, je suis Ton membre transparent et translucide.” (Syméon le Nouveau Théologien)

L'entrée de la Lumière divine dans la conscience permet donc de découvrir la perfection des Origines et de la Fin, du Paradis d'avant l'histoire, au sort ultime de l'homme qui mettra fin à l'histoire. En somme, toutes les grandes mythologies antiques ont attribué une nature lumineuse à la divinité ou l'entité qui détient la connaissance transfigurante.

En Inde, la Lumière est l'essence même du *Cosmos* grâce à laquelle le voile de la *maya* est déchiré. La création cosmique est un «jeu» divin, une illusion (*maya*) et seul l'illumination permet de percer le mirage, de

déchiffrer le secret de la *maya*, ce faisant saisir que la vie est un «jeu» libre et spontanée de la divinité.

Pour Aristote, l'immuable *cosmos* projette sa lumière blanche sur toutes les sphères célestes permettant l'incroyable spectacle «feu et lumière» du scintillement nocturne des étoiles, la lumière blanche du soleil traverse l'éther pour venir irradier la terre de couleurs ; la couleur, pour le philosophe grec, étant une «corruption», une dégradation du blanc primordial venu s'abîmer par diffusion, par diffraction, par réfraction et par absorption, sur les objets, les choses, les êtres.

Pour les Chinois, la Lumière spirituelle est lumière de la connaissance confirmée par le caractère *ming* qui unifie les lumières du soleil et de la lune, synonyme d'Illumination pour les bouddhistes. En islam, *En-Nûr*, la lumière est essentiellement identique à *Er-Rûh*, l'Esprit, idem en Iran où, le zoroastrisme parle de la consubstantialité de l'esprit/lumière qui assure la victoire finale de la «Lumière de Gloire» sur les ténèbres. *Le Mystère de la Fleur d'Or*, texte taoïste, considère que l'Essence de la vie est contenue dans la Lumière du cœur et qui doit être continuellement mise en circulation à l'intérieur du corps.

Les Tibétains, eux, parlent de l'origine commune du monde et de l'homme sous forme d'un mythe qui raconte que d'une Lumière émanant du Vide Primordial fut engendré un Œuf, duquel éclata la lumière blanche de l'Univers qui engendra à son tour, un Oeuf duquel sortit l'Homme Primordial. Finalement, *Le Livre tibétain de la mort* parle de celle-ci comme lumière d'une «Vérité Pure» où le trépassé aura à choisir entre la lumière brillante de la Sagesse ou la lumière blanc terne des *devas*, lumière impure qui perpétue le cycle des réincarnations et signifie le retour sur terre. (Chevalier/Gheerbrant, Dictionnaire des symboles, 1982. Eliade Mircea, Méphistophélès et l'androgynie, Éditions Gallimard, Paris, 1962)

Cet identification de la Lumière à la conscience d'être est reprise aussi dans l'*Ancien Testament*. Dans la Genèse, le *Fiat Lux* !, "Que la lumière soit !" est l'interprétation symbolique de l'Illumination du monde, ordonnance du chaos. Selon la *Vulgate*, traduction latine de la *Bible* approuvée en 1546 lors du Concile de Trente, Adam et Ève furent tentés

par Lucifer qui en latin signifie "porteur de Lumière", c'est-à-dire porteur de la connaissance du bien et du mal, porteur de la conscience d'être. Quand Moïse revint du Mont Sinaï, son visage fut si éclatant que le peuple eût peur.

Ainsi le *Nouveau Testament* mentionne souvent que nous sommes "enfants de la Lumière" signifiant que nous possédons en plus d'une origine biologique, une filiation spirituelle révélée par l'illumination du baptême de feu initié par le Saint-Esprit. Évidemment, cette métaphore de la lumière comme «plein d'Absolu» sera la préférée de Teilhard de Chardin. Du «foyer universel» rayonne la «lumière céleste» qui pénètre le «cristal des êtres» car c'est encore à la manière dont le rayon pénètre le cristal que Dieu se fait «universellement tangible et actif» «à la faveur des immenses nappes du créé.» (Panthéisme, Action, Oméga, op. cit., p.30)

Il est donc universellement reconnu de la préhistoire à nos jours que la Lumière mystiquement perçue est synonyme de transcendance du monde terrestre et immanence de liberté absolue contenue dans la connaissance suprême, comme le signe de la révélation de la Réalité ultime. La nature de cet autre monde, malgré les différences culturelles et religieuses, remet en question la structure de l'Univers tel que perçue auparavant. Les expériences de la lumière sont au cœur des grandes révélations spirituelles autant que des grandes découvertes scientifiques.

Cette mystique de la lumière venue des Temps antiques issue de la connaissance intuitive du contemplatif trouve écho, en ce début du XX^e siècle dans la physique moderne où l'on découvre que l'électron est bel et bien porteur de lumière; qu'il peut rester sagement dans son paradis au cœur de l'antineutron ou bien passer à l'acte, désobéir et quitter son Éden par la désintégration de l'antineutron. C'est par cet acte de "rébellion" que l'électron se met à "exister" et à accroître son flux lumineux. Cet électron chargé de lumière devient ainsi le moteur de toute l'évolution cosmique, de la matière et de la vie et finalement, porteur de connaissance, de mémoire, donc d'Esprit. Ainsi le paradoxe de la lumière comme onde corpusculaire de la physique moderne renvoie au paradoxe de Dieu transcendant et immanent en même temps. Cette "Lumière intérieure qui nous habite", cette «fleur d'or» est perçue dorénavant autant par le

mystique que le physicien athée ou l'artiste contemporain.

«Le mystère de la vie n'est pas un problème à résoudre, mais une réalité à éprouver». (Alan Watts)

Selon Heisenberg, le monde des équations abstraites de la physique pure révèle leur poésie intrinsèque toute empreinte de liaisons harmonieuses qui propulsent alors l'individu qui les conçoit vers des sommets extatiques pour ne pas dire mystiques.

La beauté d'une équation mathématique de de Broglie ou d'une équation quantique de Schrödinger ou d'un théorème de Gödel ou Zermelo ou la calligraphie algébrique et géométrique, démontrent largement qu'une grande force est à l'œuvre ; chef d'œuvre devant lequel Kepler s'écria : "les mathématiques sont l'archétype de la beauté du monde." Ainsi l'équation devient l'icône de la beauté intelligible révélée par les relations cosmiques. Et Paul Dirac, ce grand savant et Prix Nobel de physique, de poursuivre dans un article de *Scientific American*, :

«On peut se demander : pourquoi la nature est-elle construite de cette façon ? Et la seule réponse alors est que notre connaissance actuelle de la nature semble nous montrer que c'est bien ainsi qu'elle est construite : nous n'avons qu'à accepter le fait» (mai 1963, p.53)

La logique quantique nous apprend que la symétrie primordiale est l'harmonie de toutes les asymétries existantes, la théorie des cordes fournit une théorie vraiment unifiée, puisqu'elle propose que toute la matière et toutes les forces découlent d'un ingrédient unique que sont les cordes microcosmiques, comme le blanc est la somme de toutes les couleurs existantes du spectre (Newton), comme le chiffre UN contient tous les nombres (Schuon), comme Dieu, le Grand Manitou est la somme de tous les êtres ; Dieu comme une pensée où l'homme incorpore l'autre, fusion des races en Humanité (de Chardin). Ainsi l'intuition des artistes informels des années 1920 se concrétise, l'art, la science et la théologie peuvent former un seul et même système de pensée que l'œuvre d'art et les équations rendent visible. En ce sens, des artistes comme Malevitch, Kandinsky et Mondrian ne sont pas des porte-paroles mais des porte-

images de la pensée paradoxale sous jacente aux équations renversantes de la mécanique quantique.

Ici encore Malevitch est fidèle aux équations de Heisenberg sur les relations d'incertitude selon lesquels passer un certain stade d'observation, tel ou tel aspect de la nature se brouille, ainsi comme dans la théologie mystique, l'Univers comme Dieu devient indicible, non-représentable. Ce concept d'incertitude vague et obscure s'éclaire grâce aux lumières de Montaigne : «puisque l'intelligence humaine est incapable d'atteindre des vérités et des certitudes définitives, aucun discours philosophique ou religieux ne peut prétendre prouver sa validité par des arguments rationnels. Dès lors on ne peut que croire ou adhérer dans l'incertitude. Dans une telle posture, l'incertitude ne signifie pas le doute. Cela signifie simplement qu'on peut avoir la foi ou des convictions en matière philosophique ou religieuse mais, celles-ci n'ont rien de dogmatique, d'intangible et d'absolu.» (Frédéric Lenoir, *Les métamorphoses de Dieu*, Éditions Hachette-Plon, Paris 2003, p.53)

“Il faut chercher maintenant comment pour notre part, nous pouvons connaître Dieu, puisqu'il n'est ni intelligible ni sensible et que rien absolument ne lui appartient de ce qui appartient aux êtres. Il faut dire en vérité que nous n'avons pas de Dieu une connaissance fondée sur sa nature propre, car celle-ci est inconnaissable et elle dépasse toute raison et toute intelligence. (...) Il est objet d'intellection, de raisonnement, de science, de contact, de sensation, d'opinion, d'imagination, d'appellation, etc., et pourtant il n'est saisi ni par l'intelligence, ni par le raisonnement, ni par la parole. Il n'est rien de ce qui est, et on ne peut donc pas le connaître à travers rien de ce qui est, et il est pourtant tout en tout. Il n'est rien en rien et il est pourtant connu par tout en tout en même temps qu'il n'est connu par rien en rien.” (Denys l'Aéropagite, *Les noms divins*, 7,3, *Oeuvres complètes*, Éditions Aubier, Paris, 1948)

Ce texte du pseudo-Denys, est un écrit fondamental de la mystique chrétienne occidentale et pourtant il reste méconnu par la plupart des chrétiens. *La théologie mystique* de Denys l'Aéropagite, son œuvre la plus achevée, compte parmi les sources principales des plus grands théologiens. Les différents noms et images de Dieu ne nous apprennent rien sur son essence car elle reste inaccessible à la connaissance

rationnelle à l'image des paradigmes quantiques si complexes qu'ils en sont incalculables. Il reviendra à Moïse Maïmonide, l'un des érudits les plus éminents et les plus influents de la tradition rabbinique, considéré comme le plus important philosophe et théologien juif du Moyen Âge, de clore le débat en déclarant que "Dieu lui-même est l'impensable" mettant fin définitivement à toute théologie et exégèse comme "science de Dieu." Bien sûr, comme nous pouvons en douter, toute l'œuvre de Maïmonide fut brûlée, en 1233, sur la place publique à Paris sur ordre de l'Inquisition.

Par la suite, le cardinal Nicolas de Cues (1401-1464) poussa l'audace jusqu'à affirmer en pleine Inquisition que : "en réalité, il n'est connu que de lui-même". Parmi nos contemporains, Edgar Allan Poe y va de ce commentaire : " Je me suis imposé la tâche de parler de l'Univers physique, métaphysique et mathématique, matériel et spirituel : de son essence, de son origine, de sa création, de sa condition présente et de sa destinée. (...) Commençons donc tout de suite par le mot le plus simple, l'Infini. Le mot infini, comme les mots Dieu, esprit et quelques autres expressions, dont les équivalents existent dans toutes les langues, est, non pas l'expression d'une idée, mais l'expression d'un effort vers une idée. Il représente une tentative possible vers une conception impossible. " (Edgar Allan Poe, Eurêka cité in www.palbraffort.net/science_littérature, ch.3)

Aucun concept ne peut donc l'exprimer ; il est inexprimable, indéchiffrable, il n'est pas un Néant puisqu'il transcende tout et pourtant il n'est pas séparé du monde puisqu'il est aussi immanent à tout et traverse l'essence de l'homme comme Mystère qui l'englobe. Car vient forcément le jour selon Malcolm de Chazal dans *Sens-Plastique* " où l'homme se voit tout à coup aux frontières de l'Intraduisible, au royaume de l'Au-delà des mots, aux pays de l'Inexprimable." Qu'il soit cyclique ou en éternelle expansion, l'Un est non seulement multiple, complexe mais en éternelle mouvement. Dieu est un nomade de l'infini en perpétuelle transformation puisque l'étoffe de l'Univers continue à se complexifier sous nos yeux signe qu'il n'a pas achevé son évolution.

"L'Un s'efforce d'évoluer vers une forme d'existence toujours plus complexe, avancée et consciente que ce soit ici ou d'une autre manière, dans un autre monde. Notre conception religieuse de l'évolution signifie que

l'énergie divine va en avant et en montant...vers des niveaux de complexité plus sophistiqués et plus complexes". (Arthur Green, *Seek my face, Speak my name*, Northvale, N.J., Jason Aronson, 1992, p.71)

Théologiquement et scientifiquement, nous retrouvons devant le même cul-de-sac. La complexité de la réalité ou de Dieu nous conduit au travers d'un réseau inextricable d'interrelations dont le nombre inouï aboutit à un enchevêtrement tel qu'il en est impossible d'en comprendre le sens. Le scientifique Henri Atlan exprima cette difficulté en ces termes : " la complexité est un désordre apparent où l'on a des raisons de supposer un ordre caché ; ou encore, la complexité est un ordre dont on ne connaît pas le code." Il en est ainsi de Dieu ou de la supersymétrie initiale ou de l'Unité primordiale. Ces concepts sont si complexes qu'ils défient toute connaissance et analyse, de là le Mystère. Si bien que le réel-en-soi est un essaim de conjectures ambiguës et surtout paradoxales.

" Simultanément, l'Ordre impeccable de l'Univers a fait place à une combinaison incertaine et énigmatique d'ordre, désordre et organisation. (...) Si bien que toutes les avancées de la connaissance nous font approcher d'un inconnu qui défie nos concepts, notre logique, notre intelligence." (Edgar Morin, *La Méthode-3*, p.14)

L'Univers est beaucoup plus que ce que nous en percevons. Il est le lieu où même l'imaginaire se perd dans l'antimatière. Par notre perception, nous constituons l'existence, certes, mais parfois, il est nécessaire de laisser planer le mystère au lieu de vouloir absolument tout nommer. Notre façon de découper le monde et de le classer en parties et en tout est relativement arbitraire. Les déductions faites suite au théorème de Gödel viennent encore nous hanter : «il existe des énoncés mathématiques dont on ne peut prouver la vérité ou la fausseté en utilisant les axiomes et les règles de la déduction mathématiques. Ainsi on ne peut démontrer la cohérence propre d'aucun système logique englobant l'arithmétique.» (John D. Barrow, *Pourquoi le monde est-il mathématique*, Éditions Odile Jacob, Paris, 2003, p.68)

D'ailleurs même la connaissance scientifique est provisoire puisque notre compréhension de l'Univers physique à l'aide des équations tant classiques que quantiques sont aléatoires, tout aussi aléatoires que la

poésie. Seule la beauté reste.

“Tout ce monde visible n’est qu’un trait imperceptible dans l’ample sein de la nature. Nul idée n’en approche. Nous avons beau enflé nos connaissances au-delà des espaces imaginables, nous n’enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. C’est une sphère infinie, dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin c’est le caractère sensible de la toute-puissance de Dieu, que cette imagination se perde dans cette pensée”. (Blaise Pascal, *Pensée, œuvres complètes*, Édition Gallimard, La Pléiade, Paris, 1954, p.1105)

Nous savons que pour les Grecs la principale caractéristique de l’Univers était sa beauté et cette beauté visible des astres rejoignait en émotion celle du calice d’une fleur en éclosion, le sourire d’un enfant et les formes proportionnées d’une statue d’Athéna ou du Parthénon.

Là tout n’est qu’ordre et beauté luxé, calme et volupté.

(Baudelaire, *L’invitation au voyage*)

L’expérience de la spiritualité directe avec son environnement peut se comparer à l’expérience personnelle envers la beauté du monde. Dans les deux cas, l’expérience directe induit dans l’être conscient des changements dans la manière de penser, d’agir et de ressentir. Cette expérience spirituelle rend donc possible l’unité et la solidarité entre le monde et le “Grand esprit” comme l’affirmaient jadis les Amérindiens; ce que la science d’aujourd’hui traduit en ces termes : c’est par l’homme, sa conscience, son langage que la nature dialogue avec elle-même : «quand je parle d’esprit, je ne parle de rien d’autre que de la nature, qui s’est réfléchié dans l’être qui parle, dans le corps parlant (...)» (Kirscher cité in Conche, 2005, op. cit, p.194)

En somme, nous nous devons de faire l’apprentissage de la modestie devant la beauté. L’homme du XXI^e siècle en sera-t-il capable?

Cette vision modeste de l’homme humble devant la nature est la seule qui peut garantir un avenir à l’humanité et affronter les défis écologiques actuels. C’est que voyez-vous la nature n’a pas encore dit son dernier mot.

Nous savons que l’homme utilise qu’une infirme partie des possibilités de son cerveau et voilà que le décryptage du génome humain nous montre que le corps utilise à peine le tiers des gènes disponibles. À quoi peut bien servir toutes ces cellules cérébrales et autres gènes inexploités si non pour nous enseigner que la nature s’est ménagée des réserves parce que tout simplement l’évolution n’est pas terminée.

Seule la poésie peut rendre tangible le mystère du vivant et nous faire aimer la vie jusqu’à la mort qui, elle seule, nous délivrera de nos exquises illusions. Sans la poésie, l’humanité meurt d’ennui. Les hommes qui ont peint les fresques gigantesques des grottes de Lascaux cherchaient à résoudre les mêmes interrogations auxquelles est confronté la science moderne et seul l’art et les mathématiques avec leur caractère transculturel et transhistorique parvinrent à représenter la poétique de l’indicible. Nous pouvons même affirmer que l’art pariétal est aussi contemporain, est aussi actuel que les équations quantiques. La recherche de l’Ultime a toujours été confrontée à l’énigmatique.

«À chaque époque, il faut tenter d’arracher la tradition au conformisme qui veut s’emparer d’elle.» (Walter Benjamin)

«Toutes les théories scientifiques ne sont que des abstractions métaphysiques, (...) L’homme a besoin de quelque chose qui parle à son sentiment. Le sentiment dominera toujours la raison. Jamais la métaphysique ne disparaîtra». (Claude Bernard)

Ce sentiment de la métaphysique s’appelle la spiritualité et ce sentiment de la spiritualité s’exprime par la poésie. Car l’homme est avant tout un poète. Il aime inventer des mondes constitués de fantaisies, de rêves, d’utopies, des mondes habités de personnages étranges, passionnés, souvent monstrueux, des univers interchangeables en diapason avec les dernières connaissances scientifiques et autres. Si bien que ces abstractions métaphysiques scientifiques comme supersymétrie ou supercorde sont à prendre au même titre et au même niveau que toute mythologie ou religion parce qu’elles emploient le seul langage digne d’aborder l’indicible mystère : le langage de la poésie. Car tous ces langages ont en commun l’intuition poétique de notre essence et de notre

Finalement le monde ne se réduit pas à sa dimension matérielle, à son espace-temps et soumis aux seuls lois de la physique et de la chimie et de la règle à calcul. Pour plusieurs, une telle quantification de la vie provient d'une logique de mort axée sur la toute puissance de la valeur d'échange et la dissolution des liens humains qualitatifs. L'expérience poétique nous révèle un monde organique métissé et ouvert plutôt que fragmenté et clos. La poésie est un processus dynamique d'appréhension du réel porté par un continuum entre toutes les composantes de l'Univers, de plus grand au plus petit, du visible à l'invisible. Ainsi la poésie est éternellement en devenir et établit une correspondance inclusive entre la l'homme et la nature.

C'est pour cela qu'il faut comprendre que tous les langages qui transcrivent la connaissance de génération en génération que ce soient les *Upanishads*, le *Yi King* taoïste, le bouddhisme, le shintoïsme, les mythologies égyptiennes, sumériennes, grecques, les cosmogonies africaines, amérindiennes, aborigènes, le *Coran*, la *Bible*, la *Torah* y compris la théorie scientifique et la philosophie ne sont que récits parcellaires et poétiques d'un mystère qui nous dépassera toujours.

C'est peut être ce que suggère en réalité le "vide" blanc de Malevitch : quand la pensée n'a plus d'objet, là commence l'expérience poétique du mystère. Cette perception désintéressée accorde toute sa place au ressenti et pas seulement au pensé. Le Carré blanc nous "force" à penser sans mot, à figurer sans image; de là notre désarroi car il nous est rendu très difficile de saisir la réalité tangible sans des mots ou des images. En bref, nous avons été formé et éduqué à être des intellectuels et non des poètes et plus nous cherchons à combler le "vide" blanc par des mots ou des images plus le charme contemplatif de la toile s'évanouit. Le vide est plein de silence. C'est dans le silence que l'intelligence se fortifie car il existe un dynamisme du silence qui éveille l'intelligence sensible qui permet de saisir l'intuition inhérente à toute œuvre. Pour rencontrer la beauté, l'esprit doit s'être vidé de ses tensions et de cette rencontre naîtra ce que Nietzsche souhaite ardemment : parvenir à une création esthétique de soi tel qu'exprimé par l'adage populaire "faire de sa vie un poème".

Nous nous retrouvons finalement avec une pluralité de figures de la rationalité et de l'a-rationalité mais depuis les trois derniers siècles et encore aujourd'hui sous bien des aspects nous restons prisonniers d'une rationalité close incapable de prendre en charge les problématiques de l'imaginaire, du sacré et de la psychologie des profondeurs intimes de l'être, nous vivons sous le règne de l'"impoésie" pour reprendre le mot du poète Gilbert Langevin. Pour sortir du XX^e siècle comme le suggère Edgar Morin, nous devons adopter une rationalité ouverte, sorte de posture intellectuelle qui reconnaît la légitimité et entreprend un dialogue avec les autres paroles qui donnent sens pour l'homme, les paroles philosophiques, artistiques, scientifiques, culturelles, poétiques et religieuses tout en étant consciente de ses limites et capable de reconnaître qu'elle ne pourra probablement jamais saisir l'infinitude de la réalité.

Ainsi puisque "nous n'observons pas le monde physique" mais plutôt "nous y participons" (Heisenberg) peut être sommes-nous condamné à raconter plutôt qu'à expliquer ? Comprendre que nous sommes irrémédiablement "condamnés" au Mystère puisque l'Évolution est une montée incessante de conscience sous formes de "points de mémoires", elle ne peut culminer ni aboutir. Ici, nous pouvons le deviner, le physicien comme l'artiste et le théologien sont confrontés à l'aura de l'œuvre. Nous de même, où tout d'un coup, nous basculons spirituellement du côté de l'indicible ; comme si au-delà de l'œuvre ou de l'équation, nous sentions une présence fulgurante. Comme si par magie, l'œuvre comme l'Univers figurait une mise en abîme du divin qui se fait chair.

Au fait, chers primitifs quantiques, avez-vous rencontré un poète dernièrement ?

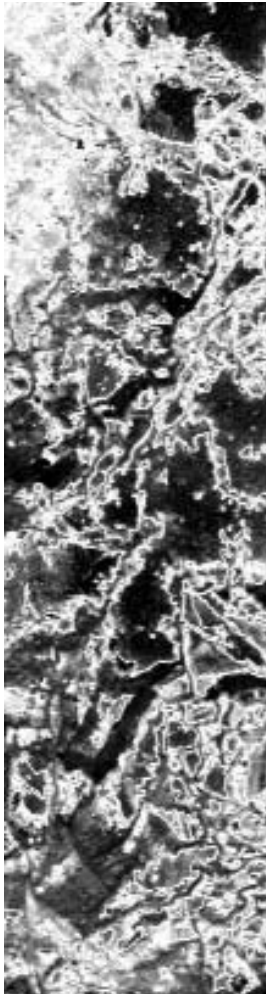


Conclusion. (première partie)

Ainsi l'art, la science et la théologie en ce début du XX^e siècle furent les matrices d'un nouveau langage qui mit en lambeau les grandes certitudes de la modernité et leurs institutions. En admettant la complexité du réel et les limites de la raison, le nouveau paradigme relativiste qui ne prétend ni prouver ni nier l'existence de Dieu propulse l'existence humaine dans un champ maximal des possibles et réhabilite des aspects mythiques traditionnels qui avaient été soit niés ou carrément interdits, voire détruits. L'imaginaire, l'intuition, l'a-rationnel, loin d'être une menace redeviennent plausibles et participent à nouveau à l'émancipation des sociétés humaines. La symbiose entre le rationnel et l'intuition fut la clé qui ouvrit la porte à toutes les alliances possibles. La psychologie freudienne naissante participa à l'essor du surréalisme tandis l'ethnologie et l'anthropologie apportèrent un cadre de référence essentielle au courant primitiviste de l'art moderne. Quant à la science, elle continua à jouer un rôle majeur dans différents courants artistiques comme l'art cinétique par exemple. De cet amalgame inédit surgit l'idée jusque là blasphématoire d'une possible recomposition de la spiritualité dans une modernité où se dissout lui-même le dogmatisme religieux. Des religions dites de masse, nous passons à une spiritualité plus intime, une véritable communion avec le monde qui nous entoure. Cette recomposition passe par une poétique du sacré inscrite depuis des millénaires dans l'expérience individuelle se connectant à des réalités suprasensibles. Car voyez-vous :

"Il se peut que l'Univers soit non seulement plus extraordinaire que nous le supposons mais bien plus extraordinaire que nous ne pouvons le supposer." (J.B.S. Haldane)





" La beauté sauvera le monde." (Dostoïevski)

"L'invitation de Dostoïevski peut se formuler comme suit: agissons comme si la beauté devait sauver le monde. Cela seul importe. Et cela indique que nous soyons capables de dépasser les limites du quotidien, que nous surmontions notre peur de l'inconnu et, surtout que nous assumions toutes les contradictions que la grisaille des flots de l'existence nous dissimule et que la vie, en revanche, nous fait si souvent brutalement découvrir.(...) En brûlant, l'homme peut découvrir la beauté à travers la laideur, comme il peut découvrir le sacré dans les réceptacles de la souffrance."

"Nous étions amenés à rechercher systématiquement la laideur, le mal, l'erreur en tout, mais certainement, pour la plupart d'entre nous, ce n'était qu'une bravade de désespoir, le masque sous lequel nous couvions notre déception de n'avoir pu trouver le vrai, le beau, le bien..." (Michel Mourre, 1951)

"Se ranger aux côtés de Dostoïevski pour soutenir que la beauté sauvera le monde revient évidemment à poser un acte de foi. Mais un acte de foi qui n'est et qui ne peut être porté par aucun dogmatisme. Un acte de foi dans la victoire de la vie sur l'existence." (Alexis Klimov, *Terrorisme et beauté*, Editions du Beffroi, Québec, 1986.)

«La beauté est vérité, la vérité beauté.» (Keats)

